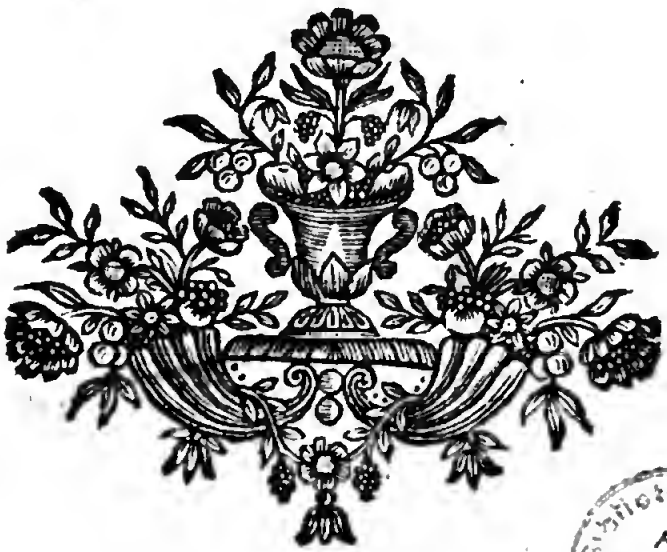
9444

Solo.E.XLV.4

ŒUVRES CHOISIES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.



Bibliotheque Royale
Forum
Palatinum

A LONDRES,

Chez NOURSE, Libraire, dans le Strand.

M. DCC. LXI.

PRÉFACE.

ON ne ceſſe de crier contre les Dictionnaires, les Abrégés, les Recueils, qui inondent aujourd'hui la Littérature ; & l'on a bien quelque raiſon : mais on ne s'éleve pas contre cette foule de Romans que chaque jour voit éclorre, à la honte du bon ſens & des mœurs ; & l'on a très-grand tort. Les Romans font des hommes corrompus & des citoyens déſœuvrés : choſe très-dangereuſe. Les Abrégés ne font que des demi-ſavants, & des beaux-eſprits à prétention : il n'y a pas grand mal à cela. Les Romans ne ſont jamais

néceſſaires, même chez les peuples corrompus ; *les Abrégés le ſont ſouvent.*

Nos Auteurs les plus eſtimés ont compoſé beaucoup de volumes, où il s'en faut bien que tout ſoit également bon. Un Recueil qui n'offriroit que ce qu'ils ont écrit de mieux, ne ſeroit-il pas un ouvrage utile ? Combien d'hommes qui avec le goût des Lettres n'ont pas les moyens de ſe procurer ces éditions volumineuſes, où ils doivent pourtant chercher des modeles ?

Nos meilleurs Ecrivains ſe ſont joués indifféremment ſur toutes ſortes de ſujets ; & voilà ce qui empêche des parents chrétiens, & des maîtres attentifs, de confier aux jeunes gens des ouvrages, où, avec des modeles de

goût, ils trouveroient des principes de ſéduction, ou du moins des peintures, des idées qu'il importe d'éloigner de leur imagination. Autre grande raiſon de multiplier les Recueils.

Je ne diſſimulerai point que c'eſt là le motif qui m'a fait entreprendre celui-ci. Je dis volontiers avec le célebre Locke : Il vaut mieux que nos enfants ſoient des ignorants, que d'apprendre quelque choſe aux dépens de leur innocence.

Le Recueil des Œuvres choiſies de Rouſſeau *eſt bien connu & bien répandu ; on vient d'en faire un des Œuvres choiſies de M.* de Voltaire ; *je donne aujourd'hui celles de M.* de Fontenelle ; *& bientôt je donnerai celles de M.* de la Motte, *l'un de*

nos plus ingénieux Poëtes & de nos plus élégants Proſateurs. Voilà déjà pour les jeunes gens le commencement d'une bibliotheque choiſie. Ils y prendront le goût de la bonne Littérature, ſans perdre celui des bonnes mœurs.

Il parut il y a quelques années un Recueil intitulé : L'Eſprit de M. de Fontenelle. *Il eſt fait avec aſſez de goût ; mais cette forme de compilation ne m'a pas paru convenir à mon objet. On y voit bien qu'un Auteur a eu de bonnes penſées ſur de certains ſujets ; mais cet enſemble, qui plait encore plus à la raiſon & à l'eſprit, que les détails ne plaiſent à l'imagination ; mais ce grand art d'enchaîner les idées, ce ſecret de les mettre*

dans tout leur jour, on ne peut l'étudier que dans une piece ſuivie, & non dans des penſées qui n'ont entre elles d'autre liaiſon que le titre de l'ouvrage.

Le Recueil que je donne au Public, eſt donc tout différent de cet Eſprit de M. de Fontenelle. *J'y ai fait entrer les meilleurs ouvrages de cet Auteur, relativement à l'objet que je me propoſe, & que je prie mes lecteurs de ne pas perdre de vue, s'ils viennent à regretter que je n'aie pas fait uſage de certaines pieces. Qu'ils ſongent que j'ai dû rejetter tout morceau qui contenoit des idées galantes ou des penſées un peu libres. Hélas! elles ne ſe retiennent jamais ſi bien que lorſqu'elles ſont rendues avec eſprit.*

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce qui regarde mon travail. C'eſt au Public à en juger ; & s'il l'approuve , je m'eſtimerai heureux. Il vaut mieux compiler des livres utiles , que d'en compoſer qui ne ſoient qu'agréables.

DIALOGUES

DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE I.

HOMERE, ESOPE.

Homere. EN vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayiez beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la Morale puisse donner, & pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes & aussi familieres que celles-là.

Esope. Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

Homere. Moi ! je ne m'en ſuis jamais piqué.

Eſope. Quoi ! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſteres dans vos ouvrages ?

Homere. Hélas ! point du tout.

Eſope. Cependant tous les Savants de mon temps le diſoient ; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odiſſée, à quoi ils ne donnaſſent les allégories les plus belles du monde. Ils ſoutenoient que tous les ſecrets de la Théologie, de la Phyſique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique : mais après cela ils convenoient que vous aviez tout ſu, & tout dit à qui le comprenoit bien.

Homere. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

Eſope. Il falloit que vous fuſſiez bien hardi, pour vous repoſer ſur vos lecteurs du ſoin de

mettre des allégories dans vos poëmes. Où en euſſiez-vous été ſi on les eût pris au pied de la lettre ?

Homere. Hé bien ! ce n'eût pas été un grand malheur.

Eſope. Quoi ! ces Dieux qui s'eſtropient les uns les autres ; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une aſſemblée de Divinités, menace l'*auguſte* Junon de la battre ; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un ſeul ; (car au lieu de mettre tous les Grecs en pieces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter) tout cela eût été bon ſans allégories ?

Homere. Pourquoi non ? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez-vous. L'eſprit humain & le faux ſympathiſent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire ſans contenir aucune vérité. Ainſi le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'eſprit humain ; mais le faux y entre bien ſous

ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure ordinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'allégorie; & en effet vous devez ſavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſteres à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eſope. Cela me fait trembler. Je crains furieuſement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé comme elles font dans mes apologues.

Homere. Voilà une plaiſante peur.

Eſope. Hé! quoi, ſi l'on a bien cru que les Dieux aient pu tenir les diſcours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la maniere dont je les ai fait parler?

Homere. Ah! ce n'eſt pas la même choſe. Les hommes veulent bien que les Dieux ſoient auſſi fous qu'eux; mais ils ne veulent pas que les bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE II.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. Aretin. OUI, je fus bel eſprit dans mon ſiecle, & je fis auprès des Princes une fortune aſſez conſidérable.

Auguſte. Vous compoſâtes donc bien des ouvrages pour eux ?

P. Aretin. Point du tout. J'avois penſion de tous les Princes de l'Europe ; & cela n'eût pas pu être ſi je me fuſſe amuſé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres ; quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

Auguſte. Que faiſiez-vous donc ?

P. Aretin. Je faiſois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une ſatyre. J'avois ſi bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des ſottiſes en ſûreté. L'Empereur Charles V, dont aſſurément vous avez entendu

parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les côtes d'Afrique, m'envoya auſſitôt une aſſez belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant triſtement : *Ah ! c'eſt là bien peu de choſe*, m'écriai-je, *pour une auſſi grande folie que celle qu'il a faite.*

Auguſte. Vous aviez trouvé là une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. Aretin. N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſpérance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſottiſes d'autrui ? c'eſt un bon fonds, & qui rapporte toujours bien.

Auguſte. Quoi que vous en puiſſiez dire, le métier de louer eſt plus sûr, & par conſéquent meilleur.

P. Aretin. Que voulez-vous ? je n'étois pas aſſez impudent pour louer.

Auguſte. Et vous l'étiez bien aſſez pour faire des ſatyres ſur les têtes couronnées.

P. Aretin. Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des ſatyres, il n'eſt pas toujours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut mépriſer ceux-mêmes à qui on les donne, & les croire bien

dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux ; & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriez du ſoin des affaires de la terre, ou ſi vous vous feriez Dieu marin en épouſant une fille de Thetis, qui auroit volontiers acheté de toutes ſes eaux l'honneur de votre alliance ; ou enfin ſi vous voudriez vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux ſignes, & qui en votre conſidération ſe ſeroit mis plus à l'étroit ?

Auguſte. Ne ſoyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur ; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent eſt bien ſoulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. Aretin, Vous eſpériez donc, ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriez une Nymphe de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le zodiaque ?

Auguſte. Non, non. De ces ſortes de louan-

ges-là, on en rabat quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable; mais à la vérité on n'en rabat guére, & on ſe fait à ſoi-même une bonne compoſition. Enfin, de quelque maniere outrée qu'on ſoit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on eſt au deſſus de toutes les louanges ordinaires, & que par ſon mérite on a réduit ceux qui louoient à paſſer toutes les bornes. La vanité a bien des reſſources.

P. Aretin. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès; mais du moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous; mais qu'auſſitôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez

donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, que vous ne m'euſſiez dit : *Choiſiſſez de la ſévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractere d'un Héros ; mais après cela tenez-vous-en à votre choix.*

Auguſte. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de ſi près ? Il eſt avantageux aux Grands que toutes les matieres ſoient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués ; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. Aretin. Mais quoi, ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les éloges dont on vous accabloit ? étoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne diſtinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différents Princes : elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

Auguſte. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt sûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon jugement. J'ai même en cela quelque

ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modele des Princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. Aretin. Conſolez-vous, on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la maniere dont tous les morts qui viennent ici parlent de Louis XIV. qui regne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modele des Princes ; & je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

Auguſte. Hé bien ! ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir ?

P. Aretin. Cela pourra être. On eſt ſi avide de louanges, qu'on les a diſpenſées & de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous les aſſaiſonnements qu'elles devroient avoir.

Auguſte. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner ?

P. Aretin. Tous ceux qui en donneroient

ſans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il préſide à l'aſſemblée des plus gens de bien, qui dans les champs Elyſées ſont ſéparés d'avec les autres ? C'eſt que Caton étoit mort ; & Virgile qui n'eſpéroit rien ni de lui, ni de ſa famille, ne lui a donné qu'un ſeul vers, & a borné ſon éloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loué en tant de paroles au commencement de ſes Géorgiques ? il avoit penſion de vous.

Auguſte. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges.

P. Aretin. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'empire, défendit par un édit exprès que l'on compoſât jamais de vers pour lui ?

Auguſte. Hélas ! il avoit plus de raiſon que moi. Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

Montaigne. C'EST donc vous, divin Socrate! que j'ai de joie de vous voir! je ſuis tout fraîchement venu en ce pays-ci, & dès mon arrivée je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſédiez cette vertu ſi *naïve*, dont les * *allures* étoient ſi naturelles, qui n'avoit point d'exemples même dans les heureux ſiecles où vous viviez.

Socrate. Je ſuis bien aiſe de voir un mort qui me paroît avoir été Philoſophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là haut, & qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici perſonne, (car on me laiſſe aſſez ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher ma converſation,) trouvez bon que je vous demande

* Termes de Montaigne.

des nouvelles. Comment va le monde ? n'eſt-il pas bien changé ?

Montaigne. Extrêmement ; vous ne le reconnoîtriez pas.

Socrate. J'en ſuis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps.

Montaigne. Que voulez-vous dire ? il eſt plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſavoir de vous l'hiſtoire du temps que vous avez vu, & où régnoit tant de probité & de droiture.

Socrate. Et moi je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiecle où vous venez de vivre. Quoi, les hommes d'à préſent ne ſe ſont point corrigés des ſottiſes de l'antiquité ?

Montaigne. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité ſi familiérement ; mais ſachez qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

Socrate. Cela ſe peut-il ? Il me ſemble que de mon temps les choſes alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient

un train plus raiſonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

Montaigne. Eh! les hommes font-ils des expériences? ils ſont faits comme les oiſeaux qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre neuf dans la vie, & les ſottiſes des peres ſont perdues pour les enfants.

Socrate. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage & plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

Montaigne. Les hommes de tous les ſiecles ont les mêmes penchants, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi par-tout où il y a des hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

Socrate. Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiecles de l'antiquité euſſent mieux valu que les ſiecles d'aujourd'hui?

Montaigne. Ah! Socrate, je ſavois bien que vous aviez une maniere particuliere de raiſonner, & d'envelopper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des arguments dont ils

ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit ; & c'eſt ce que vous appelliez être la ſage-femme de leurs penſées. J'avoue que voilà une propoſition toute contraire à celle que j'avançois ; cependant je ne ſaurois encore me rendre. Il eſt sûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Périclès, ni enfin des Socrates.

Socrate. A quoi tient-il ? eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames ? Et pourquoi ne ſe ſeroit-elle encore épuiſée en rien, hormis en hommes raiſonnables ? Aucun de ſes ouvrages n'a encore dégénéré ; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénéraſſent ?

Montaigne. C'eſt un point de fait, ils dégénerent. Il ſemble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous perſuader qu'elle en auroit ſu faire, ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

Socrate. Prenez garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpece particuliere, l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu

Ariſtide, Périclès, & moi, puiſque vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans votre ſiecle des gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaiſſer ſes contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent notre poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons: mais nos ancêtres, & nous, & notre poſtérité, tout cela eſt bien égal; & je crois que le ſpectacle du monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'eſt toujours la même choſe.

Montaigne. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiecles différents avoient leurs différents caracteres, comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiecles ſavants, & d'autres qui ſont ignorants? n'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinés? n'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

Socrate. Il eſt vrai.

Montaigne. Et pourquoi n'y auroit-il pas

des ſiecles plus vertueux & d'autres plus méchants ?

Socrate. Ce n'eſt pas une conſéquence. Les habits changent, mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe ou la groſſiéreté, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin, ce ne ſont là que les dehors de l'homme, & tout cela change ; mais le cœur ne change point, & tout l'homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiecle, mais la mode d'être ſavant peut venir ; on eſt intéreſſé, mais la mode d'être déſintéreſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la Nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raiſonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle part en aſſez grande quantité pour y faire une mode de vertu & de droiture.

Montaigne. Cette diſtribution d'hommes raiſonnables ſe fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des ſiecles mieux partagés les uns que les autres.

Socrate. Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la Nature a l'air bien conſtant.

DIALOGUE IV.

Berenice, Cosme II. de Medicis.

Coſme II. de Med. JE viens d'apprendre de quelques Savants qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſaurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines planettes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'*aſtres de Medicis*. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement *ſatellites de Jupiter*. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

Berenice. Sans doute; je n'ai gueres vu d'effets plus remarquables de ſa malignité.

Coſme de Med. Vous en parlez bien à votre aiſe, après le bonheur que vous avez eu. Vous

aviez fait vœu de couper vos cheveux ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſais quelle guerre. Il revint ayant défait ſes ennemis ; vous conſacrâtes vos cheveux dans un temple de Venus, & le lendemain un Mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une conſtellation qu'il appella *la chevelure de Berenice.* Faire paſſer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles planettes ; cependant votre chevelure a réuſſi, & ces pauvres aſtres de Medicis n'ont pu avoir la même fortune.

Berenice. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler ; & même je ſerois aſſez généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiez fort obligé de ce préſent-là.

Coſme de Med. Il ſeroit pourtant conſidérable ; & je voudrois que mon nom fût auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

Berenice. Hélas ! quand toutes les conſtellations porteroient mon nom, en ſerois-je mieux ? Il ſeroit là haut dans le Ciel, & moi je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les hommes ſont plaiſants ; ils ne peuvent ſe dérober à la

mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir eux & leurs noms ?

Coſme de Med. Je ne ſuis point de votre avis ; on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible ; & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie par un marbre où l'on eſt repréſenté, par des pierres que l'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon tombeau même. On ſe noie, & on s'accroche à tout cela.

Berenice. Oui, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi attacherez-vous votre immortalité ? Une ville, un empire même ne vous en peut pas bien répondre.

Coſme de Med. Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention, que de donner ſon nom à des aſtres ; ils demeurent toujours.

Berenice. Encore, de la maniere dont j'en entends parler, les aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont ; & vous verrez qu'à la longue il ne me reſtera

peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, grammaticale; quelques changements de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Savants. Il y a quelque temps que je vis ici bas des morts qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai, je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le grand Conſtantin, & l'autre un Empereur barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été Empereur de Conſtantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois mers, ſur le Pont-Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois mers, à la mer Noire, au Détroit, & à la mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin : mais après qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître à

cauſe du changement des noms. *Hélas !* s'écria-t-il, *j'euſſe auſſi bien fait de laiſſer à Conſtantinople ſon premier nom de Bizance. Qui démêlera le nom de Conſtantin dans Stamboul ? il y tire bien à ſa fin.*

Coſme de Méd. De bonne foi, vous me conſolez un peu, & je me réſous à prendre patience. Après tout, puiſque nous n'avons pu nous diſpenſer de mourir, il eſt aſſez raiſonnable que nos noms meurent auſſi ; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.

DIALOGUE V.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

Heroſtrate. TROIS cents ſoixante ſtatues élevées dans Athenes à votre honneur ! c'eſt beaucoup.

Demetrius. Je m'étois ſaiſi du Gouvernement, & après cela il étoit aſſez aiſé d'obtenir du peuple des ſtatues.

Heroſtrate. Vous étiez bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois cents

ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une ville.

Demetrius. Je l'avoue ; mais hélas ! cette joie ne fut pas d'aſſez longue durée. La face des affaires changea ; du jour au lendemain il ne reſta pas une ſeule de mes ſtatues ; on les abattit, on les briſa.

Heroſtrate. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

Demetrius. Ce fut Demetrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

Heroſtrate. Demetrius Poliorcete ! j'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand nombre de ſtatues faites pour un même homme.

Demetrius. Un pareil ſouhait n'eſt digne que de celui qui a brûlé le temple d'Epheſe. Vous conſervez encore votre ancien caractere.

Heroſtrate. On m'a bien reproché cet embraſement du temple d'Epheſe ; toute la Grece en a fait beaucoup de bruit : mais en vérité cela eſt pitoyable ; on ne juge guere ſainement des choſes.

Demetrius. Je ſuis d'avis que vous vous plaigniez de l'injuſtice qu'on vous a faite de déteſter une ſi belle action, & de la loi par

laquelle les Epheſiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Heroſtrate.

Heroſtrate. Je n'ai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette loi ; car les Epheſiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur loi même ſur quoi étoit-elle fondée ? J'avois une envie démeſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bien heureux que mon ambition ne leur coutât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la ville & tout leur Etat.

Demetrius. On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avez pas faits.

Heroſtrate. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le temple d'Epheſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence ? le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre ſon nom ?

Demetrius. Apparemment.

Heroſtrate. Hé bien, ce fut pour faire vivre auſſi

auſſi mon nom, que je brûlai ce temple.

Demetrius. Le beau raiſonnement ! Vous eſt-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

Heroſtrate. Oui. La vanité, qui avoit élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime ſur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte : ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, feroit raſer la ville de Bucephalie, lui feroit-il une injuſtice ? je ne le crois pas : car on ne s'aviſa de bâtir cette ville que pour aſſurer la mémoire de Bucephale, & par conſéquent elle eſt affectée à l'honneur des chevaux.

Demetrius. Selon vous, rien ne ſeroit en ſûreté. Je ne ſais ſi les hommes même y ſeroient.

Heroſtrate. La vanité ſe joue de leurs vies ainſi que de tout le reſte. Un pere laiſſe le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer ſon nom. Un conquérant, afin de perpétuer le ſien,

extermine le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible.

Demetrius. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes ſortes de raiſons pour ſoutenir le parti des deſtructeurs ; mais enfin, ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

Heroſtrate. Je ne ſais s'il eſt moins noble que les autres ; mais je ſais qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des gens qui le prennent.

Demetrius. Néceſſaire !

Heroſtrate. Aſſurément. La terre reſſemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déjà écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce ſi tous les monuments des anciens ſubſiſtoient ? les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous eſpérer que trois cents ſoixante ſtatues fuſſent long-temps ſur pied ? Ne voyiez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

Demetrius. Ce fut une plaiſante vengeance que celle que Demetrius Poliorcete exerça ſur mes ſtatues. Puiſqu'elles étoient une fois éle-

vées dans toute la ville d'Athenes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer ?

Heroſtrate. Oui ; mais avant qu'elles fuſſent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce ſont les paſſions qui font & qui défont tout. Si la raiſon dominoit ſur la terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au haſard d'avoir des tempêtes. Les paſſions ſont, chez les hommes, des vents qui ſont néceſſaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils cauſent ſouvent des orages.

DIALOGUE VI.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

Theocrite. TOUT de bon, ne pouviez-vous plus rire après que vous eûtes deſcendu dans l'antre de Trophonius ?

Parmeniſque. Non. J'étois d'un ſérieux extraordinaire.

Theocrite. Si j'euſſe ſu que l'antre de Trophonius avoit cette vertu, j'euſſe bien dû y

faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue ſi j'euſſe moins ri. Une mauvaiſe raillerie m'a amené dans le lieu où nous ſommes. Le Roi Antigonius étoit borgne. Je l'avois cruellement offenſé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun reſſentiment, pourvu que j'allaſſe me préſenter devant lui. On m'y conduiſoit preſque par force; & mes amis me diſoient pour m'encourager : *Allez, ne craignez rien, votre vie eſt en ſûreté, dès que vous aurez paru aux yeux du Roi. Ah!* leur répondis-je, *ſi je ne puis obtenir ma grace ſans paroître à ſes yeux, je ſuis perdu.* Antigonius, qui étoit diſpoſé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaiſanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

Parmeniſque. Je ne ſais ſi je n'euſſe point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

Theocrite. Et moi, combien voudrois-je préſentement avoir acheté votre ſérieux!

Parmeniſque. Ah! vous n'y ſongez pas. Je penſai mourir du ſérieux que vous ſouhaitez ſi fort. Rien ne me divertiſſoit plus; je faiſois

des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouiſſois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule étoit devenu triſte pour moi. Enfin déſeſpéré d'être ſi ſage, j'allai à Delphes, & je priai inſtamment le Dieu de m'enſeigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel. Je crus qu'il entendoit ma patrie ; j'y retourne : mais ma patrie ne put vaincre mon ſérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorſque je fis par haſard un voyage à Delos. Là je contemplai avec ſurpriſe la magnificence des temples d'Apollon, & la beauté de ſes ſtatues. Il étoit par-tout en marbre ou en or, & de la main des meilleurs ouvriers de la Grece ; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaiſon des ſtatues du fils à celle de la mere. Je ne puis vous exprimer aſſez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai ſens de l'Oracle. Je ne préſentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons & tous mes vœux. Je lui fis, je ne

ſais combien de ſacrifices, je l'enfumai toute d'encens ; & j'euſſe élevé un temple à *Latone qui fait rire*, ſi j'euſſe été en état d'en faire la dépenſe.

Theocrite. Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fût aux dépens de ſa mere. Vous n'auriez vu que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

Parmeniſque. Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie ; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant : mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remedes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

Theocrite. Cette joie & cette gaieté que vous enviez, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement ſouffert.

Parmeniſque. Quoi, il s'eſt trouvé tout un peuple trop diſpoſé à la gaieté & à la joie ?

Theocrite. Oui ; c'étoient les Tirinthiens.

Parmeniſque. Les heureuſes gens !

Theocrite. Point du tout. Comme ils ne pouvoient point prendre leur ſérieux ſur rien, tout alloit en déſordre parmi eux : s'ils s'aſſembloient ſur la place, tous leurs entretiens rouloient ſur des folies, au lieu de rouler ſur les affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicule ; s'ils tenoient le Conſeil de ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries ; & en toutes ſortes d'occaſions, une parole ou une action raiſonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils ſe ſentirent enfin incommodés de cet eſprit de plaiſanterie, dumoins autant que vous l'aviez été de votre triſteſſe, & ils allerent conſulter l'Oracle de Delphes, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'eſt-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de ſérieux. L'Oracle répondit que s'ils pouvoient ſacrifier un taureau à Neptune ſans rire, il ſeroit déſormais en leur pouvoir d'être plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-même ; cependant pour la faire ſérieuſement, ils y apporterent bien des pré-

paratifs. Ils réſolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais ſeulement des vieillards, & non pas encore toutes ſortes de vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces perſonnes choiſies furent ſur le bord de la mer pour immoler la victime, il fut beſoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils compoſaſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les levres. Mais par malheur il ſe trouva là un enfant qui s'y étoit coulé : on voulut le chaſſer, ſelon l'ordre, & il cria : *Quoi ! avez-vous peur que je n'avale votre taureau ?* Cette ſottiſe déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire, le ſacrifice fut troublé, & la raiſon ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que leur taureau eut manqué, de ne pas ſonger à cet antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les gens ſi ſérieux, & qui fit un effet ſi remarquable ſur vous.

Parmeniſque. A la vérité je deſcendis dans l'antre de Trophonius ; mais l'antre de Trophonius, qui m'attriſta ſi fort, n'eſt pas ce qu'on penſe.

Theocrite. Et qu'eſt-ce donc ?

Parmeniſque. Ce ſont les réflexions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

Theocrite. J'avoue que je ne ſais pas trop ce que c'eſt que les réflexions ; mais je ne puis concevoir pourquoi elles ſeroient ſi chagrines. Ne ſauroit-on avoir des vues ſaines qui ne ſoient en même temps triſtes ? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaie ? & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer ?

Parmeniſque. Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on penſât avec beaucoup de raffinement ; car elle vend ces ſortes de penſées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle ; prenez-y garde, je m'en vengerai par la triſteſſe qu'elles vous cauſeront.

Theocrite. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pouſſe les réflexions juſqu'où elles peuvent aller.

Parmeniſque. Elle a mis les hommes au monde pour vivre ; & vivre, c'eſt ne ſavoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce

qui nous occupe & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature ſon ſecret ; on devient trop ſage, & on n'eſt pas aſſez homme. On penſe, & on ne veut plus agir : voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

Theocrite. Mais la raiſon, qui vous fait penſer mieux que les autres, ne laiſſe pas de vous condamner à agir comme eux.

Parmeniſque. Vous dites vrai. Il y a une raiſon qui nous met au deſſus de tout par les penſées ; il doit y en avoir enſuite une autre qui nous ramene à tout par les actions. Mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé ?

DIALOGUE VII.

SENEQUE, SCARRON.

Seneque. VOus me comblez de joie en m'apprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers temps vous avez fait profeſſion de cette ſecte.

Scarron. J'ai été, ſans vanité, plus Stoïcien que vous, plus que Criſippe, & plus que

Zenon votre fondateur. Vous étiez tous en état de philoſopher à votre aiſe. Vous en votre particulier, vous aviez des richeſſes immenſes. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouiſſoient d'une aſſez bonne ſanté, ou enfin ils avoient tous leurs membres; ils alloient, ils venoient à la maniere ordinaire des hommes. Mais moi j'étois dans une très-mauvaiſe fortune, tout contrefait, preſque ſans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, ſouffrant continuellement; & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſqu'à l'ame du ſage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi, par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

Seneque. Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre ſiecle?

Scarron. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois juſqu'à la gaieté.

Seneque. O ſageſſe ſtoïcienne, tu n'es donc pas une chimere, comme on ſe le perſuade! tu te trouves parmi les hommes, & voici un ſage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous préſente à Zenon & à nos autres Stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Scarron. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts ſi illuſtres.

Seneque. Comment vous nommerai-je à eux?

Scarron. Scarron.

Seneque. Scarron? je connois ce nom-là. N'ai-je point oui parler de vous à pluſieurs modernes qui ſont ici?

Scarron. Cela ſe peut.

Seneque. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaiſants, comiques?

Scarron. Oui, j'ai même été l'inventeur d'un genre de poéſie qu'on appelle le *Burleſque.* C'eſt tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaiſanteries.

Seneque. Mais vous n'étiez donc pas un Philoſophe?

Scarron. Pourquoi non?

Seneque. Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoï-

cien, que de faire des ouvrages de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

Scarron. Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément : mais tout ne produit pas du ſérieux ; & je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de maniere qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement ? J'ai mis en vers burleſques la divine *Eneïde* de votre Virgile ; & l'on ne ſauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins, qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces ouvrages de perſpective, où des figures diſperſées çà & là vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous le regardez d'un certain point ; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous repréſentent un Gueux.

Seneque. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fuſſent faits pour mener les gens à des réflexions ſi profondes. On vous eût reſpecté plus qu'on n'a fait,

ſi l'on eût ſu combien vous étiez grand Philoſophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

Scarron. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du ſage, n'euſſent-ils pas été dignes d'un Stoïcien.

Seneque. Cela eſt ſans difficulté.

Scarron. Et j'ai fait je ne ſais combien d'ouvrages qui prouvent que, malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté : cela ne vaut-il pas mieux ? Vos traités de morale ne ſont que des ſpéculations ſur la ſageſſe ; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Seneque. Je ſuis certain que votre prétendue ſageſſe n'étoit pas un effet de votre raiſon, mais de votre tempérament.

Scarron. Et c'eſt là la meilleure eſpece de ſageſſe qui ſoit au monde.

Seneque. Bon ! ce ſont de plaiſants ſages que ceux qui le ſont par tempérament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

Scarron. On ne fait ordinairement guere de cas de ce que vous appellez un mérite ; car ſi un homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée ; n'importe, c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

Seneque. On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du tempérament de vos ſages. Ils ne ſont ſages que ſelon qu'il plait à leur ſang. Il faudroit ſavoir comment les parties intérieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes ?

Scarron. Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible : mais par malheur la Nature garde toujours ſes droits ; elle a ſes premiers mouvements, qu'on ne peut jamais lui ôter : ils ont ſouvent fait bien du chemin avant que la raiſon en ſoit avertie ; & quand elle s'eſt miſe enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien

du déſordre : encore eſt-ce une grande queſtion que de ſavoir ſi elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas ſi l'on voit tant de gens qui ne ſe fient pas tout-à-fait à la raiſon.

Seneque. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, & de régler tout dans l'univers.

Scarron. Cependant elle n'eſt guere en état de faire valoir ſon autorité. J'ai oui que quelque cent ans après votre mort, un Philoſophe platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rétablir, la policer ſelon les loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis ; mais l'Empereur la refuſa au Philoſophe, & ne ſe fia pas aſſez à la raiſon du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par-là combien la raiſon a perdu de ſon crédit. Si elle étoit eſtimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la puſſent eſtimer ; & les hommes ne l'eſtiment pas.

DIALOGUE VIII.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

Straton. JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnai à mon eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie & la royauté tout enſemble ; & ici il m'attire l'admiration de tous les ſages.

Raphaël. Et quel eſt ce conſeil ?

Straton. J'étois à Tyr. Tous les eſclaves de cette ville ſe révolterent, & égorgerent leurs maîtres ; mais un eſclave que j'avois, eut aſſez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roi celui d'entre eux qui, à un certain jour, appercevroit le premier le lever du ſoleil. Ils s'aſſemblerent dans une campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés ſur la partie orientale du ciel, d'où le ſoleil devoit ſortir ; mon eſclave ſeul que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cepen-

dant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du ſoleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une tour fort élevée, & ſes compagnons en étoient encore à chercher vers l'orient le corps même du ſoleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit eu; mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois encore : & auſſitôt je fus élu Roi, comme un homme divin.

Raphaël. Je vois bien que le conſeil que vous donnâtes à votre eſclave vous fut fort utile; mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

Straton. Ah ! tous les Philoſophes vous répondront pour moi, que j'appris à mon eſclave ce que tous les ſages doivent pratiquer, que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude; & que les opinions communes ſont la regle des opinions ſaines, pourvu qu'on les prenne à contre-ſens.

Raphaël. Ces Philoſophes-là parlent bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes & des préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

Straton. A la maniere dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les ſuivre.

Raphaël. Je vous assure que si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt ; car au contraire ils me donnerent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des statues, & comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon concurrent, fit secrettement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il savoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la statue, qui, dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main grecque ; & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Policlete ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans replique. On se moqua de ma préoccupation. Mais sans cette préoccupation qu'eussé-je fait ? J'étois juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

Straton. Vous eussiez décidé selon la raison.

Raphaël. Et la raison décide-t-elle ? Je n'eusse

jamais ſu, en la conſultant, ſi la ſtatue étoit antique ou non; j'euſſe ſeulement ſu qu'elle étoit très-belle : mais le préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle ſtatue doit être antique; voilà une déciſion, & je juge.

Straton. Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables ſur des matieres auſſi peu importantes que celle-là; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des déciſions très-ſûres : le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

Raphaël. Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ſes amis & de ſes parents. D'un côté, vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils ſont délivrés des miſeres de la vie; riez. Voilà des réponſes de la raiſon; mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là; ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe pleurer.

Straton. La raiſon n'eſt pas toujours ſi irréſolue. Elle laiſſe faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le faſſe elle-même; mais

ſur combien de choſes conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins?

Raphaël. Je ſuis fort trompé ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

Straton. Il n'importe, on ne doit ajouter qu'à elles une foi entiere.

Raphaël. Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire va au profit des préjugés, & les fauſſes opinions achevent de le remplir.

Straton. Et quel beſoin de ſe jeter dans l'erreur? ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement? La raiſon s'arrête quand elle ne ſait quel chemin prendre.

Raphaël. Vous dites vrai, elle n'a point alors d'autre ſecret, pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un ſeul pas: mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain; il eſt en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſait pas douter, on a beſoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir là. D'ailleurs le doute eſt ſans action; & il faut de l'action parmi les hommes.

Straton. Auſſi doit-on conſerver les préjugés de la coutume, pour agir comme un autre homme ; mais on doit ſe défaire des préjugés de l'eſprit, pour penſer en homme ſage.

Raphaël. Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponſes de ce vieillard ſamnite, à qui ceux de ſa nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner ſouverainement de leur deſtinée. Le vieillard répondit que l'on paſsât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers lui pour lui en repréſenter les inconvénients. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains ſans condition. On ne ſuivit ni l'un ni l'autre conſeil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés ; il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'être ſans le

ſavoir ; & vous n'avez ni les lumieres de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

Straton. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous propoſez, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes préjugés.

Raphaël. Mais la raiſon chaſſera de notre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y cauſera une eſpece de vuide. Et qui peut le ſoutenir ? Non, non ; avec ſi peu de raiſon qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés ſont le ſupplément de la raiſon. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE IX.

PARACELSE, MOLIERE.

Moliere. N'Y eût-il que votre nom, je ſerois charmé de vous, Paracelſe ! On croiroit que vous ſeriez quelque Grec ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe ſuiſſe.

Paracelſe. J'ai rendu ce nom auſſi illuſtre qu'il eſt beau. Mes ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur-tout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Génies & des habitants élémentaires.

Moliere. Je conçois aiſément que ce ſont là les vraies ſciences. Connoître les hommes, que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien; mais connoître les Génies, que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

Paracelſe. Sans doute. J'ai enſeigné fort exactement quelle eſt leur nature, quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différents ordres, quel pouvoir ils ont dans l'univers.

Moliere. Que vous êtes heureux d'avoir toutes ces lumieres! car à plus forte raiſon vous ſaviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme; & cependant beaucoup de perſonnes n'ont pu ſeulement aller juſques-là.

Paracelſe. Oh! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

Moliere. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarraſsât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps?

Paracelſe.

Paracelſe. Franchement il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toujours quelques difficultés ſur ces matieres ; mais enfin on en ſait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

Moliere. Et vous n'en ſaviez pas davantage ?

Paracelſe. Non. N'eſt-ce pas bien aſſez ?

Moliere. Aſſez ? ce n'eſt rien du tout. Et vous ſautiez ainſi par deſſus les hommes que vous ne connoiſſiez pas, pour aller aux Génies ?

Paracelſe. Les Génies ont quelque choſe qui pique bien plus la curioſité naturelle.

Moliere. Oui ; mais il n'eſt pardonnable de ſonger à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'eſprit humain a tout épuiſé, quand on voit qu'il ſe forme des objets de ſciences qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarraſſe à plaiſir ; cependant il eſt sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, aſſez d'occupation.

Paracelſe. L'eſprit néglige naturellement les ſciences trop ſimples, & court après celles qui ſont myſtérieuſes. Il n'y a que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

Moliere. Tant pis pour l'eſprit ; ce que vous dites eſt tout-à-fait à ſa honte. La vérité ſe

préſente à lui ; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoît point, & il prend des myſteres ridicules pour elle, ſeulement parce que ce ſont des myſteres. Je ſuis perſuadé que ſi la plupart des gens voyoient l'ordre de l'univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés des planetes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire ſur cet ordre admirable : *Quoi, n'eſt-ce que cela?*

Paracelſe. Vous traitez de ridicules des myſteres où vous n'avez pas ſu pénétrer, & qui en effet ſont réſervés aux grands hommes.

Moliere. J'eſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces myſteres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureuſement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

Paracelſe. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

Moliere. Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Génies, & moi j'ai étudié les ſottiſes des hommes.

Paracelſe. Voilà une belle étude ! Ne fait-

on pas bien que les hommes ſont ſujets à faire aſſez de ſottiſes ?

Moliere. On le ſait en gros & confuſément : mais il faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étendue de cette ſcience.

Paracelſe. Et à la fin quel uſage en faiſiez-vous ?

Moliere. J'aſſemblois dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvois, & là je leur faiſois voir qu'ils étoient tous des ſots.

Paracelſe. Il falloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille vérité.

Moliere. Rien n'eſt plus facile. On leur prouve leurs ſottiſes, ſans employer de grands tours d'éloquence, ni des raiſonnements bien médités. Ce qu'ils font eſt ſi ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez auſſi-tôt crever de rire.

Paracelſe. Je vous entends, vous étiez Comédien. Pour moi je ne conçois pas le plaiſir qu'on prend à la comédie. On y va rire des mœurs qu'elle repréſente ; & que ne rit-on des mœurs mêmes ?

Moliere. Pour rire des choſes du monde, il faut en quelque façon en être dehors ; & la

comédie vous en tire. Elle vous donne tout en ſpectacle, comme ſi vous n'y aviez point de part.

Paracelſe. Mais on rentre auſſi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie ?

Moliere. N'en doutez pas. L'autre jour, en me divertiſſant, je fis une fable ſur ce ſujet. Un jeune oiſon voloit avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpece quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-cour. *Malheureux animaux*, diſoit-il, *je vous vois au deſſous de moi, & vous ne ſavez pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fut courte, l'oiſon retomba dans le même temps.

Paracelſe. A quoi donc ſervent les réflexions que la comédie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſottiſes communes ?

Moliere. C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi ; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité, pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois

arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque ? & s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſieme partie qui ſe moqueroit des deux premieres enſemble. Ne diroit-on pas que l'homme ſoit fait de pieces rapportées ?

Paracelſe. Je ne vois pas qu'il y ait matiere ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légeres réflexions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fondées, ne méritent pas une grande eſtime : mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas pour traiter des ſujets plus relevés ?

Moliere. Vous revenez à vos Génies, & moi je ne reconnois que mes ſots. Cependant quoique je n'aie jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes comédies vivront plus que vos ſublimes ouvrages. Tout eſt ſujet aux changements de la mode ; les productions de l'eſprit ne ſont pas au deſſus de la deſtinée des habits. J'ai vu je ne ſais combien de livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs, ainſi que chez de certains peuples on enterre

avec les morts les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des Lettres, & avec tout cela je garantis la durée de mes pieces. J'en ſais bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des ſots.

DIALOGUE X.

LE IIIE. FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

Deſcartes. JE dois connoître les pays du Nord preſque auſſi-bien que vous. J'ai paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande; & enfin j'ai été mourir en Suede, Philoſophe plus que jamais.

Le faux Dem. Je vois par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la philoſophie. Il s'en faut bien que je n'aie vécu ſi tranquillement.

Deſcartes. Ç'a été votre faute. De quoi vous aviſiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de

Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes ? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Demetrius, à qui le trône appartenoit, & vous aviez déjà devant les yeux l'exemple de deux faux Demetrius, qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureuſement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle ; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déjà uſée, dût réuſſir.

Le faux Dem. Entre nous, les Moſcovites ne ſont pas des peuples bien raffinés. C'eſt leur folie que de prétendre reſſembler aux anciens Grecs ; mais Dieu ſait ſur quoi cela eſt fondé.

Deſcartes. Encore n'étoient-ils pas ſi ſots qu'ils puſſent ſe laiſſer duper par trois faux Demetrius de ſuite. Je ſuis aſſuré que quand vous commençâtes à vouloir paſſer pour ce Prince, ils diſoient preſque tous d'un air de dédain : *Quoi, eſt-il encore queſtion de voir des Demetrius ?*

Le faux Dem. Je ne laiſſai pourtant pas de me faire un parti conſidérable. Le nom de Demetrius étoit aimé, on couroit toujours après

ce nom. Vous ſavez ce que c'eſt que le peuple.

Deſcartes. Et le mauvais ſuccès qu'avoient eu les deux autres Demetrius ne vous faiſoit-il point peur ?

Le faux Dem. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Demetrius, pour oſer paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres ? c'étoit encore aſſez de hardieſſe, quelque vrai Demetrius qu'on fût.

Deſcartes. Mais quand vous euſſiez été le premier qui euſſiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre ſans être aſſuré de le pouvoir ſoutenir par des preuves très-vraiſemblables ?

Le faux Dem. Mais vous qui me faites tant de queſtions, & qui êtes ſi difficile à contenter, comment oſiez-vous vous ériger en chef d'une Philoſophie nouvelle, où toutes les vérités connues juſqu'alors devoient être renfermées ?

Deſcartes. J'avois trouvé beaucoup de choſes aſſez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & aſſez nouvelles pour pouvoir faire une ſecte à part.

Le faux Dem. Et n'étiez-vous point effrayé

par l'exemple de tant de Philoſophes, qui, avec des opinions auſſi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laiſſé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philoſophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me ſauriez nommer que deux faux Demetrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troiſieme dans mon eſpece qui eût entrepris de tromper les Moſcovites; mais vous n'étiez pas le millieme dans la vôtre qui euſſiez entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

Deſcartes. Vous ſaviez bien que vous n'étiez pas le Prince Demetrius; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, & je ne l'ai pas cru ſans apparence. Je ne ſuis revenu de ma Philoſophie que depuis que je ſuis ici.

Le faux Dem. Il n'importe, votre bonne foi n'empêche pas que vous n'euſſiez beſoin de hardieſſe pour aſſurer hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déjà été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix: *Quoi, eſt-il encore queſtion de Philoſophes & de Philoſophie?*

Deſcartes. On a quelque raiſon d'être tou-

jours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amuſent. Pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avoue que cela n'avance guere. Je crois auſſi que l'on trouve quelquefois la vérité ſur des articles conſidérables; mais le malheur eſt qu'on ne ſait pas qu'on l'ait trouvée. Car la Philoſophie (je crois qu'un mort peut dire tout ce qu'il veut) reſſemble à un certain jeu à quoi jouent les enfants, où l'un d'entre eux qui a les yeux bandés court après les autres : s'il en attrape quelqu'un, il eſt obligé de le nommer : s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche priſe & recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoique nous ayions les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois : mais quoi ? nous ne lui pouvons pas ſoutenir que c'eſt elle que nous avons attrapée, & dès ce moment-là elle nous échappe.

Le faux Dem. Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrez qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

Deſcartes. Je vous garantis que votre prédic-

tion n'eſt pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres, lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des Philoſophes qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, & il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

Le faux Dem. Quoi! c'étoit haſarder infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſieme fois; & vouloir tromper tous les hommes pour la trente-millieme, il n'y aura rien à haſarder! Ils ſont donc encore plus dupes que les Moſcovites?

Deſcartes. Oui, ſur le chapitre de la vérité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'étoient du nom de Demetrius.

Le faux Dem. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être faux Demetrius, je me ferois Philoſophe. Mais ſi on venoit à ſe dégoûter de la Philoſophie, & à déſeſpérer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrois toujours cela.

Deſcartes. Vous aviez bien plus ſujet de

craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les hommes ne ſe décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puiſque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il eſt bien juſte qu'ils aient au moins autant d'eſpérance de la découvrir, Cette eſpérance eſt toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'eſt due ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaiſir de la même erreur leur eſt dû.

DIALOGUE XI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

Fern. Cort. AVOUEZ la vérité. Vous étiez bien groſſiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Eſpagnols pour des hommes deſcendus de la ſphere du feu, parce qu'ils avoient du canon, & quand leurs navires vous paroiſſoient de grands oiſeaux qui voloient ſur la mer.

Montezume. J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander ſi c'étoit un peuple poli que les Athéniens.

Fern. Cort. Comment ? ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des hommes.

Montezume. Et que dites-vous de la maniere dont ſe ſervit le Tyran Piſiſtrate pour rentrer dans la citadelle d'Athenes, d'où il avoit été chaſſé ? N'habilla-t-il pas une femme en Minerve ? (car on dit que Minerve étoit la Déeſſe qui protégeoit Athenes.) Ne monta-t-il pas ſur un chariot avec cette Déeſſe de ſa façon, qui traverſa toute la ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens : *Voici Piſiſtrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir ?* Et ce peuple ſi habile & ſi ſpirituel ne ſe ſoumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de ſa propre bouche ?

Fern. Cort. Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens ?

Montezume. Depuis que je ſuis ici, je me ſuis mis à étudier l'hiſtoire par les converſations que j'ai eu avec différents morts. Mais enfin vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu de navires ni de canons, mais ils avoient vu des femmes ; & quand Piſiſtrate entreprit de les réduire ſous ſon obéiſſance par le moyen de ſa Déeſſe, il leur marqua aſſurément moins d'eſtime, que vous ne nous en

marquâtes en nous ſubjuguant avec votre artillerie.

Fern. Cort. Il n'y a point de peuple qui ne puiſſe donner une fois dans un panneau groſſier. On eſt ſurpris ; la multitude entraîne les gens de bon ſens. Que vous dirai-je ? il ſe joint encore à cela des circonſtances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas quand on les verroit.

Montezume. Mais a-ce été par ſurpriſe que les Grecs ont cru dans tous les temps, que la ſcience de l'avenir étoit contenue dans un trou ſouterrein, d'où elle ſortoit en exhalaiſon ? Et par quel artifice leur avoit-on perſuadé que quand la lune étoit éclipſée, ils pouvoient la faire revenir de ſon évanouiſſement par un bruit effroyable ? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui oſaſſent ſe dire à l'oreille, qu'elle étoit obſcurcie par l'ombre de la terre ? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouiſſances, & de ces poulets ſacrés dont l'appétit décidoit de tout dans la capitale du monde. Enfin vous ne ſauriez me reprocher une ſottiſe de nos peuples d'Amérique, que je ne vous en fourniſſe une plus

grande de vos contrées ; & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſottiſes grecques ou romaines.

Fern. Cort. Avec ces ſottiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

Montezume. Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde ; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſez de raiſon pour nous empêcher d'être ſavants. On n'eſt pas toujours capable de ſuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apporterent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des Sciences de leurs voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des hiſtoires, quand on ſait écrire ; mais nous ne ſavions point écrire, & nous faiſions des hiſtoires. On peut faire des ponts quand on ſait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté eſt de n'y ſavoir point bâtir, & de faire des ponts. Vous devez vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuſes, qu'ils

ne concevoient pas qu'on eût pu élever ſans machines auſſi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela ? Il me ſemble que juſqu'à préſent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

Fern. Cort. Ils ſont aſſez prouvés par tout ce qui peut diſtinguer les peuples polis d'avec les peuples barbares. La civilité regne parmi nous; la force & la violence n'y ont point de lieu ; toutes les Puiſſances y ſont modérées par la juſtice ; toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes : & même voyez à quel point nous ſommes ſcrupuleux ; nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

Montezume. Sans doute c'étoit traiter des barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritoient. Mais je crois que vous êtes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiez ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalités, la rendroit bien ſemblable à l'Amérique. La civilité meſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarraſſe tous vos diſcours, &

gêne toutes vos actions ; mais elle ne va point jusqu'à vos sentiments, & toute la justice qui devroit se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

Fern. Cort. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, & gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Est-il bien affligé ? non apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

Montezume. J'entends ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont ; que les héritiers, par exemple, devroient regretter leurs parents : ils reçoivent cette protestation, & pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissez pas exercer ; & vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

Fern. Cort. N'est-ce pas beaucoup ? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

Montezume. Mais vous vous ſouvenez d'elle auſſi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé ici, ſe ſouvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toſcane, pays barbare, ſelon eux, & peu à peu ils en avoient ſi bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils ſentoient pourtant je ne ſais quel déplaiſir d'être devenûs barbares, & tous les ans à certain jour ils s'aſſembloient. Ils liſoient en grec les anciennes loix qu'ils ne ſuivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore; ils pleuroient & puis ſe ſéparoient. Au ſortir de là, ils reprenoient gaiement la maniere de vivre du pays. Il étoit queſtion chez eux des loix grecques, comme chez vous de la raiſon. Ils ſavoient que ces loix étoient au monde; ils en faiſoient mention, mais légérement & ſans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque ſorte; mais pour la raiſon, que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître & de la mépriſer.

Fern. Cort. Du moins quand on la connoît mieux, on eſt bien plus en état de la ſuivre.

Montezume. Ce n'eſt donc que par cet en-

droit que nous vous cédons ? Ah ! que n'avions-nous des vaiſſeaux pour aller découvrir vos terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous euſſions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les nôtres.

RÉFLEXIONS

SUR LE BONHEUR.

VOICI une matiere la plus intéreſſante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philoſophes, ſur-tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue : mais quoique très-intéreſſante, elle eſt dans le fond aſſez négligée : quoique tout le monde en parle, peu de gens y penſent : & quoique les Philoſophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été ſi philoſophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guere de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état, une ſituation telle qu'on en deſirât la durée ſans changement ; & en cela le bonheur eſt différent du plaiſir, qui n'eſt qu'un ſentiment agréable, mais court & paſſager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en pouvoir être un.

A meſurer le bonheur des hommes ſeulement par le nombre & la vivacité des plaiſirs

qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes : celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement : il en sent une infinité que les autres ne sentent pas ou n'ont jamais sentis ; & à cet égard la Nature fait assez son devoir de mere commune. Mais si, au lieu de considérer ces instants répandus dans la vie de chaque homme, on considere le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal ; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons moments qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entiérement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur ; mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, & il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire, des moments semés çà & là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes dans ces moments reprennent les forces nécessaires à leur

malheureuſe ſituation, & ſe remontent pour ſouffrir.

Celui qui voudroit fixer ſon état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il ſeroit content, mériteroit le nom d'heureux; on le reconnoîtroit entre tous les autres hommes à une eſpece d'immobilité dans ſa ſituation; il n'agiroit que pour s'y conſerver, & non pas pour en ſortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelqu'endroit de la terre? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guere de ceux qui ſont dans cette immobilité fortunée; au lieu que les malheureux qui s'agitent compoſent le tourbillon du monde, & ſe font bien ſentir les uns aux autres par les chocs violents qu'ils ſe donnent. Le repos même de l'heureux, s'il eſt apperçu, peut paſſer pour être forcé; & tous les autres ſont intéreſſés à n'en pas prendre une idée plus avantageuſe. Ainſi l'exiſtence de l'homme heureux pourroit être aſſez facilement conteſtée: admettons-la cependant, ne fût-ce que pour donner des eſpérances agréables; mais il eſt vrai que retenues dans de certaines bornes, elles ne ſeront pas chimériques.

Quoi qu'en diſent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas

de nous. Si l'un deux preſſé par la goutte, lui a dit, *je n'avouerai pas pourtant que tu ſois un mal ;* il a dit la plus extravagante parole qui ſoit jamais ſortie de la bouche d'un Philoſophe. Un Empereur de l'univers, enfermé aux petites maiſons, déclare naïvement un ſentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci par engagement de ſyſtême nie un ſentiment très-vif, & en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il ſeroit moins déraiſonnable de ſe perſuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous ; & preſque tous les hommes, ou le croient, ou agiſſent comme s'ils le croyoient. Incapables de diſcernement & de choix, pouſſés par une impétuoſité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres ſans ſavoir où ils vont, ils compoſent une multitude confuſe & tumultueuſe, qui ſemble n'avoir d'autre deſſein que de s'agiter ſans ceſſe. Si dans tout ce déſordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux

pour quelques moments, à la bonne heure ; mais il eſt bien sûr qu'ils ne ſauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils ſont abſolument à la merci du haſard.

Nous pouvons quelque choſe à notre bonheur, mais ce n'eſt que par nos façons de penſer ; & il faut convenir que cette condition eſt aſſez dure. La plupart ne penſent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puiſſe ſervir à tourner leurs penſées d'un autre côté qu'elles n'ont été pouſſées par le courant. Les autres ont des penſées ſi fortement pliées vers le mauvais côté, & ſi inflexibles, qu'il ſeroit inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réuſſir, & ſeroit même aſſez facile, le rejettent, parce que c'eſt un travail, & en dédaignent le fruit, qu'ils croient très-médiocre. Que ſeroit-ce que ce miſérable bonheur factice, pour lequel il faudroit tant raiſonner ? On peut le laiſſer aux Philoſophes avec leurs autres chimeres. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainſi il n'y a qu'une partie de notre bonheur

heur qui puiſſe dépendre de nous ; & de cette petite partie peu de gens en ont la diſpoſition, ou en tirent le profit. Il faut que les caracteres ou foibles ou pareſſeux, ou impétueux & violents, ou ſombres & chagrins, y renoncent tous. Il en reſte quelques-uns doux & modérés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impreſſions agréables ; ceux-là peuvent travailler utilement à ſe rendre heureux. Il eſt vrai que par la faveur de la Nature ils le ſont aſſez déjà, & que le ſecours de la Philoſophie ne paroît pas leur être fort néceſſaire ; mais il n'eſt preſque jamais que pour ceux qui en ont le moins de beſoin, & ils ne laiſſent pas d'en ſentir l'importance. Sur-tout quand il s'agit du bonheur, ce n'eſt pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la Philoſophie qui prêche dans le déſert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choiſis, parce qu'ils ſavoient déjà une bonne partie de ce qu'elle leur peut apprendre.

Afin que le ſentiment du bonheur puiſſe entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puiſſe ſéjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chaſſé tous les maux imaginaires. Nous ſommes d'une habileté infinie à en créer ; & quand nous les avons une fois produits, il nous eſt

très-difficile de nous en défaire. Souvent même il ſemble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaiſions. Les maux imaginaires ne ſont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel & ne ſont que dans l'eſprit ; mais ſeulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penſer fauſſe, ou du moins problématique. Ce n'eſt pas un mal imaginaire que le déshonneur, mais c'en eſt un que la douleur de laiſſer de grands biens après ſa mort à des héritiers en ligne collatérale, & non pas en ligne directe, ou à des filles, & non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie eſt empoiſonnée par un ſemblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe ; il lui en faut, ou qui ſoient naturellement plus ſaines, ou qui aient eu le courage de ſe guérir. Si l'on eſt ſuſceptible des maux imaginaires, il y en a tant, qu'on ſera néceſſairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces ſortes de monſtres conſiſte en ce qu'on s'y ſoumet, ſans oſer ni les attaquer, ni même les enviſager ; ſi on les conſidéroit quelque temps d'un œil fixe, ils ſeroient à demi vaincus.

Aſſez ſouvent aux maux réels nous ajou-

tons des circonſtances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque choſe de ſingulier, non ſeulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais ſa ſingularité nous irrite & nous aigrit. Nous nous repréſentons une fortune, un deſtin, je ne ſais quoi, qui met de l'art & de l'eſprit à nous faire un malheur d'une nature particuliere. Mais qu'eſt-ce que tout cela ? employons un peu notre raiſon, & ces phantômes diſparoiſſent. Un malheur commun, n'en eſt pas réellement moindre : un malheur ſingulier n'en eſt pas moins poſſible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peſte, lui cent millieme, eſt-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnue ?

Il eſt vrai que les malheurs communs ſont prévus, & cela ſeul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand des maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appellons les maux ſinguliers ? On ne peut pas prédire les cometes comme les éclipſes, mais on eſt bien sûr que de temps en temps il doit paroître des cometes ; & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs ſinguliers ſont rares ; cependant il faut s'attendre à en eſſuyer quelqu'un ; il n'y a preſque per-

ſonne qui n'ait eu le ſien ; & ſi on vouloit, on leur conteſteroit avec aſſez de raiſon leur qualité de ſinguliers.

Une circonſtance imaginaire qu'il nous plait d'ajouter à nos afflictions, c'eſt de croire que nous ſerons inconſolables ; ce n'eſt pas que cette perſuaſion-là même ne ſoit quelquefois une eſpece de douceur & de conſolation : elle en eſt une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on reſſent de la perte d'un ami. Alors ſe croire inconſolable, c'eſt ſe rendre témoignage que l'on eſt tendre, fidele, conſtant ; c'eſt ſe donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne ſoutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne ſeroit d'aucun mérite, gardons-nous de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne ſommes pas aſſez parfaits pour être toujours affligés ; notre nature eſt trop variable, & cette imperfection eſt une de ſes plus grandes reſſources.

Ainſi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général ; quand ils ſont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en conſolera. L'un rompt la premiere violence du coup, l'autre abrege la durée du ſentiment ;

on s'eſt attendu à ce que l'on ſouffre, ou du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte ſecrette, qui ne ſert qu'à aigrir la douleur; on s'attend à ne pas ſouffrir long-temps, & dès-lors on anticipe en quelque ſorte ſur ce temps qui ſera plus heureux, on l'avance.

Les circonſtances même réelles de nos maux, nous prenons plaiſir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme ſi nous demandions raiſon à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, & en recherchant avec tant de ſoin tout ce qui peut le groſſir.

On a pour les violentes douleurs je ne ſais quelle complaiſance qui s'oppoſe aux remedes, & repouſſe la conſolation. Le conſolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplait. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le ſentiment qui nous poſſede; & n'en être pas plein comme nous, c'eſt nous faire une eſpece d'offenſe; ſur-tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, ſont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît

ſoupçonner de fauſſeté & d'erreur des façons de penſer qui nous cauſent tant de tourments !

Enfin, quoiqu'il ſoit fort étrange de l'avancer, il eſt vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caracteres il eſt invincible. Le premier pas vers le bonheur ſeroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ſes talents mal-faiſants, ou du moins de la tenir pour fort ſuſpecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue ſaine de tout, ſont incurables ; il eſt bien juſte qu'une moindre opinion de ſoi-même ait quelquefois ſa récompenſe.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choſes plus de bien que de mal, & de diſpoſer ſon imagination de ſorte qu'elle ſéparât les plaiſirs d'avec les chagrins, & ne laiſsât paſſer que les plaiſirs ? Cette propoſition ne le cede guere en difficulté à la pierre philoſophale ; & ſi on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde & tout l'art de la Philoſophie. Songeons que la plupart des choſes ſont d'une nature très-douteuſe, & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte, comme

biens ou comme maux, nous ne ſavons pas trop au vrai ce qu'elles ſont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la ſuite qui ne fût pas arrivé; & ſi vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit tranſporté de joie: & ſur ce pied-là quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin? Il ne faut donc pas ſe preſſer de s'affliger; attendons que ce qui nous paroît ſi mauvais ſe développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener auſſi, peut cacher quelque choſe de mauvais; & il ne faut pas ſe preſſer de ſe réjouir. Ce n'eſt pas une conſéquence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obſtacle au bonheur, c'eſt de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le ſéjour qui nous eſt préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent ſe diſtribuer entre ſes habitants. De quelle frayeur ne ſerions-nous pas ſaiſis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer? & ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à auſſi bon marché qu'on l'eſt

dans ces conditions médiocres, qui nous paroiſſent préſentement inſupportables ? Les eſclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la ſueur de leur front, ceux qui languiſſent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fuſſions ? Apprenons combien il eſt dangereux d'être homme ; & comptons tous les malheurs dont nous ſommes exempts pour autant de périls dont nous ſommes échappés.

Une infinité de choſes que nous avons, & que nous ne ſentons pas, feroient chacune le ſuprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les deſirs ſe termineroient à avoir deux bras. Ce n'eſt pas que ces ſortes de biens, qui ne le ſont que parce que leur privation ſeroit un grand mal, puiſſent jamais cauſer un ſentiment vif, même à ceux qui ſeroient le plus appliqués à faire tout valoir. On ne ſauroit être tranſporté de ſe trouver deux bras ; mais en faiſant ſouvent réflexion ſur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aiſément à ceux qui arrivent. Notre condition eſt meilleure quand nous nous y ſoumettons de bonne grace, que

quand nous nous révoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la fortune comme des dettes qu'elles nous paient, & par conſéquent nous les recevons avec une eſpece d'indifférence ; les maux au contraire nous paroiſſent des injuſtices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur : il faudroit rectifier des idées ſi fauſſes. Les maux ſont très-communs, & c'eſt ce qui doit naturellement nous écheoir ; les biens ſont très-rares, & ce ſont des exceptions flatteuſes faites en notre faveur à la régle générale.

Le bonheur eſt en effet bien plus rare que l'on ne penſe. Je compte pour heureux celui qui poſſede un certain bien que je deſire, & que je crois qui feroit ma félicité ; le poſſeſſeur de ce bien-là eſt malheureux : ma condition eſt gâtée par la privation de ce qu'il a ; la ſienne l'eſt par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre, chacun eſt envié pendant qu'il eſt lui-même envieux ; & ſi être heureux étoit un vice ou un ridicule, les hommes ne ſe le renverroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en ſeroient le plus accuſés, les

Grands, les Princes, les Rois, ſeroient juſtement les moins coupables. Déſabuſons-nous de cette illuſion, qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a; & nous ſerons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puiſqu'il y a ſi peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage: cependant on en uſe comme dans une grande abondance, & dans une grande ſûreté d'en avoir tant qu'on voudra; on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on poſſede; ſouvent on les abandonne pour courir après ceux qu'on n'a pas. Nous tenons le préſent dans nos mains; mais l'avenir eſt une eſpece de charlatan, qui en nous éblouiſſant les yeux, nous l'eſcamote. Pourquoi lui permettre de ſe jouer ainſi de nous? Pourquoi ſouffrir que des eſpérances vaines & douteuſes nous enlevent des jouiſſances certaines? Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces eſpérances même ſont des jouiſſances, & qui ne ſavent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laiſſons-leur cette eſpece de poſſeſſion ſi imparfaite, ſi peu tranquille, ſi agitée, puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; il ſeroit trop cruel

de la leur ôter : mais tâchons, s'il eſt poſſible, de nous ramener au préſent, à ce que nous avons ; & qu'un bien ne perde pas tout ſon prix, parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de ſentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la choſe ſoit du moins égale. Si le ſentiment des biens médiocres eſt étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aſpire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'eſt pas tombé, nous conſole des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que ſavons-nous ſi ce ne ſeront pas les ſeuls qui s'offriront à nous ? ce ſont des préſents faits par une Puiſſance avare, qui ne ſe réſoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque ſituation dont ils n'avoient pas aſſez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injuſtes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la fortune. On a été ingrat ; & on en eſt puni.

Il ne faut pas, diſent les Philoſophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui

ne dépend pas de nous, ce ſeroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte ſi magnifique; mais le plus qu'on en pourra conſerver, ce ſera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devroit entiérement dépendre de nous, & que c'eſt par une eſpece d'uſurpation que les choſes de dehors ſe ſont miſes en poſſeſſion d'en diſpoſer; reſaiſiſſons-nous, autant qu'il eſt poſſible, d'un droit ſi important, & ſi dangereux à confier; remettons ſous notre puiſſance ce qui en a été détaché injuſtement.

D'abord il faut examiner, pour ainſi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur; peu de choſes ſoutiendront cet examen, pour peu qu'il ſoit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je pourſuis m'eſt-elle ſi néceſſaire? C'eſt qu'il faut être élevé au deſſus des autres. Et pourquoi le faut-il? C'eſt pour recevoir leurs reſpects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces reſpects? Ils me flatteront très-ſenſiblement. Et comment me flatteront-ils, puiſque je ne les devrai qu'à ma dignité & non pas à moi-même? Il en eſt ainſi de pluſieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans

mon eſprit ; ſi je les attaquois, elles ne tiendroient pas long-temps. Il eſt vrai qu'il y en a qui feroient plus de réſiſtance les unes que les autres ; mais ſelon qu'elles ſeroient plus incommodes & plus dangereuſes, il faut revenir à la charge plus ſouvent & avec plus de courage. Il n'y a guere de fantaiſie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne faſſe enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels ſeront les objets extérieurs auxquels nous laiſſerons des droits ſur nous ? Ceux dont il y aura plus à eſpérer qu'à craindre. Il n'eſt queſtion que de calculer, & la ſageſſe doit toujours avoir les jetons à la main. Combien valent ces plaiſirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les ſuivroient ? On ne ſauroit diſconvenir que, ſelon les différentes imaginations, les prix ne changent, & qu'un même marché ne ſoit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choſes principales ; & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour eſt un peu cher : auſſi ne ſe laiſſe-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaiſirs ſimples, tels que la tranquillité de la vie, la ſociété, la chaſſe, la lecture, &c. S'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils ſont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur ; mais les plaiſirs ſimples ſont toujours des plaiſirs, & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'eſt que la fortune ne nous les peut guere enlever. Quoiqu'il ne ſoit pas raiſonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui eſt le plus expoſé aux caprices du haſard, il ſemble que le plus ſouvent nous choiſiſſions avec ſoin les endroits les moins ſûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bonheur ſur un vaiſſeau, qu'en fonds de terre. Enfin les plaiſirs vifs n'ont que des inſtants, & des inſtants ſouvent funeſtes par un excès de vivacité qui ne laiſſe rien goûter après eux ; au lieu que les plaiſirs ſimples ſont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les ſuit.

Les gens accoutumés aux mouvements violents des paſſions trouveront ſans doute fort inſipide tout le bonheur que peuvent pro-

duire les plaiſirs ſimples. Ce qu'ils appellent inſipidité, je l'appelle tranquillité ; & je conviens que la vie la plus comblée de ces ſortes de plaiſirs n'eſt guere qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on ſe plaint de n'être que tranquille ? Et l'état le plus délicieux que l'on puiſſe imaginer, que devient-il après que la premiere vivacité du ſentiment eſt conſumée ? Il devient un état tranquille, & c'eſt même le mieux qui puiſſe lui arriver.

Il n'y a perſonne qui dans le cours de ſa vie n'ait quelques événements heureux, des temps ou des moments agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés ou ſuivis ; elle les raſſemble, & ſe repréſente une vie qui en ſeroit compoſée : voilà ce qu'elle appelleroit du nom de bonheur ; voilà à quoi elle aſpire, peut-être ſans oſer trop ſe l'avouer. Toujours eſt-il certain que tous les intervalles languiſſants qui dans les ſituations les plus heureuſes ſont & fort longs, & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y ſont cependant, & en ſont bien inſéparables. Il n'y a point en Chymie d'eſprit ſi vif qui n'ait beau-

coup de flegme ; l'état le plus délicieux en a beaucoup auſſi, beaucoup de temps inſipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on ſe fait l'idée, eſt trop compoſé & trop compliqué. Combien de choſes, par exemple, ſeroient néceſſaires pour celui d'un courtiſan ? Du crédit auprès des Miniſtres, la faveur du Roi, des établiſſements conſidérables pour lui & pour ſes enfants, de la fortune au jeu ; enfin tout ce que peut lui repréſenter une imagination effrénée & inſatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais ; certainement la Nature n'en fera pas la dépenſe.

Le bonheur que nous nous propoſons ſera d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choſes différentes, & qu'elles ſeront moins indépendantes de nous. La machine ſera plus ſimple, & en même temps plus ſous notre main.

Si l'on eſt à peu près bien, il faut ſe croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'eſt ſi délicat ni ſi fragile, qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même ſous prétexte d'amélioration.

La plupart des changements qu'un homme fait à ſon état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, ſon volume, pour ainſi dire; mais ce volume plus grand donne plus de priſe aux coups de la fortune. Un ſoldat qui va à la tranchée, voudroit-il devenir un géant pour attraper plus de coups de mouſquet? Celui qui veut être heureux, ſe réduit & ſe reſſerre autant qu'il eſt poſſible. Il a ces deux caracteres, il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand ſecret pour le bonheur, c'eſt d'être bien avec ſoi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, & il eſt bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être, ſi elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Toute l'indulgence de l'amour propre n'empêche pas qu'on ne ſe reproche du moins une partie de ce qu'on a à ſe reprocher; & combien eſt-on encore troublé par le ſoin humiliant de ſe cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? on ſe fuit, & avec raiſon; il n'y a que le vertueux qui puiſſe ſe voir & ſe reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même

pour s'admirer & pour s'applaudir ; & le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût ? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte, pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élévation, & qu'au contraire elle en exclue ; ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque ; peut-être s'en privera-t-elle elle-même ; du moins en ne la recherchant pas, hasardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment ; on peut sans orgueil appeller à soi-même des injustices de la fortune, on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées ; on trouve dans sa propre raison & dans sa droiture un plus grand fonds de bonheur, que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont

on n'eſt pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre diſpoſition; c'eſt d'être placé par la fortune dans une condition médiocre. Sans cela, & le bonheur & la vertu ſeroient trop en péril. C'eſt-là cette médiocrité ſi recommandée par les Philoſophes, ſi chantée par les Poëtes, & quelquefois ſi peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une choſe qui, ſelon les façons de penſer communes, y ſeroit cependant bien néceſſaire; il n'a nul éclat. L'heureux que nous ſuppoſons ne paſſeroit guere pour l'être, il n'auroit pas le plaiſir d'être envié: il y a plus, peut-être lui-même auroit-il de la peine à ſe croire heureux, faute de l'être cru par les autres; car leur jalouſie ſert à nous aſſurer de notre état, tant nos idées ſont chancelantes ſur tout, & ont beſoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux ſe compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il ſentira facilement les avantages de ſa ſituation; il ſe réſoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeſte & ignoré, dont l'étalage n'inſultera perſonne.

Après tout cela, ce ſage, ce vertueux, cet heureux eſt toujours un homme; il n'eſt point arrivé à un état inébranlable, que la condition humaine ne comporte point; il peut tout perdre, & même par ſa faute. Il conſerve d'autant mieux ſa ſageſſe ou ſa vertu, qu'il s'y fiera moins; & ſon bonheur, qu'il s'en aſſurera moins.

RÉFLEXIONS
SUR L'HISTOIRE.

TOUT le monde convient de l'utilité de l'Hiſtoire ; mais ce qui eſt aſſez ſurprenant, elle n'eſt guere utile de la maniere dont preſque tout le monde entend qu'elle l'eſt ; & elle peut l'être aſſez d'une certaine maniere que bien peu de gens connoiſſent. Comme ce que je penſe là deſſus eſt d'une diſcuſſion un peu difficile, je demande la permiſſion de prendre la choſe d'aſſez loin, & de faire l'hiſtoire de l'Hiſtoire même.

Naturellement les peres content à leurs enfants ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu ; & ſans doute cela s'eſt pratiqué dans les premiers ſiecles du monde. Ces récits devoient porter le caractere de ce temps-là. Comme l'ignorance y étoit parfaite, la plupart des choſes étoient des prodiges ; ainſi un pere ne manquoit pas d'en remplir les contes qu'il faiſoit à ſes enfants.

Quand on dit quelque choſe de ſurprenant, l'imagination s'échauffe ſur ſon objet, l'aggrandit encore, & eſt même portée à y ajouter ce qui manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme ſi elle avoit regret de laiſſer une belle choſe imparfaite. De plus, on eſt flatté des ſentiments de ſurpriſe & d'admiration que l'on cauſe à ſes auditeurs, & on eſt bien aiſe de les augmenter encore, parce qu'il ſemble qu'il en revient je ne ſais quoi à notre vanité. Ces deux raiſons jointes enſemble font que tel homme qui n'a point envie de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra ſe ſurprendre lui-même en menſonge ſur quelque circonſtance, s'il y prend bien garde; & que l'on a beſoin d'une attention particuliere & d'une eſpece d'effort pour ne dire exactement que la vérité. Que ſera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à en impoſer aux autres, & à inventer?

Les premiers hommes ont donc vu bien des prodiges, parce qu'ils étoient fort ignorants; mais parce qu'ils étoient hommes, ils les ont exagérés en les racontant, ſoit de bonne foi,

pour ainſi dire, ſoi de mauvaiſe foi. Si ces récits ſont déjà gâtés à leur ſource, aſſurément ce ſera bien pis quand ils paſſeront de bouche en bouche. Chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux merveilleux, qui eſt le plus agréable; & peut-être qu'après un ſiecle ou deux, il n'y reſtera rien du vrai qui y étoit d'abord, & même peu du premier faux.

A ces récits fabuleux, qui ne contenoient que des faits, ſe ſont joints des ſyſtêmes de Philoſophie, auſſi fabuleux: car il y a eu de la Philoſophie même dans ces ſiecles groſſiers. Les hommes ſont toujours curieux, toujours portés naturellement à rechercher la cauſe de ce qu'ils voient; j'entends les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres. D'où peut venir cette riviere qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces ſiecles-là qui étoit aſſurément une étrange eſpece de contemplatif? Après une longue méditation, il a trouvé fort heureuſement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit ſoin de verſer toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fourniſſoit toujours cette eau? Le contemplatif n'alloit pas ſi loin.

Il faut prendre garde que ces idées que nous appellons les ſyſtêmes de ces temps-là, étoient toujours copiées d'après les choſes les plus connues. On avoit vu ſouvent verſer de l'eau de dedans une cruche; on s'imaginoit donc fort bien comment un Dieu verſoit celle d'une riviere; & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainſi, pour rendre raiſon du tonnerre, on ſe repréſentoit volontiers un Dieu de figure humaine lançant ſur nous des fleches de feu; idées qui ſont manifeſtement priſes ſur des objets très-familiers, & dont l'imagination s'accommode ſi bien, qu'encore à l'heure qu'il eſt la Poéſie & la Peinture ne s'en peuvent paſſer.

Si je voulois rapporter un plus grand nombre d'exemples, je ferois voir en détail que l'origine de tous ces ſyſtêmes d'imagination a toujours été la même; mais cette application eſt très-aiſée à faire, & elle me détourneroit inutilement de mon but.

Cependant je ne puis m'empêcher de remarquer en paſſant, que la Philoſophie de ce temps-là & celle de celui-ci roulent ſur le même principe; c'eſt-à-dire, que dans l'une & dans l'autre on ne fait qu'expliquer les choſes inconnues

inconnues de la Nature, par celles que l'expérience nous met devant les yeux, & tranſporter à la Phyſique les idées qu'elle nous fournit. Nous avons reconnu par l'uſage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les reſſorts, les leviers ; nous ne faiſons agir la Nature que par des leviers, des poids, des reſſorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoiſſoient point ces choſes-là, ou n'y avoient pas fait d'attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par les choſes plus groſſieres & plus palpables qu'ils connoiſſoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres ? Nous nous ſommes toujours repréſenté l'inconnu ſous la figure de ce qui nous étoit connu ; mais heureuſement il y a tous les ſujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point reſſembler à ce qui nous eſt connu préſentement. Ces ſyſtêmes d'imagination des premiers ſiecles étant une fois établis, ils ſe ſont alliés avec l'hiſtoire des faits. Que l'on examine la plus grande partie des fables, & l'on trouvera qu'elles ne ſont qu'un mêlange des faits avec la Philoſophie chimérique des premiers hommes. Elle étoit la plus propre du monde à ex-

pliquer tout ce qu'il y avoit de plus extraordinaire à expliquer dans une hiſtoire ; & ce qu'elle y mettoit s'y lioit naturellement. Ce n'étoit que Dieux & Déeſſes faits comme nous, à fort peu de choſes près ; & ces perſonnages étoient fort bien aſſortis ſur la ſcene avec les hommes.

Juſqu'ici tout s'eſt paſſé de bonne foi. On eſt ignorant, & on eſt étonné de bien des choſes ; on les exagere naturellement en les racontant ; elles ſe chargent encore de diverſes fauſſetés en paſſant par pluſieurs bouches : il s'établit de mauvais ſyſtêmes, mais il ne peut encore s'en établir d'autres ; ils ſe trouvent propres à expliquer tous les faits qui paroiſſent extraordinaires, & on les mêle avec ces faits. Il n'y a point encore à tout cela, pour ainſi dire, de la faute des hommes. Mais comme ces hiſtoires fabuleuſes eurent cours, on commença à en forger ſans aucun fondement, où l'on ne raconta plus les faits un peu remarquables ſans les revêtir des ornements que l'on ſavoit qui étoient propres à plaire, & qui n'avoient rien alors d'abſolument incroyable. Cela s'entendra mieux par une comparaiſon de notre Hiſtoire moderne à l'Hiſtoire ancienne.

Dans les temps où on a eu le plus d'eſprit, comme dans le ſiecle d'Auguſte & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, & à connoître les caracteres. Les Hiſtoriens ſe ſont conformés à ce goût-là ; ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nuement & ſéchement ; ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlé les portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces portraits & ces motifs ſoient exactement vrais ? y avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non ; nous ſavons fort bien que les Hiſtoriens les ont devinés comme ils ont pu, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils aient deviné juſte. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Hiſtoriens aient donné cet embelliſſement à leurs hiſtoires ; & malgré ce mêlange de faux que nous y connoiſſons, nous ne les traitons pas de fables.

De même, après que le goût du faux, & principalement du merveilleux, eût été établi chez les premiers peuples, par les voies que nous avons dites, on ne débita plus d'hiſtoires ſans les orner de ce faux & de ce merveilleux, qui étoit alors reconnu pour un ornement qu'on avoit affecté.

Ce n'eſt pas que cela paſſât pour être impoſſible : les motifs de politique que Tacite a imaginés, ne paſſent pas non plus pour l'être ; mais comme on ſait qu'ils peuvent n'être pas vrais, & qu'apparemment ils ne le ſont pas, on ſavoit auſſi que ces merveilles des anciennes hiſtoires n'étoient pas néceſſairement vraies, pour avoir été publiées & reçues ſans contradiction. Quand je dis qu'on le ſavoit, je parle de gens un peu éclairés ; car pour le peuple, il eſt deſtiné à être la dupe de tout. Encore aujourd'hui les Arabes rempliſſent leurs hiſtoires de prodiges le plus ſouvent ridicules. Je ne crois pas que chez leurs Savants cela ſoit pris pour autre choſe que pour des ornements, auxquels ils n'ont garde d'être trompés, parce que c'eſt entre eux une eſpece de convention d'écrire ainſi ; mais quand ces ſortes d'hiſtoires paſſent chez d'autres peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou ces merveilles ſont crues au pied de la lettre, ou du moins on ſe perſuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont écrites. Certainement le mal-entendu eſt conſidérable.

On attribue ordinairement l'origine des fables

à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi je l'attribue à l'ignorance des hommes. Mettez un peuple nouveau ſous le pole, ſes premieres hiſtoires ſeront des fables ; & en effet les anciennes hiſtoires du Septentrion n'en ſont-elles pas toutes pleines ? Je ne dis pas qu'un ſoleil vif & ardent ne puiſſe encore donner aux eſprits une derniere coction qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talents indépendants du ſoleil. Auſſi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai ſuppoſé dans les hommes que ce qui leur eſt commun à tous, & ce qui doit avoir ſon effet ſous les zones glaciales comme ſous la torride.

Et même, s'il falloit pouſſer la choſe plus loin, je prouverois bien que la même ignorance a produit à peu près les mêmes idées, & je montrerois une conformité étonnante entre les fables des Amériquains & celles des Grecs. Il ſe trouveroit que les Grecs, avec tout leur eſprit, lorſqu'ils étoient un peuple encore nouveau, ne penſerent point plus raiſonnablement que les Barbares de l'Amérique ; ce qui nous diſpoſeroit à croire que les Amériquains ſeroient venus à penſer auſſi raiſonnablement

& auſſi finement que les Grecs, ſi on leur en avoit laiſſé le loiſir : mais ces réflexions ne ſeroient pas aſſez de mon deſſein.

L'ignorance diminua peu à peu, & par conſéquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux ſyſtêmes, les hiſtoires furent moins fabuleuſes; car tout cela s'enchaîne. Juſques-là on n'avoit gardé le ſouvenir des choſes paſſées que par une vaine curioſité; mais on s'apperçut que l'Hiſtoire pouvoit être utile, ſoit pour conſerver des choſes dont les nations ſe faiſoient honneur, ſoit pour décider des différents qui pouvoient naître entre les peuples, ſoit pour fournir des exemples de vertu : & je crois que cet uſage a été le dernier auquel on ait penſé, quoique ce ſoit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'Hiſtoire fût vraie; j'entends vraie par oppoſition aux anciennes fables, qui n'étoient pleines que d'abſurdités. On commença donc à écrire l'Hiſtoire d'une maniere raiſonnable, & qui avoit ordinairement de la vraiſemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles fables; on ſe contente ſeulement de conſerver les anciennes. On eût peut-être auſſi-bien fait de les

laiſſer périr ; mais quoi ! peut-on renoncer à quelque choſe d'ancien ? De plus, les fauſſes Religions du Paganiſme en avoient conſacré une bonne partie ; & elles étoient devenues néceſſaires à la Poéſie & à la Peinture. Les ſottiſes une fois établies entre les hommes ont coutume de jeter des racines bien profondes, & de s'accrocher à bien des choſes différentes qui les ſoutiennent.

Tout ceci eſt pris dans le fond de la nature humaine, & s'applique par conſéquent à tous les peuples du monde. Auſſi n'y en a-t-il aucun dont l'hiſtoire ne commence par des fables ; hormis le peuple élu, chez qui un ſoin particulier de la Providence a conſervé la vérité. Avec quelle prodigieuſe lenteur les hommes arrivent à quelque choſe de raiſonnable, quelque ſimple qu'il ſoit ! Conſerver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'eſt pas une grande merveille ; cependant il ſe paſſera pluſieurs ſiecles avant que l'on ſoit en état de le faire, & juſques-là les faits dont on gardera le ſouvenir, ne ſeront que des viſions & des extravagances. On auroit grand tort après cela d'être ſurpris que la Philoſophie & la maniere de raiſonner aient été pendant un grand nom-

bre de ſiecles très-groſſieres & très-imparfaites ?

Quand on fut venu à écrire les faits ſelon la vérité, ou plutôt avec quelque vraiſemblance, on les écrivit d'abord aſſez confuſément ; mais, ce qui eſt plus remarquable, très-ſéchement, & preſque ſans en expoſer les motifs, ni ſans raiſonner ſur le caractere des hommes.

A cette maniere d'écrire l'Hiſtoire en ſuccéda une plus parfaite, qui entroit dans les motifs & dans les caracteres ; & c'eſt celle qui a toujours été en uſage dans les ſiecles polis & ſavants.

Elle reſſemble aſſez à la maniere dont on fait un ſyſtême de Philoſophie. Le Philoſophe a devant lui un certain nombre d'effets de la Nature, & d'expériences ; il faut qu'il en devine des cauſes vraiſemblables, & que de ce qu'il voit & de ce qu'il devine il en compoſe un tout bien lié : voilà le ſyſtême. L'Hiſtorien a auſſi un certain nombre de faits dont il imagine les motifs, & ſur leſquels il bâtit le mieux qu'il peut un ſyſtême d'Hiſtoire, plus incertain encore & plus ſujet à caution qu'un ſyſtême de Philoſophie. Tacite & Deſcartes me

paroiſſent deux grands inventeurs de ſyſtêmes en deux eſpeces bien différentes ; mais tous deux également hardis, d'un génie également élevé & fécond, & par ces endroits-là même également ſujets à ſe tromper. Voilà ce que j'ai prétendu quand je me ſuis propoſé d'abord de faire l'hiſtoire de l'Hiſtoire ; nous ſerons préſentement plus en état de raiſonner ſur ſon utilité.

J'appelle utile, quant à ce qui regarde l'eſprit, tout ce qui nous conduit ou à nous connoître, ou à connoître les autres ; & ces deux choſes me paroiſſent à peu près également utiles, parce que ſouvent on ſe connoît mieux dans les autres que dans ſoi-même, & qu'enfin il eſt fort à propos de ſavoir comment ſont faits ces hommes avec qui on a tant de liaiſons différentes. Tout ce qui ne nous conduit pas à ces connoiſſances ne peut paſſer que ſous le nom d'amuſement agréable.

Quelqu'un qui auroit bien de l'eſprit, en conſidérant ſimplement la Nature humaine, devineroit toute l'Hiſtoire paſſée & toute l'Hiſtoire à venir, ſans avoir jamais entendu parler d'aucun événement. Il diroit : La Nature humaine eſt compoſée d'ignorance, de crédulité,

de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon ſens & de probité par deſſus tout cela, mais dont la doſe eſt fort petite en comparaiſon des autres ingrédients. Donc ces gens-là feront une infinité d'établiſſements ridicules, & un très-petit nombre de ſenſés; ils ſe battront ſouvent les uns avec les autres, & puis feront des traités de paix preſque toujours de mauvaiſe foi : les plus puiſſants opprimeront les plus foibles, & tâcheront de donner à leurs oppreſſions des apparences de juſtice, &c. Après quoi, ſi cet homme vouloit examiner toutes les variétés que peuvent produire ces principes généraux, & les faire jouer, pour ainſi dire, de toutes les manieres poſſibles, il imagineroit en détail une infinité de faits, ou arrivés effectivement, ou tout pareils à ceux qui ſont arrivés.

Cette méthode d'apprendre l'Hiſtoire ne ſeroit aſſurément pas mauvaiſe; on ſeroit à la ſource des choſes, & de là on en contempleroit en ſe divertiſſant les ſuites qu'on auroit déjà prévues : car les principes généraux étant une fois bien ſaiſis, on enviſage d'une vue univerſelle tout ce qui en peut naître; & les détails ne

ſont plus qu'un divertiſſement, que l'on peut même négliger quelquefois à cauſe de ſon inutilité ou de ſon trop de facilité.

Mais la plupart des gens n'en ſont pas là, il s'en faut bien. Ils ne font qu'errer ſans fin dans les détails, & ne s'aviſent point de remonter juſqu'aux principes généraux, où tous les détails ſe réuniſſent & ſe confondent. Entaſſer dans ſa tête faits ſur faits, retenir bien exactement des dates, ſe remplir l'eſprit de guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogie; voilà ce qu'on appelle ſavoir l'Hiſtoire. Mais ceux qui ſont chargés de cette ſorte de ſcience-là, ſavent-ils quels ſont les reſſorts du cœur humain qui ont cauſé tous ces événements? ils n'en ont pas le moindre ſoupçon; ou s'ils en ſavent quelque choſe, ils le ſavent encore hiſtoriquement, c'eſt-à-dire, qu'ils l'ont pris dans quelqu'Hiſtorien. Mais de raiſonner par eux-mêmes ſur les faits dont ils ont un ſi grand amas dans la tête, de remonter de ces faits aux principes qui les ont produits, ils ne ſont pas gens à cela.

J'aimerois autant qu'un homme apprît exactement l'hiſtoire de toutes les pendules de Paris, en quel temps & par quel ouvrier cha-

cune a été faite, combien de fois & combien de temps chacune s'eſt déréglée, leſquelles ſonnent plus clair que les autres; mais qu'il ne ſe ſouciât nullement de ſavoir comment cette machine eſt compoſée, & quels reſſorts la font jouer.

En vérité, de la maniere dont on ſait ordinairement l'hiſtoire des peuples & des nations, celle d'une famille particuliere ſeroit preſque auſſi bonne à ſavoir. Mettez à part le plus ou le moins d'éclat des objets, & ne regardez que l'utilité, il vaut autant apprendre comment s'eſt paſſé le procès de deux bourgeois, que la guerre de deux Princes; je ne vois pas qu'on tire plus de lumieres de l'un que de l'autre, ni que pour ſavoir l'hiſtoire de toutes les guerres, on ſoit obligé à être habile homme: & c'eſt ce que l'expérience confirme parfaitement.

Je n'entends pas parler ici de l'utilité que peut avoir l'Hiſtoire pour établir de certains droits à des Princes ou à des peuples, pour décider de leurs intérêts, pour régler des rangs. Je ne parle de l'Hiſtoire que par rapport à la morale, qui eſt l'uſage le plus général & le plus important dont elle puiſſe être. A cet égard

il eſt certain qu'on peut ſavoir tout ce qui s'eſt fait entre les hommes, & ignorer comment les hommes eux-mêmes ſont faits; & au contraire on peut ſavoir parfaitement comment les hommes ſont faits, & par cette raiſon-là même ne s'amuſer guere à apprendre ce qui s'eſt fait entre eux.

Cependant comme nous ne ſaiſiſſons preſque jamais les principes généraux ſi parfaitement, que notre eſprit n'ait beſoin d'y être ſoutenu par les applications particulieres, & que tout au moins ces applications particulieres donnent un ſpectacle agréable à ceux qui ont le mieux ſaiſi les principes généraux; il eſt bon que l'Hiſtoire accompagne & fortifie la connoiſſance que nous pourrons avoir de l'homme. Elle nous fera voir, pour ainſi dire, l'homme en détail, après que la morale nous l'aura fait voir en gros; & ce qui ſera peut-être échappé à nos réflexions générales, des exemples & des faits particuliers nous le rendront. Je conçois donc que l'Hiſtoire n'eſt bonne à rien ſi elle n'eſt alliée avec la morale. Son utilité n'eſt pas dans tous ces faits différents qu'elle nous préſente, mais dans l'ame de ces faits, qu'elle nous laiſſe le

plus ſouvent à découvrir. Ce n'eſt point l'Hiſtoire des révolutions des Etats, des guerres & des mariages des Princes qu'il faut étudier; mais ſous cette Hiſtoire il faut développer celle des erreurs & des paſſions humaines qui y eſt cachée, & donner tous ſes ſoins à l'apprendre exactement.

Nous avons parlé de deux ſortes d'Hiſtoires, de l'Hiſtoire fabuleuſe des premiers ſiecles, & de l'Hiſtoire vraiſemblable ou véritable, ſi on veut, des ſiecles qui ont ſuivi. Pourra-t-on bien croire qu'elles ſont toutes deux également utiles, de cette ſorte d'utilité que j'entends? Pourra-t-on croire qu'on puiſſe tirer quelque choſe de bon de cet amas de chimeres qui compoſe l'hiſtoire des Dieux & des Héros du Paganiſme? Ne ſembleroit-il pas plutôt que, pour l'honneur du genre humain, la mémoire de ces impertinences devroit être abolie à jamais?

Il le faudroit, ſans doute, pour ſon honneur, mais non pas pour ſon utilité. Nous ſommes des fous qui ne reſſemblons pas tout-à-fait à ceux des petites-maiſons. Il n'importe à chacun d'eux de ſavoir quelle eſt la folie de ſon voiſin, ou de ceux qui ont habité ſa loge avant

lui ; mais il nous eſt fort important de le ſavoir. L'eſprit humain eſt moins capable d'erreur, dès qu'il ſait & à quel point & en combien de manieres il en eſt capable ; & jamais il ne peut trop étudier l'hiſtoire de ſes égarements.

Ce n'eſt pas une ſcience de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Pheniciens & des Grecs ; mais c'en eſt une de ſavoir ce qui a conduit les Pheniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes ſe reſſemblent ſi fort, qu'il n'y a point de peuple dont les ſottiſes ne nous doivent faire trembler.

Nous ſommes éclairés des lumieres de la vraie Religion, &, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie Philoſophie ; & par conſéquent nos erreurs ſont incomparablement moindres que celles des anciens peuples : cependant elles ſe ſont établies, & elles ſe conſervent tout comme les leurs.

En expliquant la génération des fables, nous avons vu que ce monſtrueux amas de chimeres n'eſt pas ſorti tel qu'il eſt de la tête des hommes, il s'eſt formé par degrés ; l'ignorance groſſiere en a été la baſe, mais pluſieurs autres

choſes ont entré dans ſa compoſition, & principalement deux qui ſont merveilleuſement fructifier les ſottiſes.

La premiere eſt la reſſemblance ou la liaiſon d'une ſottiſe à une autre. Quelque choſe d'extraordinaire aura fait croire à des peuples ignorants qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme, auſſi-tôt les hiſtoires ne ſeront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre? Si les Dieux ont des enfants, ils les aiment, s'intéreſſent pour eux; ſi les enfants des différents Dieux ſont en querelle, les Dieux y ſont auſſi; tout cela ſe tient.

La ſeconde choſe qui favoriſe beaucoup les erreurs, eſt le reſpect de l'antiquité. Nos peres l'ont cru; prétendrions-nous être plus ſages qu'eux? Ces deux choſes jointes enſemble ſont des merveilles. L'une, ſur le moindre fondement que la foibleſſe de la Nature humaine ait donné, étend une ſottiſe à l'infini, & l'autre la conſerve à jamais. L'une, parce que nous ſommes déjà ſots, nous engage à l'être davantage; & l'autre nous défend de ceſſer de l'être, parce que nous l'avons été long-temps.

Voilà certainement ce qui a pouſſé les fables

à ce haut degré d'abſurdité où elles ſont arrivées, & ce qui les y a maintenues : car ce que la Nature y a mis directement du ſien n'étoit ni tout-à-fait ſi ridicule, ni en ſi grande quantité ; & les hommes ne ſont point ſi fous, qu'ils euſſent pu d'abord enfanter de telles rêveries, y ajouter, & être un fort long-temps à s'en déſabuſer, à moins qu'il ne s'y mêlât ce que nous avons dit.

Examinons les erreurs de ces ſiecles-ci, nous trouverons que les mêmes choſes les ont établies, étendues & conſervées. Il eſt vrai que nous ne ſommes arrivés à aucune abſurdité ſi conſidérable que les anciennes fables des Grecs ; mais c'eſt que nous ne ſommes pas partis d'abord d'un point ſi abſurde. Nous ſavons auſſi-bien qu'eux étendre & conſerver nos erreurs ; mais heureuſement elles ne ſont pas ſi grandes. Lorſque les Chrétiens, & même avant eux quelques Philoſophes, vinrent à découvrir publiquement le ridicule des fables païennes, que n'imagina-t-on pas pour tâcher de les défendre ? On alla juſqu'à les réduire en allégories, parce qu'aſſurément le ſens littéral étoit inſoutenable ; & l'on attribua aux premiers hommes,

c'eſt-à-dire, à des hommes très-groſſiers & très-ignorants, d'avoir ſu tous les ſecrets de Phyſique ou de Morale, & d'avoir eu l'art de les envelopper ſous des images empruntées. Il falloit qu'on fût réduit à une étrange extrêmité pour entreprendre de juſtifier les fables par cette voie-là; mais à l'heure qu'il eſt, lorſqu'une erreur eſt en poſſeſſion de nos eſprits, que ne faiſons-nous pas pour empêcher qu'on ne l'en arrache? à quoi n'avons-nous pas recours pour la ſoutenir?

Je ne pouſſerai pas plus loin le parallele des fables anciennes & de nos erreurs. Je veux ſeulement montrer comment on peut dans ces fables étudier les égarements de l'eſprit humain; voir d'où il part & juſqu'où il va; le ſuivre dans tous les degrés par leſquels il arrive aux derniers excès d'abſurdité; & enſuite nous faire à nous-mêmes l'application de ce que nous aurons trouvé & dans d'autres peuples & dans d'autres ſiecles, fort aſſurés qu'il y aura toujours ſujet de la faire.

Si l'Hiſtoire fabuleuſe nous donne matiere d'étudier les erreurs de l'eſprit humain, nous devons chercher dans l'Hiſtoire véritable la connoiſſance des paſſions du cœur: il ſemble

que ces deux ſortes d'Hiſtoires aient partagé l'homme enſemble.

Il y a une troiſieme choſe qui réſulte, & des opinions de l'eſprit, & des paſſions du cœur; ce ſont les mœurs des hommes, leurs coutumes, leurs différents uſages: & c'eſt ordinairement ce que l'Hiſtoire nous montre le moins, quoique ce fût peut-être ce qu'elle auroit de plus utile & de plus agréable. Qu'on liſe l'hiſtoire d'*Alexandre* & celle de *Charlemagne*, on ne s'appercevra preſque que par les noms que l'on eſt dans des ſiecles & dans des pays fort différents: ce ſont des guerres, des conquêtes, des conjurations, qui ſe font à peu près de la même façon; mais la différence des mœurs n'eſt point aſſez marquée: les Grecs, ne ſont point aſſez grecs, ni les François aſſez françois; & l'on me pourroit mettre les uns en la place des autres, que je ne ſerois preſque point bleſſé du changement.

Cependant il vaudroit mieux que l'on me fît entrer dans les vrais caracteres des peuples, que de m'apprendre quelles provinces ils ont uſurpées les uns ſur les autres. Je vois d'une vue générale les nations répandues ſur la ſurface de la terre, ſe la diſputant inceſſamment,

& ſe pouſſant & repouſſant les unes les autres comme des flots ; & il me ſemble que ma curioſité n'en demande pas beaucoup davantage pour être ſatisfaite. Mais je ſerois bien aiſe de voir, au lieu de ce mouvement qui ne ſe fait que ſur la ſurface de la terre, celui qui ſe fait continuellement dans les eſprits des peuples, ces goûts qui ſe ſuccedent inſenſiblement les uns les autres, cette eſpece de guerre qu'ils ſe font en ſe chaſſant & en ſe détruiſant, cette révolution éternelle d'opinions & de coutumes ; & je ſens que les détails de tout cela plairoient à ma curioſité, ſur-tout ſi on me montroit comment ces goûts, ces opinions, ces coutumes, ſe produiſent ou s'aboliſſent les uns les autres.

Car le plus ſouvent ce n'eſt point par haſard qu'un goût ſuccede à un autre ; il y a ordinairement une liaiſon néceſſaire, mais cachée. Par exemple, le goût d'aujourd'hui eſt très-différent de ce qu'il étoit il y a vingt ou trente ans. Les gens d'eſprit étoient extrêmement courus, l'eſprit donnoit entrée par-tout ; & la figure que Voiture a faite dans le monde, en eſt une belle preuve. Les vers, les romans, tout cela étoit fort à la mode ; un petit ou-

vrage de vers un peu agréable ſe répandoit en un moment par toute la France ; un roman ne fatiguoit point par ſes douze tomes ; ſurtout on faiſoit grand cas de la converſation, & ceux qui y avoient quelque talent étoient adorés. Aujourd'hui c'eſt tout le contraire, il ne s'en faut guere qu'il ne ſoit honteux d'être homme d'eſprit ; du moins il eſt bien ſûr que rien n'eſt moins utile. Les meilleurs ouvrages ont bien de la peine à ſe faire lire ; le Public eſt de mauvaiſe humeur, & ſe défend tant qu'il peut d'approuver. Le jeu a pris entiérement la place de la converſation ; & ſi Voiture renaiſſoit, il ne pourroit rentrer dans le grand monde que par l'inclination qu'il auroit pour le jeu, & nullement par les charmes & par les agréments de ſon eſprit. Un ſi grand changement, & qui n'a paſſé par aucuns degrés, n'a-t-il point de cauſe ? Il en a ſans doute, mais qu'on ne ſe donne pas la peine de démêler. Il s'eſt fait il y a vingt ou trente ans un grand nombre de choſes excellentes, & qu'on ne peut guere ſurpaſſer ; le Public s'y eſt accoutumé, & ce qui n'eſt qu'égal à ces choſes-là le laſſe. De plus, le goût du ſiecle paſſé n'étoit pas ſans quelque ridicule ; les con-

verſations étoient un peu trop arrangées & trop méthodiques ; on prenoit trop de peine pour y briller, & ceux qui y brilloient s'en faiſoient trop valoir. On a reconnu ces ridicules, & on s'eſt bien gardé de les corriger en conſervant ce qu'il y avoit de bon dans ces goûts-là : on a fait ce que les hommes ſavent parfaitement bien faire, on s'eſt jeté d'une extrêmité dans une autre.

Voilà comme les goûts, & quelquefois ceux qui ſont les plus oppoſés, ont entre eux des liaiſons qui reglent, pour ainſi dire, l'ordre ſelon lequel ils ſe ſuccedent. Les événements du dehors, & ce qu'on appelle les haſards, contribuent quelquefois à ces changements ; mais il eſt même agréable de conſidérer & comment & de combien ils y contribuent.

Quand un homme ne devroit point mourir, quand ſon corps ne s'affoibliroit en aucune maniere, il vieilliroit cependant à de certains égards ; il deviendroit plus timide, plus défiant, moins ſenſible à l'amitié, & cela par les ſeuls effets de l'expérience.

Ainſi quand un peuple ſeroit toujours dans le même état, toujours ſous la même forme de gouvernement, toujours compoſé, ſi on

veut, des mêmes hommes, ſes goûts, ſes opinions, ſes mœurs ne laiſſeroient pas de changer, parce qu'il faut que naturellement un goût s'abſorbe par un autre, qu'une ſorte de mœurs conduiſe à une autre, & cela ſans fin. Ce ſont ces liaiſons naturelles que nous devons principalement tâcher d'attraper, mais ſans négliger en même temps d'obſerver ce que la fortune y a mis du ſien.

RÉFLEXIONS SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

TOUTE la queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, ſe réduit à ſavoir ſi les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent être égalés dans ces derniers ſiecles; mais ſi nos arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Demoſthene.

Eclairciſſons ce paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux diſpoſés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux. Mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux diſpoſés? Les arbres auroient donc été auſſi plus beaux & plus grands;

grands : car ſi la Nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi-bien que les cerveaux des hommes, auroient dû ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous diſent que ces gens-là ſont les ſources du bon goût & de la raiſon, & les lumieres deſtinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'eſprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'eſt épuiſée à produire ces grands originaux. En vérité ils nous les font d'une autre eſpece que nous; & la Phyſique n'eſt pas d'accord avec toutes ces belles phraſes. La Nature a entre les mains une certaine pâte, qui eſt toujours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demoſthene, ni Homere, d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philoſophes, nos Orateurs & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos eſprits, qui ne ſont pas d'une nature matérielle, que la liaiſon qu'ils ont avec le cerveau, qui eſt matériel, & qui par ſes diffé-

rentes diſpoſitions produit toutes les différences qui ſont entre eux.

Mais ſi les arbres de tous les ſiecles ſont également grands, les arbres de tous les pays ne ſe ſont pas. Voilà des différences auſſi pour les eſprits. Les différentes idées ſont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnements que font les Egyptiens, non plus que pour les palmiers; & ſans aller ſi loin, peut-être les orangers, qui ne viennent pas auſſi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit, que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toujours ſûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui eſt entre toutes les parties du monde matériel, les différences des climats qui ſe font ſentir dans les plantes doivent s'étendre juſqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y eſt moins grand & moins ſenſible, parce que l'art & la culture peuvent beaucoup plus ſur les cerveaux que ſur la terre, qui eſt d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainſi les penſées d'un pays

ſe tranſportent plus aiſément dans un autre que ſes plantes ; & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie italien, qu'à élever des orangers.

Il me ſemble qu'on aſſure ordinairement qu'il y a plus de diverſité entre les eſprits qu'entre les viſages. Je n'en ſuis pas bien ſûr. Les viſages, à force de ſe regarder les uns les autres, ne prennent point de reſſemblances nouvelles ; mais les eſprits en prennent par le commerce qu'ils ont enſemble. Ainſi les eſprits, qui naturellement différoient autant que les viſages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les eſprits à ſe former les uns ſur les autres, fait que les peuples ne conſervent pas l'eſprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des livres grecs produit en nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi fréquentes le ſang de Grece & celui de France s'altéreroit, & que l'air de viſage particulier aux deux nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats ſont les plus favorables pour l'eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des

déſavantages qui ſe compenſent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, & ainſi du reſte ; il s'enſuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les eſprits ſoient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la zone torride & les deux glaciales ne ſont pas propres pour les Sciences. Juſqu'à préſent elles n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede : peut-être n'a-ce pas été par haſard qu'elles ſe ſont tenues entre le mont Atlas & la mer Baltique ; on ne ſait ſi ce ne ſont point là des bornes que la Nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſpérer de voir jamais de grands Auteurs lappons ou negres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les ſiecles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes. Le climat de la Grece ou de l'Italie & celui de France ſont trop voiſins pour mettre quelque différence ſenſible entre les Grecs ou les Latins & nous. Quand ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer ; & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au

nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne réponds pas que ce raiſonnement paroiſſe convaincant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'éloquence, oppoſé des traits d'hiſtoire honorables aux Modernes à d'autres traits d'hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres; ſi j'euſſe traité de ſavants entêtés ceux qui nous traitent d'ignorants & d'eſprits ſuperficiels; & que, ſelon les loix établies entre les gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux partiſans de l'antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves: mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné de voir qu'on n'auroit rien avancé. J'ai cru que le plus court étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a le ſecret d'abréger bien des conteſtations que la Rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après qu'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens &

nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles ſoient, doivent être cauſées par des circonſtances étrangeres, telles que ſont le temps, le gouvernement, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs partiſans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous. Point du tout; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât ſur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivieres, & que l'on nous inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé: il n'y a pas là grand myſtere.

Je ne parle pas ici des inventions que le haſard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation, & quelque effort d'eſprit. Il eſt certain que les plus groſſieres de cette eſpece n'ont été réſervées qu'à des génies extraordinaires; & que tout ce qu'au-

roit pu faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la charrue. Archimede placé dans un autre ſiecle, brûle les vaiſſeaux des Romains avec des miroirs : ſi cependant ce n'eſt point là une fable.

Qui voudroit débiter des choſes ſpécieuſes & brillantes, ſoutiendroit, à la gloire des Modernes, que l'eſprit n'a pas beſoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la Nature ſemble nous y porter elle-même; mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque choſe, & un plus grand effort, plus on y a déjà ajouté, parce que la matiere eſt plus épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Peut-être que les admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raiſonnement auſſi bon que celui-là, s'il favoriſoit leur parti; mais j'avoue de bonne foi qu'il n'eſt pas aſſez ſolide.

Il eſt vrai que pour ajouter aux premieres découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit qu'il n'en a fallu pour les faire; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort, on a déjà l'eſprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux. Nous avons des vues empruntées d'autrui qui

s'ajoutent à celles que nous avons de notre fond ; & ſi nous ſurpaſſons le premier inventeur, c'eſt lui qui nous a aidés lui-même à le ſurpaſſer : ainſi il a toujours ſa part à la gloire de notre ouvrage ; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous reſteroit rien de plus qu'à lui.

Je pouſſe ſi loin l'équité dont je ſuis ſur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vues fauſſes qu'ils ont eu, de mauvais raiſonnements qu'ils ont faits, de ſottiſes qu'ils ont dites. Telle eſt notre condition, qu'il ne nous eſt point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raiſonnable, ſur quelque matiere que ce ſoit ; il faut avant cela que nous nous égarions long-temps, & que nous paſſions par diverſes ſortes d'erreurs, & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il ſemble, de s'aviſer que tout le jeu de la Nature conſiſte dans les figures & dans les mouvements des corps ; cependant avant que d'en venir là, il a fallu eſſayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Ariſtote : & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai ſyſ-

tême. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en reſtoit plus d'autre; & il ſemble qu'on s'eſt défendu de le prendre auſſi long-temps qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire: il falloit abſolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé; & nous ne devons pas manquer de reconnoiſſance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même ſur diverſes matieres, où il y a je ne ſais combien de ſottiſes que nous dirions ſi elles n'avoient pas été dites, & ſi on ne nous les avoit pas, pour ainſi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en reſaiſiſſent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainſi étant éclairés par les vues des Anciens & par leurs fautes mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que nous les ſurpaſſions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fuſſions d'une nature inférieure à la leur; il faudroit preſque que nous ne fuſſions pas hommes auſſi-bien qu'eux.

Cependant, afin que les Modernes puiſſent toujours enchérir ſur les Anciens, il faut que

les choſes ſoient d'une eſpece à le permettre. L'Eloquence & la Poéſie ne demandent qu'un certain nombre de vues aſſez borné par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amaſſé en peu de ſiecles un petit nombre de vues ; & la vivacité de l'imagination n'a pas beſoin d'une longue ſuite d'expériences, ni d'une grande quantité de regles, pour avoir toute la perfection dont elle eſt capable. Mais la Phyſique, la Médecine, les Mathématiques, ſont compoſées d'un nombre infini de vues, & dépendent de la juſteſſe du raiſonnement, qui ſe perfectionne avec une extrême lenteur, & ſe perfectionne toujours ; il faut même ſouvent qu'elles ſoient aidées par des expériences, que le haſard ſeul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il eſt évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Phyſiciens ou Mathématiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philoſophie, & ce qui de là ſe répand ſur tout, je veux dire, la maniere de raiſonner, s'eſt extrêmement perfectionné dans ce ſiecle.

Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire : je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnements ; & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage, que de s'expoſer pour l'intérêt de la vérité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matiere que ce ſoit, les Anciens ſont aſſez ſujets à ne pas raiſonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus paſſent chez eux pour des preuves ; auſſi rien ne leur coûte à prouver : mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe jouant, donneroit à l'heure qu'il eſt bien de la peine à un pauvre Moderne ; car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnements ? On veut qu'ils ſoient intelligibles, on veut qu'ils ſoient juſtes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque ou d'idées ou de mots ; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant M. Deſcartes on raiſonnoit plus commodément ; les ſiecles paſſés ſont bienheureux de n'avoir

pas eu cet homme-là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe ou fort incertaine, ſelon les regles qu'il nous a appriſes. Enfin, il regne non ſeulement dans nos bons ouvrages de Phyſique & de Métaphyſique, mais dans ceux de Religion, de morale, de critique, une préciſion & une juſteſſe qui juſqu'à préſent n'avoient été guere connues.

Je ſuis même fort perſuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiſſe pas de ſe gliſſer encore dans nos meilleurs livres quelques raiſonnements à l'antique; mais nous ſerons quelque jour Anciens, & ne ſera-t-il pas bien juſte que notre poſtérité à ſon tour nous redreſſe & nous ſurpaſſe, principalement ſur la maniere de raiſonner, qui eſt une ſcience à part, & la plus difficile & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui eſt de l'Eloquence & de la Poéſie, qui ſont le ſujet de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes, quoiqu'elles ne ſoient pas en elles-mêmes fort importantes, je crois que les Anciens en ont pu

atteindre la perfection ; parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de ſiecles, & je ne ſais pas préciſément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellents Poëtes & excellents Orateurs ; mais l'ont-ils été ? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une diſcuſſion infinie, & qui, quelque juſte & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partiſans de l'Antiquité. Le moyen de raiſonner avec eux ? ils ſont réſolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner ? à les admirer ſur tout. C'eſt là particuliérement le génie des Commentateurs, peuple le plus ſuperſtitieux de tous ceux qui ſont dans le culte de l'Antiquité.

Cependant, je dirai quelque choſe de plus précis ſur l'Eloquence & ſur la Poéſie des Anciens ; non que je ne ſache aſſez le péril qu'il y a à ſe déclarer, mais il me ſemble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poéſie, & que Demoſthene & Ciceron

ſont plus parfaits en leur genre, qu'Homere & Virgile dans le leur. J'en vois une raiſon aſſez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les républiques des Grecs & dans celle des Romains; & il étoit auſſi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'être né avec un million de rentes. La Poéſie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toujours la même choſe dans toutes ſortes de gouvernements; ce vice-là lui eſt bien eſſentiel. Il me paroît encore que ſur la Poéſie & l'Eloquence, les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une eſpece de Poéſie, ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs; on voit bien que c'eſt la tragédie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Tite-Live & Tacite ſur tous les Hiſtoriens grecs.

Dans le ſyſtême que nous avons établi d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs. Mais comme l'Eloquence & la Poéſie ſont aſſez bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles ſoient portées à leur derniere perfection; & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Hiſtoire,

ce temps-là a été le ſiecle d'Auguſte. Je n'imagine rien au deſſus de Ciceron & de Tite-Live : ce n'eſt pas qu'ils n'aient leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités ; & l'on ſait aſſez que c'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe dire que les hommes ſoient parfaits ſur quelque choſe.

La plus belle verſification du monde eſt celle de Virgile ; peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loiſir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde, d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on ſurpaſſe jamais. Pour ce qui eſt de l'ordonnance du poëme en général, de la maniere d'amener les événements & d'y ménager des ſurpriſes agréables, de la nobleſſe des caracteres, de la variété des incidents, je ne ſerai jamais fort étonné qu'on aille au delà de Virgile ; & nos romans, qui ſont des poëmes en proſe, nous en ont déjà fait voir la poſſibilité.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un plus grand détail de critique ; je veux ſeulement faire voir, que puiſque les Anciens ont pu parvenir ſur de certaines choſes à la derniere

perfection, & n'y pas parvenir, on doit, en examinant s'ils y ſont parvenus, ne conſerver aucun reſpect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare; il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands génies; il faut pouvoir digérer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un homme qui aura un nom françois, & peut-être bas: grand & prodigieux effort de raiſon!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont dû enchérir ſur les Anciens: cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondements de celle où l'on eſt pour les Anciens? Leurs noms, qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont grecs ou latins; la réputation qu'ils ont eu d'être les premiers hommes de leur ſiecle,

ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiecle ; le nombre de leurs admirateurs, qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſidéré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes : mais les hommes, non contents d'abandonner la raiſon pour les préjugés, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſés ; mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent être égalés, maniere de parler très-familiere à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes, nous avons toujours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nous qui avons ſouvent une vanité ſi mal-entendue, nous ayions auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins ? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron

& de Tite-Live. Elle produit dans tous les ſiecles des hommes propres à être de grands hommes; mais les ſiecles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talents. Des inondations de Barbares, des gouvernements ou abſolument contraires ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugés & des fantaiſies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'eſt à la Chine le reſpect des cadavres qui empêche qu'on ne faſſe aucune anatomie, des guerres univerſelles, établiſſent ſouvent & pour long-temps l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulieres; & vous verrez combien la Nature ſeme en vain de Ciceróns & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel, en faiſant naître de grands Rois, fait naître auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellents Hiſtoriens pour écrire leurs vies. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'en tous temps les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les ſiecles barbares qui ont ſuivi celui d'Au-

guſte, & précédé celui-ci, fourniſſent aux partiſans de l'Antiquité celui de tous leurs raiſonnements qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, diſent-ils, que dans ces ſiecles-là l'ignorance étoit ſi épaiſſe & ſi profonde ? C'eſt qu'on n'y connoiſſoit plus les Grecs & les Latins, on ne les liſoit plus. Mais du moment que l'on ſe remit devant les yeux ces excellents modeles, on vit renaître la raiſon & le bon goût. Cela eſt vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencements des Sciences, des Belles-Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, ſeroit-ce à dire qu'il en fût devenu incapable ? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers éléments. Si quelque remede lui rendoit la mémoire tout-à-coup, ce ſeroit bien de la peine épargnée, il ſe trouveroit ſachant tout ce qu'il avoit ſu ; & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a diſſipé l'ignorance & la barbarie des ſiecles précédents. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été longtemps à rattraper, mais que nous euſſions

rattrapées à la fin ſans le ſecours des Grecs & des Latins, ſi nous les avions bien cherchées. Et où les euſſions-nous priſes ? Où les avoient priſes les Anciens. Les Anciens même, avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaiſon que nous venons de faire des hommes de tous les ſiecles à un ſeul homme, peut s'étendre ſur toute notre queſtion des Anciens & des Modernes. Un bon eſprit cultivé eſt, pour ainſi dire, compoſé de tous les eſprits des ſiecles précédents ; ce n'eſt qu'un même eſprit qui s'eſt cultivé pendant tout ce temps-là. Ainſi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, a eu ſon enfance, où il ne s'eſt occupé que des beſoins les plus preſſants de la vie ; ſa jeuneſſe, où il a aſſez bien réuſſi aux choſes d'imagination telles que la Poéſie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raiſonner, mais avec moins de ſolidité que de feu. Il eſt maintenant dans l'âge de virilité, où il raiſonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais ; mais il ſeroit bien plus avancé, ſi la paſſion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne lui avoit donné du

mépris pour les Sciences, auxquelles il eſt enfin revenu.

Il eſt fâcheux de ne pouvoir pas pouſſer juſqu'au bout une comparaiſon qui eſt en ſi beau train ; mais je ſuis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieilleſſe, il ſera toujours également capable des choſes auxquelles ſa jeuneſſe étoit propre, & il le ſera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité : c'eſt-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, & que les vues ſaines de tous les bons eſprits qui ſe ſuccéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet amas qui croît inceſſamment, de vues qu'il faut ſuivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toujours auſſi la difficulté de toutes les eſpeces de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre côté de nouvelles facilités naiſſent pour récompenſer ces difficultés : je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & breves, & faire en même temps quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licen-

ces infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul vers cinq langues différentes, prendre le dialecte dorique quand l'ionique ne l'accommodoit pas; au défaut de tous les deux, prendre l'attique, l'éolique, ou le commun, c'eſt-à-dire, parler en même temps picard, gaſcon, normand, breton & françois commun. Il pouvoit alonger un mot s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long; perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurés étoit la langue des Dieux; du moins il eſt bien sûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres; & à l'heure qu'il eſt, les Poëtes dépouillés de leurs anciens privileges, ſont réduits à parler d'une maniere naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées poétiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous

avons devant les yeux ; nous ſommes guidés par un grand nombre de regles & de réflexions qui ont été faites ſur cet Art : & comme tous ces ſecours manquoient à Homere, il en a été récompenſé avec juſtice par toutes les licences qu'on lui laiſſoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que ſa condition étoit un peu meilleure que la nôtre ; ces ſortes de compenſations ne ſont pas ſi exactes.

Les Mathématiques & la Phyſique ſont des Sciences dont le joug s'appeſantit toujours ſur les Savants : à la fin il y faudroit renoncer ; mais les méthodes ſe multiplient en même temps ; le même eſprit qui perfectionne les choſes en y ajoutant de nouvelles vues, perfectionne auſſi la maniere de les apprendre en les abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embraſſer la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce ſiecle-ci contient dix fois un Savant du ſiecle d'Auguſte ; mais il en a eu dix fois plus de commodités pour devenir Savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une balance à la main, comme la Juſtice, pour marquer qu'elle s'en ſert à peſer & à égaler

à peu près tout ce qu'elle diſtribue aux hommes, le bonheur, les talents, les ayantages & les déſavantages des différentes conditions, les facilités & les difficultés qui regardent les choſes de l'eſprit.

En vertu de ces compenſations, nous pouvons eſpérer qu'on nous admirera avec excès dans les ſiecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute inſoutenable, & dont l'Auteur conviendroit lui-même aujourd'hui, trouvera des défenſeurs d'un courage invincible; & Dieu ſait avec quel mépris on traitera en comparaiſon de nous les beaux eſprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Amériquains. C'eſt ainſi que le même préjugé nous abaiſſe dans un temps, pour nous élever dans un autre; c'eſt ainſi qu'on en eſt la victime, & puis la divinité: jeu aſſez plaiſant à conſidérer avec des yeux indifférents.

Je puis même pouſſer la prédiction encore plus loin. Un temps a été que les Latins étoient Modernes; & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement

tétement que l'on avoit pour les Grecs, qui étoient les Anciens. La différence de temps qui eſt entre les uns & les autres diſparoît à notre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes : ils ſont tous Anciens pour nous ; & nous ne faiſons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent ſur les autres ; mais entre Anciens & Modernes, ce ſeroit un grand déſordre que les Modernes l'emportaſſent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue ſuite de ſiecles nous deviendrons les contemporains des Grecs & des Latins ; alors il eſt aiſé de prévoir qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préférer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Miſanthrope, & un grand nombre d'autres tragédies & comédies du bon temps ; car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon temps eſt paſſé. Je ne crois pas que Théagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe, ſoient jamais comparés à Cyrus, à l'Aſtrée, à

Zaïde, à la Princeſſe de Cleves. Il y a même des eſpeces nouvelles, comme les lettres galantes, les contes, les opéra, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent auquel l'antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſtérité ne ſurpaſſera pas. N'y eût-il que les chanſons, eſpece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit; & je maintiens que ſi Anacreon les avoit ſues, il les auroit plus chantées que la plupart des ſiennes. Nous voyons par un grand nombre d'ouvrages de poéſie, que la verſification peut avoir aujourd'hui autant de nobleſſe, mais en même temps plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richeſſes; mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une partie.

Si les grands hommes de ce ſiecle avoient des ſentiments charitables pour la poſtérité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop,

& d'aſpirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abyme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe; mais il en a beaucoup étouffés qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt, qu'une fantaiſie de cette eſpece une fois établie par les hommes, en voilà pour long-temps: on ſera des ſiecles entiers à en revenir, même après qu'on en aura connu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Deſcartes, & le mettre à la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu près le même inconvénient.

Cependant il faut tout dire, il n'eſt pas bien sûr que la poſtérité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a

toutes les apparences du monde que la raiſon ſe perfectionnera, & que l'on ſe déſabuſera généralement du préjugé groſſier de l'antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-temps; peut-être à l'heure qu'il eſt admirons-nous les Anciens en pure perte, & ſans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela ſeroit un peu fâcheux.

DISCOURS
SUR
DIFFÉRENTS SUJETS.

DISCOURS
SUR LA POÉSIE
EN GÉNÉRAL.

TOUTE Poéſie ajoute aux regles générales de la langue d'un peuple, de certaines regles particulieres qui la rendent plus difficile à parler. Cela ſuppoſe déjà qu'une langue ſoit aſſez formée par elle-même, qu'elle ait des regles, & aſſez de regles, aſſez établies chez tout un peuple, pour porter cette nouvelle addition.

Mais pourquoi l'addition ? Pourquoi s'impo-

ſer des contraintes inutiles ? car les hommes s'entendoient très-bien, & il eſt certain qu'ils ne s'entendront pas mieux.

On a inventé la Poéſie pour le plaiſir, direz-vous ; elle en fait un bien avéré & bien inconteſtable. Je conviens qu'il l'eſt ; mais on ne le connoît pas avant qu'elle ſoit inventée, & on ne recherche pas un plaiſir abſolument inconnu : toute invention humaine a ſa premiere origine, ou dans un beſoin actuellement ſenti, ou dans quelque haſard heureux qui a découvert une utilité imprévue.

Je n'imagine guere pour origine de la Poéſie que les loix ou le chant, deux choſes cependant d'une nature extrêmement différente. On ne ſavoit point encore écrire, & on voulut que certaines loix en petit nombre, & fort eſſentielles à la ſociété, fuſſent gravées dans la mémoire des hommes, & d'une maniere uniforme & invariable : pour cela on s'aviſa de ne les exprimer que par des mots aſſujettis à de certains retours réglés, à de certains nombres de ſyllabes, &c. Ce qui effectivement donnoit plus de priſe à la mémoire, & empêchoit en même temps que différentes perſon-

nes ne rendiſſent le même texte différemment. J'ai vu dans des catéchiſmes d'enfants le Décalogue mis en vers, qui commence par

Un ſeul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Et tout le reſte allant de ſuite ſur ces deux mêmes rimes. L'intention de l'Auteur de ces vers-là eſt bien évidente ; & peut-être ne lui manque-t-il, pour reſſembler parfaitement aux premiers inventeurs de la Poéſie, qu'une Poéſie encore plus groſſiere.

Une réflexion peut encore confirmer ce petit ſyſtême. La proſe eſt conſtamment le langage naturel, & la Poéſie n'en eſt qu'un artificiel. Quand on a eu découvert l'art d'écrire, on devoit donc écrire plutôt en proſe qu'en vers. C'eſt préciſément le contraire, du moins chez les Grecs : ce qui ſuffit ici. Ils ont écrit en vers long-temps avant que d'écrire en proſe ; & il ſembleroit que la proſe n'eût été qu'un raffinement imaginaire après les vers, & dont ils euſſent été le fondement. D'où a pu venir ce renverſement d'ordre ſi ſurprenant & ſi bizarre ? C'eſt qu'avant l'art de l'écriture on avoit mis les loix en vers, pour les faire

mieux retenir ; que quand on a ſu écrire, on n'écrivit encore que ce qui devoit être retenu, quelques préceptes, quelques proverbes ; & enfin quand on vint à des ouvrages ou trop étendus, ou moins néceſſaires, dont on ne pouvoit pas eſpérer que la mémoire des hommes ſe chargeât, & qui auroient même coûté trop de travail aux Auteurs, il fallut ſe réſoudre à la ſimple proſe.

D'un autre côté, il n'eſt pas moins vraiſemblable que le chant ait donné naiſſance à la Poéſie. On aura chanté à l'imitation des oiſeaux, de ceux ſur-tout qui nous plaiſent tant par des eſpeces de chanſons qui ont un peu de durée, & une légere apparence de ſuite. On ſe ſera apperçu, en les contrefaiſant, que les différents tons que l'on prenoit pouvoient avoir plus de ſuite entre eux que les oiſeaux ne leur en donnoient, que même ils en avoient quelqu'une, &c. Car après cela je laiſſe le reſte à imaginer ; il ne s'agit ici que de ſaiſir de premiers commencements ſi minces & ſi déliés, qu'ils ne donnent preſque pas de priſe. Dès que le chant a été tant ſoit peu réglé, il a été très-naturel d'y mettre des paroles, qui

par conſéquent ont dû s'y aſſujettir & en être les eſclaves ; & voilà les vers.

Avec le temps on vint à reconnoître que les vers, quoique dépouillés du chant, plaiſoient plus, du moins aux oreilles fines, que les ſimples diſcours communs ; & en effet ils devoient conſerver toujours de leur premiere formation quelque égalité de meſures, quelques cadences, je ne ſais quoi, qui par ſa ſeule ſingularité auroit été un agrément. On ſuivit cette foible ouverture, & l'on s'aviſa d'impoſer à des diſcours qui ne ſeroient pas faits ſur un chant, autant & même plus de contrainte que le chant n'en avoit exigé, enfin une contrainte qui leur fût particuliere. Le ſuccès en fut heureux, il n'empêcha pas que des vers faits indépendamment du chant ne puſſent être revêtus d'un chant ; au contraire, & peut-être par reſpect pour leur premiere origine, ils étoient tous deſtinés à recevoir un chant, quel qu'il fût : mais il ſe fit une eſpece de révolution ; le chant dont ils avoient d'abord été les eſclaves, devint à ſon tour le leur dans la plupart des occaſions.

Les deux origines que nous donnons ici à la

Poéſie, ne s'excluent nullement l'une l'autre; elles ont fort bien pu ſe trouver enſemble. Seulement il paroît que celle qui n'eſt miſe ici que la ſeconde, a dû précéder la premiere; quelques particuliers ont pu chanter avant que l'on ſongeât en corps à s'impoſer des loix, & même le chant a pu ſervir à l'établiſſement des loix. Amphion & Orphée ſont peut-être devenus légiſlateurs parce qu'ils étoient chantres. Les deux origines de la Poéſie ſuppoſent des langues ſuffiſamment formées, & par conſéquent des peuples ſortis de la premiere barbarie, & parvenus à un certain degré d'eſprit.

Les deux origines n'ont point un effet néceſſaire; il eſt fort poſſible qu'il y ait des loix & du chant ſans Poéſie; ce ſeroit une peine inutile que de s'étendre ſur tous ces points-là.

Nous ne connoiſſons point de Poëtes chez les anciens Egyptiens ni Chaldéens: qu'il y en ait eu chez les Hébreux, c'eſt une queſtion. Tenons-nous en aux Grecs, chez qui Homere a été, non pas le premier Poëte, mais fort ancien; & en effet, ſi cela étoit en queſtion, ſes beautés & ſes défauts prouveroient ſuffiſamment l'un & l'autre.

Quand la Poéſie fut née, la nouveauté de ce langage jointe au petit nombre de ceux qui ſurent le parler, cauſa une grande admiration au reſte des hommes ; admiration bien ſupérieure à celle que nous avons aujourd'hui pour les plus excellents dans le même Art.

Ces premiers Poëtes n'eurent qu'à ſe porter pour Inſpirés par les Dieux, pour envoyés des Dieux, pour enfants des Dieux ; on les en crut : ſi ce n'eſt peut-être que quelques eſprits nés Philoſophes, quoique dans un ſiecle barbare, ſe contenterent de ſe taire par reſpect.

La gêne, qui fait l'eſſence & le mérite brillant de la Poéſie, ne fut pas grande dans les premiers temps. On alongeoit les mots, on les accourciſſoit, on les coupoit par la moitié, on choiſiſſoit entre les différents dialectes d'une même langue ceux qu'on vouloit, tantôt les uns, tantôt les autres, tout cela ſelon le beſoin du vers. Les Poëtes s'apperçurent peut-être que l'exceſſive indulgence qu'on avoit pour eux nuiroit à leur gloire, & qu'ils en ſeroient moins les enfants des Dieux, tout au moins que leur Art ſeroit trop facile ; & ils ſe porterent d'eux-mêmes à ſe renfermer par de-

grés dans des priſons toujours plus étroites. Il eſt vrai auſſi que la ſimple raiſon étoit trop choquée des licences effrénées d'Homere, & qu'il n'étoit guere poſſible qu'on ne vînt avec le temps à s'en dégoûter.

La néceſſité indiſpenſable du diſcours ordinaire auroit ſouvent produit des métaphores. Mais la néceſſité volontaire de la Poéſie en produiſit encore davantage, & de plus hardies, de plus vives; & peut-être ſervit-elle quelquefois de prétexte à en haſarder de téméraires qui réuſſirent. On en peut dire autant de toutes les grandes figures du diſcours. D'ailleurs cette bizarre multitude de Dieux enfantés par les imaginations groſſieres de peuples très-ignorants, fut bien vîte adoptée par les imaginations des Poëtes, qui en tiroient de grands avantages. Leur langage déjà merveilleux par ſa ſingularité, le devenoit encore beaucoup plus par celle de tout ce qu'ils étoient en droit d'attribuer aux Dieux; l'abus fut général, & tel que la ſimple nature diſparut preſqu'entiere, & qu'il ne reſta plus que du divin. Il faut avouer cependant que tout ce divin poétique & fabuleux eſt ſi bien proportionné aux hommes, que nous qui le connoiſſons parfaitement pour ce qu'il eſt, nous

le recevons encore aujourd'hui avec plaiſir, & nous lui laiſſons exercer ſur nous preſque tout ſon ancien empire ; nous retombons aiſément en enfance.

Par tout ce qui a été dit, on entrevoit déjà quelles ſont les cauſes du charme de la Poéſie. Indépendamment du fond des ſujets qu'elle traite, elle plait à l'oreille par ſon diſcours meſuré, & par une eſpece de muſique, quoiqu'aſſez imparfaite. Et qui ſait ſi ce n'eſt pas elle qui a averti les Orateurs attentifs à la perfection de leur Art, de mettre auſſi une certaine harmonie dans leurs diſcours ? tant l'oreille, l'oreille ſeule, mérite qu'on ait d'égards pour elle.

Au plaiſir que lui font les vers par la régularité des mouvements dont elle eſt frappée, il ſe joint un autre plaiſir cauſé par le premier, & qui par conſéquent n'a pas ſi immédiatement ſa ſource dans un organe corporel ; l'eſprit eſt agréablement ſurpris que le Poëte gêné comme il l'étoit dans la maniere de s'exprimer, ait pu s'exprimer bien. Il eſt viſible que cette ſurpriſe eſt d'autant plus agréable, que la gêne de l'expreſſion a été plus grande, & l'expreſſion plus parfaite. Ce n'eſt pas que

l'eſprit faſſe à chaque inſtant cette réflexion en forme ; c'eſt une réflexion ſecrette en quelque ſorte, parce qu'elle ſe répand également & uniformément ſur l'impreſſion totale que produit un ouvrage de Poéſie, & par-là ſe fait moins ſentir. Seulement en quelques endroits plus marqués elle ſort & ſe détache du total bien développée.

Sur ce principe, la plupart de nos Poëtes modernes auroient grand tort de ſe relâcher ſur la rime, comme ils font, malgré l'exemple contraire de tous leurs prédéceſſeurs. Si la difficulté vaincue fait un mérite à la Poéſie, certainement la difficulté retranchée ou fort diminuée ne lui en fera pas un ; & ſi la contrainte lui eſt néceſſaire pour la diſtinguer de la proſe, & lui donner droit de s'élever au deſſus d'elle, n'eſt-ce pas la dégrader que de la rapprocher de ce qu'elle mépriſoit ? Mais cet article ne mérite pas d'être traité plus ſolidement ni plus à fond ; c'eſt au Public à voir s'il veut donner ſes louanges à un prix plus bas qu'il ne faiſoit. Les Poëtes ont raiſon de tâcher à obtenir de lui cette grace ; mais il aura encore plus de raiſon de la refuſer.

Le plaiſir que la difficulté vaincue fait à

l'eſprit, n'eſt pas comparable à celui qu'il reçoit des grandes images qui lui ſont préſentées par la Poéſie. Nous avons déjà parlé de tout ce merveilleux, de tout ce divin, dont elle a fait ſon partage, ſon domaine particulier; notre éducation nous a tellement familiariſés avec les Dieux d'Homere, de Virgile, d'Ovide, qu'à cet égard nous ſommes preſque nés Païens. Il y a pluſieurs exemples de Poëtes fameux qui, au milieu du Chriſtianiſme & dans des ſujets chrétiens, ont employé ſérieuſement les Dieux du Paganiſme, ſoit qu'ils ne ſe ſoient pas apperçus de la fougue trop violente de leur imagination, ſoit qu'ils aient cru pouvoir racheter l'abſurdité par l'agrément. Quand un ſujet a pu par ſes circonſtances particulieres permettre le mêlange du Paganiſme & du Chriſtianiſme, on s'eſt trouvé fort heureux.

Aux images fabuleuſes ſont oppoſées les images purement réelles d'une tempête, d'une bataille, &c. ſans l'intervention d'aucune Divinité. Il s'agit maintenant de ſavoir leſquelles conviennent le mieux à la Poéſie, ou ſi elles lui conviennent également les unes & les autres. J'entends tous les Poëtes, & même, je

crois, tous les gens de Lettres, s'écrier d'une commune voix qu'il n'y a pas là de queſtion. *Les images fabuleuſes* l'emportent infiniment ſur vos réelles. J'avoue cependant que j'en doute. Examinons, ſuppoſé néanmoins qu'il nous ſoit permis d'examiner.

Je lis une tempête décrite en très-beaux vers; il n'y manque rien de tout ce qu'ont pu voir, de tout ce qu'ont pu reſſentir ceux qui l'ont eſſuyée; mais il y manque Neptune en courroux avec ſon trident. En bonne foi, m'aviſerai-je de le regretter, ou aurai-je tort de ne pas m'en aviſer? Qu'eût-il fait là de plus que ce que j'ai vu? Je le défie de lever les eaux plus haut qu'elles ne l'ont été, de répandre plus d'horreurs dans ce malheureux vaiſſeau, & ainſi de tout le reſte: la réalité ſeule a tout épuiſé.

Qu'on ſe ſouvienne de la magnifique deſcription des horreurs du triumvirat dans Cinna, & ſur-tout de ces deux vers:

Le fils tout dégouttant du meurtre de ſon pere,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire.

Voilà une image toute réelle. Y deſireriez-vous une Erinnys, une Tiſiphone, qui menât ce déteſtable fils aux Triumvirs? Non ſans

doute. L'image eſt même d'autant plus forte, qu'on voit ce fils poſſédé de la ſeule avidité du ſalaire : une Furie, perſonnage étranger & puiſſant, le juſtifieroit en quelque ſorte.

Horace dans ſon Art poétique, défend qu'on repréſente ſur le théatre les métamorphoſes de Progné en oiſeau, & de Cadmus en ſerpent ; & cela, dit-il, parce qu'il hait ces choſes-là qu'il ne croit point : *incredulus odi.* Il parle au nom du peuple, du commun des hommes, puiſqu'il s'agit de ſpectacles. Si le peuple de ſon temps, ſans comparaiſon plus nourri que nous de fables poétiques, plus intimement abreuvé de Mythologie, réſiſtoit pourtant à la repréſentation des métamorphoſes, à cauſe de ſon incrédulité ; notre ſiecle en a-t-il moins aujourd'hui pour la Mythologie entiere ?

Un grand défaut des images fabuleuſes, qui viendra, ſi l'on veut, de leur excellence, c'eſt d'être extrêmement uſées. Le fond, ſi l'on y prend garde, en eſt aſſez borné ; & il eſt difficile que les plus grands Poëtes en faſſent un autre uſage plus ingénieux que les médiocres : auſſi je crois remarquer que ce ſont ceux-ci qui en ornent le plus leurs ouvrages ; ils croient quaſi que c'eſt leur imagination échauffée d'un

feu divin qui enfante Jupiter lançant la foudre, & Neptune bouleverſant les éléments. Quoi qu'il en ſoit, la Mythologie eſt un tréſor ſi commun, que les richeſſes que nous y prendrons déſormais ne pourront pas nous faire beaucoup d'honneur. A ce ſujet, je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion très-légere, & qui n'en vaut peut-être pas la peine. Dans des ouvrages qui ſe prétendent dictés par l'enthouſiaſme, il eſt très-ordinaire d'y trouver *que vois-je? où ſuis-je? qu'entends-je?* qui annoncent toujours de grandes choſes. Non ſeulement cela eſt trop uſé & déchu de ſa nobleſſe par le fréquent uſage, mais il me paroît ſingulier que l'enthouſiaſme ſe faſſe une eſpece de formulaire réglé comme un acte judiciaire.

Quand on ſaura employer d'une maniere nouvelle les images fabuleuſes, il eſt ſûr qu'elles feront un grand effet. Par exemple, le Pere le Moine dans ſon poëme de ſaint Louis, aujourd'hui très-peu connu, dit en parlant des vêpres ſiciliennes:

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Sonneront de leur cor ces vêpres homicides.

Voilà un tableau poétique auſſi neuf, & produit par un enthouſiaſme auſſi vif qu'il ſoit poſſible. Je ſais bien que les Euménides & les vêpres ne ſont pas du même ſiecle ; mais ſuppoſez que dans la Sicile ancienne on célébroit des jeux publics annoncés par des trompettes, où l'on fit un carnage affreux de tous les ſpectateurs, & liſez ainſi ces deux vers :

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Annonçoient de leur cor ces fêtes homicides.

L'image ſera, ce me ſemble, de la grande beauté. Il étoit bien aiſé, même à de grands Poëtes, de ne la trouver pas.

Tout ce qui vient d'être dit ne va qu'à porter quelqu'atteinte aux images fabuleuſes, quand elles ſont ou inutiles ou trop triviales ; hors de là, il eſt indubitable qu'elles doivent très-bien réuſſir. Mais ſi on a la curioſité, peut-être un peu ſuperflue, de les comparer aux images réelles ; leſquelles ſont à préférer par elles-mêmes ? On dit à l'avantage des fabuleuſes qu'elles animent tout, qu'elles mettent de la vie dans tout cet univers inanimé.

J'en conviens ; mais les grandes figures d'un diſcours noble & élevé n'y en mettent-elles pas auſſi, ſans avoir beſoin de ces Divinités qui tombent de vieilleſſe ? Notre ſublime conſiſtera-t-il toujours à rentrer dans les idées des plus anciens Grecs encore ſauvages ? Il eſt vrai cependant que comme nous avons une facilité preſque honteuſe d'y rentrer, & que cette facilité même les rend agréables, les Poëtes ne doivent pas s'en priver ; ſeulement il me ſemble que s'ils les emploient trop fréquemment, ils ne ſont guere en droit d'aſpirer à la gloire d'eſprits originaux. Ce qui a pu paſſer autrefois pour une inſpiration ſurnaturelle, n'eſt plus aujourd'hui qu'une répétition dont tout le monde eſt capable : d'ailleurs on ne feroit pas mal d'avoir un peu d'égard pour l'incrédulité d'Horace.

Il y a des images demi-fabuleuſes, pour ainſi dire, dont cette incrédulité ne ſeroit point bleſſée ; telles ſont la gloire, la renommée, la mort. Je me ſouviens d'avoir vu ces vers, ſur ce que le feu Roi n'avoit pas voulu être harangué par les Compagnies de Juſtice & par l'Académie Françoiſe, dans une occaſion qui cependant en étoit bien digne.

Aux Muſes, à Thémis, la bouche fut fermée ;
Mais dans les vaſtes airs la libre Renommée
S'échappa, publiant un éloge interdit :
Avide & curieux, l'univers l'entendit ;
Les Muſes & Thémis furent en vain muettes,
Elle les en vengea par toutes ſes trompettes.

Voilà, du moins à ce qu'il me paroît, les images demi-fabuleuſes & ſuffiſamment fabuleuſes, toutes fort anciennes, miſes en œuvre d'une maniere & aſſez nouvelle & aſſez heureuſe.

Cette ame, qu'on veut que les Divinités répandent par-tout, y ſera également répandue, ſi l'on ſait perſonnifier par une figure reçue de tout le monde les êtres inanimés, & même ceux qui n'exiſtent que dans l'eſprit, mais qui ont un fondement bien réel. Les ruines de Carthage peuvent parler à Marius exilé, & le conſoler de ſes malheurs. La patrie peut faire ſes reproches à Céſar qui va la détruire. Cet art de perſonnifier ouvre un champ bien moins borné & plus fertile que l'ancienne Mythologie.

Si je veux préſenter un bouquet avec des vers, je puis dire, ou que Flore s'eſt dépouil-

lée de ſes tréſors pour une autre Divinité, ou que les fleurs ſe ſont diſputé l'honneur d'être cueillies ; & ſi j'ai à choiſir entre ces deux images, je croirai volontiers que la ſeconde a plus d'ame, parce qu'il ſemble que la paſſion de celui qui a cueilli les fleurs ait paſſé juſqu'à elles.

Nous n'avons prétendu parler juſqu'ici que de la Poéſie ſérieuſe. Quant à la badine & à l'enjouée, il n'y a rien à lui retrancher ; elle ſaura faire uſage de tout, & un uſage neuf : la gaieté a mille droits ſur quoi il ne faut pas la chicaner.

Tout ce qui a été dit des deux eſpeces d'images fabuleuſes & réelles, n'a eu pour objet que de diminuer la ſupériorité exceſſive, ſelon nous, que d'habiles gens donnent aux fabuleuſes, & de relever un peu le mérite des autres, que l'on ſent peut-être moins. Si nous avons gagné quelque choſe ſur ces deux articles, il va ſe préſenter à nous des images d'une nouvelle eſpece à examiner. Les fabuleuſes ne parlent qu'à l'imagination prévenue d'un faux ſyſtême ; les réelles ne parlent qu'aux yeux ; mais il y en a encore d'autres qui ne parlent qu'à

l'eſprit, & qu'on peut nommer par cette raiſon *ſpirituelles*. Un très-agréable Poëte de nos jours les nomme ſimplement penſées : ce qui revient au même. Si l'on veut faire une oppoſition plus juſte entre les images réelles & les ſpirituelles ou penſées, il vaut mieux changer déſormais le nom de réelles en celui de *matérielles*.

Quand M. de la Motte a appellé les flatteurs

Idolâtres tyrans des Rois,

Ou qu'il a dit,

Et le crime ſeroit paiſible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'éleve encor contre lui.

Ces expreſſions, *idolâtres tyrans*, *remords incorruptible*, ſont des images ſpirituelles. Je vois les flatteurs qui n'adorent les Rois que pour s'en rendre maîtres ; & un homme qui applaudi ſur ſes crimes par des gens corrompus, porte au dedans de lui-même un ſentiment qui les lui reproche, & qu'il ne peut étouffer. La premiere image eſt portée ſur deux mots ; la ſeconde ſur un ſeul. On pourroit

rapporter du même Auteur un très-grand nombre d'images pareilles ; c'eſt même ſur ce grand nombre qu'on a quelquefois le front de le blâmer.

Les images matérielles n'offrent aux yeux que ce qu'ils ont vu ; & ſi elles le leur rendent plus agréable, ce n'eſt pas à eux proprement, c'eſt à l'eſprit, qui vient alors prendre part au ſpectacle. Les images ſpirituelles peuvent n'offrir à l'eſprit que ce qu'il aura déjà penſé, & elles le lui rendront auſſi plus agréable, ce qui leur ſera commun avec les matérielles ; mais elles peuvent auſſi lui offrir ce qu'il n'aura pas encore penſé. Comparons-les toutes deux ſur ces différents points.

Le champ de la penſée eſt ſans comparaiſon plus vaſte que celui de la vue. On a tout vu depuis long-temps ; il s'en faut bien que l'on ait encore tout penſé : cela vient de ce qu'une combinaiſon nouvelle de penſées connues eſt une penſée nouvelle, & qui frappe plus, comme nouvelle, que ne fera une pareille combinaiſon, ſi elle eſt poſſible, d'objets familiers aux yeux. Je dis ſi elle eſt poſſible ; car il ne me le paroît guere de mettre dans la deſcription d'une tempête, d'un printemps, &c. quelqu'objet

qu'objet qui ne ſe ſoit déjà montré bien des fois.

Les images matérielles ne nous apprennent rien d'utile à ſavoir ; les ſpirituelles peuvent nous inſtruire utilement : tout au moins elles nous exerceront l'eſprit, tandis que les autres n'amuſent guere que les yeux.

Il y a moins de génies capables de réuſſir dans les images ſpirituelles, que dans les matérielles. Différents ordres d'eſprits qui partent des façons de penſer les plus groſſieres & les plus attachées au corps, vont toujours s'élevant les uns au deſſus des autres ; & les plus élevés ſont toujours les moins nombreux. Plus de gens diront, *la diligente abeille*, que, *le remords incorruptible*.

Tout cela paroît conclure en faveur des penſées comparées aux images, telles que nous les entendons ici ; & l'on pourroit aſſez légitimement croire qu'un ouvrage de Poéſie qui auroit moins d'images que de penſées, n'en ſeroit que plus digne de louange.

Nous n'avons encore conſidéré les images ſpirituelles que comme parlant purement à l'eſprit ; & c'eſt là leur moindre avantage ;

mais elles doivent parler auſſi au cœur, l'émouvoir, l'intéreſſer ; & elles ſont les ſeules qui aient ce pouvoir : gloire la plus précieuſe où la Poéſie puiſſe aſpirer. Il ſemble que ſes deux branches principales, l'épique & la dramatique, deux eſpeces de ſœurs, aient partagé entre elles les images ; l'épique, comme ainée, a pris les images matérielles, qui ſont auſſi les plus anciennes ; la dramatique a pris les ſpirituelles, qui parlent au cœur, & qui n'ont paru dans le monde qu'après les autres : mais la cadette ſe trouve la mieux partagée. Liſons-nous autant Homere, Virgile, le Taſſe, que Corneille & Racine ? les liſons-nous avec le même plaiſir ?

J'entends d'ici les réponſes qu'on me feroit ; je ſais ce que je répondrois à mon tour : mais je n'ai garde de m'engager dans ce labyrinthe ; je coupe au plus court, & voici la queſtion réduite à ſes termes les plus ſimples, & débarraſſée de toutes circonſtances étrangeres. Je ſuppoſe un poëme épique & une tragédie, d'une égale beauté chacun en ſon eſpece, d'une égale étendue, écrits dans la même langue ; je demande lequel de ces deux ouvrages on

lira avec le plus de plaiſir ? Comme on pourroit dire que les femmes, qui ſont une moitié du monde, ſeroient fort ſuſpectes dans ce jugement, parce qu'elles ſeroient trop favorables à tout ce qui touche le cœur ; je conſens qu'on les exclue, & qu'il n'y ait que des hommes qui jugent. Je ne les crains plus dès que j'ai ſuppoſé que les ouvrages ſeroient dans la même langue ; car ſi l'un étoit en grec, par exemple, & l'autre en françois, il y a quantité d'hommes, & même gens de mérite, à qui je ne me fierois pas.

Au deſſus des images, ou les plus nobles ou les plus vives, qui puiſſent repréſenter les ſentiments & les paſſions, ſont encore d'autres images plus ſpirituelles, placées dans une région où l'eſprit humain ne s'élance qu'avec peine ; ce ſont les images de l'ordre général de l'univers, de l'eſpace, du temps, des eſprits, de la Divinité : elles ſont métaphyſiques, & leur nom ſeul fait entendre le haut rang qu'elles tiennent ; on pourroit les appeller intellectuelles, pour les faire mieux figurer avec celles dont nous avons parlé, & pour les diſtinguer de celles qui ne ſont que ſpirituelles. Il s'agit maintenant de ſavoir ſi elles conviennent à la

Poéſie. Il me ſemble que la plupart des gens entendent que la Poéſie ſe feroit tort, s'aviliroit, en traitant ces ſortes de ſujets : car tout ce qui tient à la Philoſophie, porte avec ſoi je ne ſais quelle idée de pédanterie & de college ; au lieu que la Poéſie a par elle-même un certain air de Cour & du grand monde.

Les productions de cette Poéſie purement philoſophique ſeroient telles que peu d'Auteurs en ſeroient capables, j'en conviens ; peu de lecteurs capables de les goûter, j'en conviens encore ; & de ces deux défauts, l'un qui releveroit la gloire des Auteurs, les animeroit bien moins, que l'autre ne les refroidiroit : mais cela eſt étranger à la Poéſie, qui par elle-même a droit de s'élever aux images intellectuelles, ſi elle peut. La grande difficulté eſt que ces images ont une langue barbare dont la Poéſie ne pourroit ſe ſervir ſans offenſer trop l'oreille, ſa maîtreſſe ſouveraine, & maîtreſſe très-délicate. Mais il peut ſe trouver un accommodement ; la Poéſie fera un effort pour ne parler des ſujets les plus philoſophiques qu'en ſa langue ordinaire ; les figures bien maniées peuvent aller loin ; les images même fabuleuſes rajeuniront par l'uſage nou-

veau qu'on en fera ; un Philoſophe poëte pourra invoquer la Muſe, & lui dire :

Sur les ailes de Perſée
Tranſporte-moi du Lycée
Au ſommet du double mont.
Sévere Philoſophie,
Permets que la Poéſie
De ſes fleurs orne ton front.

Il eſt vrai qu'après cela le même Auteur qui oſe traiter la queſtion du vuide, une des plus ſeches & des plus épineuſes de l'Ecole, eſt forcé par ſa matiere à devenir plus abſtrait, & que les fleurs ſont clair-ſemées ſur le front de la Philoſophie. Il dit très-bien, mais avec peu d'ornement ; & peut-être étoit-il impoſſible d'y en mettre :

La Nature eſt mon ſeul guide :
Repréſentez-moi ce vuide
A l'infini répandu.
Dans ce qui s'offre à ma vue
J'imagine l'étendue,
Et ne vois que l'étendu.

Et encore :

La ſubſtance de ce vuide
Entre les corps ſuppoſé,

Se répand comme un fluide :
Ce n'eſt qu'un plein déguiſé.

Si le fond de l'agrément de la Poéſie eſt, comme nous l'avons dit, la difficulté vaincue ; certainement traiter ces ſortes de matieres en vers, c'eſt entreprendre de vaincre les plus grandes difficultés. Rien ne devroit être plus conforme au génie audacieux de la Poéſie, & ſon triomphe ne ſeroit jamais plus brillant. Mais elle veut être plus modeſte, & s'abſtenir de toucher aux épines de la Philoſophie. Soit : elle doit du moins être aſſez hardie pour ne pas s'effaroucher des grands & nobles ſujets philoſophiques, quoique peu familiers à la plupart des hommes.

Je ſerois fâché que Théophile n'eût oſé dire que ſi Dieu retiroit ſa main,

L'impuiſſance de la Nature
Laiſſeroit tout évanouir.

Et M. de la Motte, ſur la difficulté de connoître la nature de l'ame, que

Vaincue elle ne peut ſe rendre,
Et ne ſauroit ni ſe comprendre,
Ni ſe réſoudre à s'ignorer.

Mille autres exemples, & même anciens, s'il le falloit, prouveroient que la Poéſie s'eſt ſouvent alliée heureuſement avec la plus haute Philoſophie. Combien de choſes ſublimes n'a-t-elle pas dites ſur le ſouverain Etre, le plus inacceſſible de tous aux efforts de l'eſprit humain ? Si l'on a tant loué Socrate d'avoir rappellé du Ciel la Philoſophie, pour l'occuper ici-bas à régler les mœurs des hommes ; ne doit-on pas ſavoir gré à ceux qui font monter juſqu'au Ciel la Poéſie, uniquement occupée auparavant d'objets terreſtres ou ſenſibles ?

On ſuppoſe aſſez généralement qu'un Poëte ne fait que ſe jouer ordinairement ſur la ſuperficie des choſes, la décorer, l'embellir : & s'il veut pénétrer plus avant dans leur nature ; ſi parmi des images extérieures & ſuperficielles, il en mêle de plus profondes & de plus intimes, en un mot, des réflexions d'une certaine eſpece, qui n'appartiennent pourtant pas uniquement à l'école philoſophique, on donne à cet Auteur le nom de Poëte philoſophe. J'aurois cru naturellement que c'eût été là une louange ; mais non, dans l'intention de la plupart des gens, c'eſt un blâme. Un Poëte doit

être tout embraſé d'un feu céleſte ; & autant qu'il eſt philoſophe, c'eſt autant d'eau verſée ſur ce beau feu. Ceci mérite d'être un peu diſcuté.

Un Général d'armée doit être plein de courage, d'ardeur, d'intrépidité ; d'un autre côté, il doit être extrêmement prudent, aviſé, craignant tout : voilà le chaud & le froid mêlés enſemble, tous deux à un haut degré ; ſans tout cela, ce n'eſt plus M. de Turenne.

Sans entrer dans aucun détail, il ſe trouvera toujours que les grands caracteres & les plus eſtimables ſont formés de qualités contraires réunies, & réunies au plus haut point où elles puiſſent ſubſiſter enſemble, malgré leur contrariété : cette réunion ainſi conditionnée ne peut être qu'extrêmement rare ; & de là vient qu'on lui doit tant d'eſtime.

Redeſcendons à notre ſujet. Ne dit-on pas communément le ſage Virgile, en prétendant le louer ? On ſuppoſe bien d'ailleurs que c'eſt un grand Poëte, & même le plus grand de tous. De ſage à philoſophe il n'y a pas loin : on pourroit même prouver que Virgile a été dans ſes ouvrages philoſophe, proprement dit, autant qu'il l'a pu.

Le Poëte philoſophe n'eſt donc pas à blâmer ; au contraire, il eſt très-eſtimable d'avoir réuni en lui deux qualités contraires & rarement jointes : il ſera bien plus aiſé de trouver des fous de la façon du feu divin.

Mais ſi on eſt plus philoſophe que poëte, qu'en faudra-t-il penſer ? Premiérement, je voudrois que cette différence fût prouvée. Qu'on me diſe laquelle des grandes qualités oppoſées de M. de Turenne dominoit en lui ; car je reprends cette comparaiſon, bien entendu que le Poëte ne s'en enorgueillira pas trop. M. de Turenne étoit hardi & entreprenant quand il le falloit, prudent & retenu quand il le falloit ; s'il a été plus ſouvent l'un que l'autre, c'eſt qu'il le falloit. Pour dire que l'un dominoit ſur l'autre, il faudroit qu'il eût été l'un quand il falloit être l'autre, & même pluſieurs fois. Tout cela s'applique de ſoi-même au Poëte philoſophe.

En ſecond lieu, ſi quelque choſe a dominé dans M. de Turenne, il me ſemble que l'on conviendroit aſſez, quoique ſans preuves bien exactes, que ç'a été la partie de la prudence & de la conduite ; & cela ſeroit favorable au Poëte plus philoſophe que poëte.

Ne faiſons aucune grace à cet homme-là, & mettons tout au pis ſur ſon compte. Il a plu, il a diverti comme Poëte, car il faut néceſſairement le ſuppoſer bon Poëte : mais il a beaucoup plus inſtruit, beaucoup plus approfondi les ſujets comme Philoſophe ; & même, pour charger encore plus l'accuſation, on voit évidemment qu'il a eu plus d'envie d'inſtruire & de raiſonner, que de divertir & de plaire. En vérité, aura-t-on le front de lui reprocher de ſemblables torts ?

Il n'eſt pas douteux que la Philoſophie n'ait acquis aujourd'hui quelques nouveaux degrés de perfection. De là ſe répand une lumiere qui ne ſe renferme pas dans la région philoſophique, mais qui gagne toujours comme de proche en proche, & s'étend enfin ſur tout l'empire des Lettres. L'ordre, la clarté, la juſteſſe, qui n'étoient pas autrefois des qualités trop communes chez les meilleurs Auteurs, le ſont aujourd'hui beaucoup davantage, & même chez les médiocres. Le changement en bien juſqu'à un certain point eſt aſſez ſenſible partout. La Poéſie ſe piquera-t-elle du glorieux privilege d'en être exempte ?

Les Philoſophes anciens étoient plus poëtes que philoſophes ; ils raiſonnoient peu, & enſeignoient avec une entiere liberté tout ce qu'ils vouloient. Quand les Poëtes modernes ſeroient plus philoſophes que poëtes, on pourroit dire que chacun a ſon tour ; & à parler ſérieuſement, ſi ces changements de ſcene doivent arriver, ils ſe trouveront arrangés comme l'ordre naturel des choſes le demande.

Après qu'on a accuſé un Poëte d'être plus philoſophe que poëte, on peut bien l'accuſer auſſi d'avoir plus d'eſprit que de talents. L'un eſt aſſez une ſuite de l'autre ; & les idées, quand on vient à les développer, ſont bien liées. On entend par le mot de talent un certain mouvement impétueux & heureux qui vous porte vers certains objets, & les fait ſaiſir juſte ſans avoir aucun beſoin du ſecours de la réflexion. Je dis *aucun* ; car pour peu qu'on en ait beſoin, c'eſt autant de rabattu ſur l'eſſence & ſur le mérite du talent. L'eſprit par oppoſition au talent, eſt la raiſon éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix à ſon gré, & y met autant de temps qu'elle le juge néceſſaire. Le talent eſt comme indépendant

de nous, & ſes opérations ſemblent avoir été produites en nous par quelque être ſupérieur, qui nous a fait l'honneur de nous choiſir pour ſes inſtruments ; d'ailleurs elles ſont promptes, ce qui a encore très-bonne grace. Pour ce qu'on appelle eſprit, ce n'eſt que nous ; nous ſentons trop que c'eſt nous qui agiſſons : la difficulté & la lenteur des opérations ne nous permettent pas de l'ignorer. Voilà la cauſe de cette préférence que l'on donne volontiers au talent ſur l'eſprit ; car la raiſon humaine, ſouvent trop orgueilleuſe, peut auſſi quelquefois être trop humble.

Ce qu'on appelle inſtinct dans les animaux, eſt le talent purement talent, & porté à ſon plus haut point. Nous admirons les loges des caſtors, les ruches des abeilles, & mille autres effets d'une induſtrie nullement ou du moins très-peu éclairée par une intelligence : une infinité d'hommes n'en feroient pas autant ſans y mettre toute l'intelligence qu'ils auroient en partage. Une ruche eſt d'une ſtructure ſans comparaiſon plus ingénieuſe que la cabane d'un huron. Dans l'enfance du monde les ruches ont été auſſi parfaites qu'elles le ſont aujourd'hui. Voilà bien des ſujets d'exalter l'inſ-

tinct ou le talent. Mais les endroits mêmes par où on l'exalteroit ſont ceux qui découvrent ſon extrême imperfection. Il fait bien ce qu'il fait, mais il ne le fait jamais que de la même maniere ; il eſt renfermé dans de certaines bornes bien marquées, d'où abſolument il ne peut ſortir ; il ne ſe perfectionne jamais. La premiere ruche valoit mieux que la premiere cabane ; mais elle vaut infiniment moins que les maiſons qui ont ſuccédé aux cabanes, que les palais, que les temples.

Il eſt impoſſible qu'il y ait des hommes abſolument à talent comme les abeilles ou les caſtors, & totalement privés de lumiere ; il eſt difficile qu'il y ait des gens d'un eſprit très-lumineux, & qui n'aient aucun talent, aucune diſpoſition naturelle & machinale qui les détermine à porter leurs lumieres d'un côté plus que d'un autre. On ne peut que comparer ceux qui ont une forte doſe de talent, & une foible doſe d'eſprit, avec ceux dont le caractere ſera formé du mêlange oppoſé : leſquels mériteront la préférence ?

Ceux de la premiere eſpece auront dans leurs productions une grande facilité, de la nouveauté, une ſingularité frappante ; ils ſeront ren-

fermés dans un genre où ils brilleront dès leurs premiers commencements, & ne feront pas dans la ſuite de grands progrès ; ils ſe corrigeront peu de leurs défauts, même des plus grands, ſeront néanmoins mauvais juges de leurs propres ouvrages, & peu capables d'inſtruire.

Ceux de la ſeconde eſpece ſeront plus lents dans leurs productions, & plus foibles dans les commencements ; mais ils acquerront toujours & plus de facilité & plus de perfection ; ils ſauront vaincre leurs défauts, & ſe rendre maîtres d'eux-mêmes ; ils verront clair à ce qu'ils feront, & pourront communiquer les induſtries qui leur auront réuſſi ; ils ſortiront à leur gré de leur genre principal, & feront ailleurs des courſes heureuſes.

On voit aſſez que dans les premiers l'eſprit nuit au talent ; il les empêche d'être auſſi parfaits que les caſtors & les abeilles, parce qu'étant auſſi imparfait qu'on le ſuppoſe ici, il ne fait que traverſer par des lumieres fauſſes le précieux aveuglement du talent. Dans les ſeconds, au contraire, le talent foible eſt infiniment aidé par l'eſprit qui l'éclaire, le guide, & en tire ce qu'il n'auroit pas produit abandonné à lui-même. En un mot, l'eſprit peut

abſolument ſe paſſer du talent, & le talent ne peut pas également ſe paſſer de l'eſprit. L'eſprit ſait quelles ſont les ſources où la Poéſie prend ſes beautés ; il ſait reconnoître les vraies d'avec les fauſſes ; il ira chercher les vraies, & les trouvera peut-être, ſeulement avec plus de travail & plus lentement : le talent trouvera ſans chercher, ſi l'on veut ; trouvera encore, ſi l'on veut, les vraies, mais par haſard, & ſe contentera aſſez ſouvent des fauſſes.

Tout cela ne s'entend que des cas extrêmes, qui n'exiſtent peut-être jamais dans la Nature, mais qui ont l'avantage d'être plus aiſés à ſaiſir, quand on veut entrer dans des diſcuſſions un peu fines. Réellement tous les génies au deſſus du commun ſont un aſſemblage d'eſprit & de talent combinés ſelon une infinité de degrés différents : les plus parfaits ſeront certainement ceux où ils ſe trouveroient égaux dans un haut degré ; mais s'il faut que l'un des deux domine, il me ſemble qu'on ne devroit pas beaucoup héſiter à ſe déterminer pour l'eſprit. Il eſt vrai que ce ſera lui qui ſe déterminera dans ſa propre cauſe ; mais où trouvera-t-on un autre juge ?

Nous avons déjà jeté en avant quelques ſe-

mences d'une prédiction haſardée. Peut-être viendra-t-il un temps où les Poëtes ſe piqueront d'être plus philoſophes que poëtes, d'avoir plus d'eſprit que de talents, & en ſeront loués. Tout eſt en mouvement dans l'univers, & à tout égard; & il paroît bien avéré que le genre humain, du moins en Europe, a fait quelques pas vers la raiſon : mais une ſi grande & ſi peſante maſſe ne ſe meut qu'avec une extrême lenteur. Si ce mouvement continuoit du même côté, & ſuppoſé qu'il ſouffrît de grandes interruptions, ce qui n'eſt que trop naturel; s'il reprenoit toujours de ce côté-là, ce qu'on peut légitimement eſpérer; n'en arriveroit-il pas des changements dans les affaires de l'eſprit ? & ce qui n'eſt fondé que ſur d'agréables phantômes n'auroit-il rien à craindre ?

J'avoue que la Poéſie, par ſon langage meſuré qui flatte l'oreille, & par l'idée qu'elle offre à l'eſprit d'une difficulté vaincue, a des charmes réels. Eh bien, ils ſubſiſteront, on les lui laiſſera; mais à condition qu'elle donnera moins au talent qu'à l'eſprit, moins aux ornements qu'au fond des choſes.

Et que ſeroit-ce ſi l'on venoit à découvrir

& à s'assurer que ces ornements pris dans un système absolument faux & ridicule, exposés depuis long-temps à tous les passants sur les grands chemins du Parnasse, ne sont pas dignes d'être employés, & ne valent pas la peine qu'ils coûtent encore à les employer? qu'enfin, car il faut être hardi quand on se mêle de prédire, il y a de la puérilité à gêner son langage uniquement pour flatter l'oreille, & à le gêner au point que souvent on en dit moins ce qu'on vouloit, & quelquefois autre chose?

Certainement ce ne sera que dans les matieres sérieuses, celle du poëme épique, par exemple, que l'on pourra trouver cette puérilité mal placée. Elle aura toujours très-bonne grace dans la Poésie galante & enjouée; & même les plus vieilles fables y paroîtront avec de nouvelles parures que ce badinage saura bien leur donner: car il a une infinité de ressources qui n'appartiennent qu'à lui. Quand les hommes se portent pour graves & sérieux, la raison leur tient rigueur, & n'entend pas raillerie; mais quand ils ne se portent que pour enfants, elle joue volontiers elle-même avec eux.

Quelque révolution qui puisse arriver, la

Muſique, qui ſera immortelle, conſerveroit la Poéſie, du moins celle qui lui ſeroit néceſſaire; & en ce cas-là, ſi la Poéſie eſt née de la Muſique, elle devroit ſa conſervation à ce qui lui a donné naiſſance. Il faudroit cependant que l'on ne s'avisât pas de ne chanter qu'en proſe; ce qui ſeroit poſſible, puiſque nous chantons depuis long-temps de ſimple proſe, & peu recherchée, avec un ſi grand ſuccès. Pour l'autre origine de la Poéſie, qui ſont les Loix, il y a toute apparence qu'elles ne la conſerveront pas, & qu'on ne reviendra jamais à les mettre en vers.

DISCOURS

LU DANS L'ASSEMBLE'E PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Le 25. Août 1749.

L'ACADÉMIE juge à propos de prendre l'occaſion de cette aſſemblée publique, pour avertir ceux qui aſpireront aux prix de Poéſie que nous propoſons ici tous les ans, d'être auſſi exacts ſur la rime que l'ont été tous nos bons Poëtes du ſiecle paſſé. Quelques ouvrages modernes, qui, quoiqu'ils manquaſſent ſouvent de cette exactitude, n'ont pas laiſſé de réuſſir à un certain point, ont donné un exemple commode, qui a été auſſi-tôt ſaiſi avec ardeur, & proſpere de jour en jour.

L'Académie s'en eſt apperçue bien ſenſiblement, dans un grand nombre des ouvrages de Poéſie qu'elle a reçus cette année; & elle croit

qu'il eſt de ſon devoir de s'oppoſer au progrès de l'abus, en déclarant que dans ſes jugements elle ſe conduira à cet égard avec toute la rigueur convenable.

Cette rigueur va peut-être ſcandaliſer quelques perſonnes. Qu'eſt-ce que la rime, dira-t-on ? n'eſt-ce pas une pure bagatelle ? J'en conviens, à parler ſelon la pure raiſon ; mais le nombre réglé de ſyllabes, un repos fixé au milieu de nos grands vers, ou la *céſure*, ne ſont-ce pas auſſi des bagatelles préciſément de la même eſpece ? Traitez-les comme vous voulez traiter la rime, négligez-les autant, les proportions gardées ; & vous n'aurez plus de Poéſie françoiſe, rien qui la diſtingue de la proſe. On peut même remarquer ici à l'avantage de la rime, que des trois conditions ou regles arbitraires qui diſtinguent dans notre langue la Poéſie d'avec la proſe, la rime eſt celle qui la diſtingue le plus ; elle en fait plus elle ſeule que les deux autres enſemble ; & il eſt clair qu'elle en doit être d'autant plus ſoigneuſement conſervée.

Ne ſont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des Poëtes ? N'eſt-ce pas ſur cet unique fondement, par cette ſeule conſidéra-

tion, qu'on leur a permis une eſpece de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévus; enfin ce qu'ils appellent eux-mêmes, en ſe vantant, un beau, un noble, un heureux *délire*, c'eſt-à-dire, en un mot, ce que la droite raiſon n'adopteroit pas? S'ils ne ſe ſoumettent pas aux conditions appoſées à leurs privileges, on aura droit de les condamner à redevenir ſages.

Il ne faut pas traiter de la même maniere les Arts utiles, & ceux qui ne ſont qu'agréables. Les utiles le ſont d'autant plus, qu'ils ſont d'une plus facile exécution; la raiſon en eſt évidente: au contraire, les Arts purement agréables perdroient de leur agrément à devenir faciles, puiſque c'eſt de leur difficulté que naît tout le plaiſir qu'ils peuvent faire. Le plus grand inconvénient qu'on auroit à craindre, ce ſeroit que le nombre des Poëtes ne diminuât. Eh bien il faudroit ſe réſoudre à prendre ce mal-là en patience: certainement nous ne perdrions pas les grands génies, ils n'en ſeroient que plus excités à uſer de toute leur force; & le ſentiment intérieur de cette même force ne leur permettroit pas de demeurer oiſifs.

Ce que l'Académie voudroit faire aujourd'hui chez nous, on croiroit preſque qu'il s'eſt fait de ſoi-même chez les Latins. Les fragmens d'Ennius ne nous donnent l'idée que d'une verſification extrêmement lâche, & qui ſe permettoit à peu près tout ce qu'elle vouloit.

Lucrece vient enſuite qui ſe permet moins, mais encore beaucoup. Virgile paroît; il abolit une infinité des anciens privileges, & tout le Parnaſſe latin obéit. Cette Poéſie étoit toujours allée en augmentant à la fois de difficulté & de perfection; & elle s'eſt maintenue en cet état, du moins à l'égard de la difficulté & des regles, pendant plus de quatre ſiecles; après quoi un affreux déluge de barbarie a tout abymé. Si nous voulions en croire les novateurs d'aujourd'hui ſur la rime, nous ferions préciſément le contraire de ce qu'ont fait les Latins; arrivés à leur beau ſiecle, ils s'y ſont tenus long-temps; nous, dès que nous ſerions arrivés au nôtre, (car nous pouvons hardiment qualifier ainſi celui de Louis XIV.) nous nous preſſerions volontairement d'en décheoir : ce ſeroit pouſſer bien loin l'inconſtance qu'on nous reproche tant.

Il eſt vrai cependant que les novateurs peuvent avoir des chefs qui agiront par un autre motif, par la noble ambition d'être à la tête d'un parti, d'une eſpece de révolution dans les Lettres, de quelque choſe enfin : & en ce cas, ils ont raiſon de croire qu'ils engageront mieux leurs gens par une diminution, que par une augmentation de travail.

Si nous remontions juſqu'aux Grecs, nous trouverions que chez eux la Poéſie a toujours marché auſſi en reſſerrant elle-même ſes chaînes. Homere, qui eſt à la tête de tout, eſt ſi exceſſivement licencieux, qu'il ne paroît preſque pas poſſible d'y rien ajouter à cet égard; & il étoit bien naturel que l'on ſe fît un honnête ſcrupule d'aller ſi loin. Mais je ne veux pas m'engager dans une diſcuſſion trop étendue, &, pour tout dire, dont je ne ſerois pas capable. Renfermons-nous chez les Latins : comparons leurs génies avec les nôtres. Ce ſeroit un long détail, ſi l'on vouloit : mais il me ſemble que tout l'eſſentiel de ce parallele peut ſe réduire à deux chefs principaux.

1°. Sur les ſix pieds qui compoſent un vers hexametre latin, il n'y a que les deux derniers qui ſoient aſſujettis à être d'une certai-

ne quantité ; les quatre premiers ſont *libres*, non abſolument, mais par rapport aux deux autres. De cette ſtructure du vers hexametre il réſulte qu'il y a un aſſez grand nombre de mots latins qui n'y peuvent jamais entrer. Voilà donc la langue latine appauvrie d'autant ; & la difficulté de s'exprimer en vers augmentée. Chez nous, les regles du grand vers n'excluent aucun mot, à moins qu'il ne fût de ſept ſyllabes, ce qui eſt très-rare.

2°. En latin, les mots exclus du vers hexametre peuvent ſe réfugier dans les phaléuques, dans les odes alcaïques, &c. mais là il n'y a aucun pied libre, comme il y en avoit dans l'hexametre ; & c'eſt là tout ce qu'on a pu imaginer de plus cruel & de plus tyrannique. Le François n'a rien d'approchant. Juſques-là les Latins, qui accablés d'un joug ſi peſant, n'ont pas laiſſé de s'élever juſqu'où nous ne pouvons guere que les ſuivre, ont du côté des difficultés vaincues un avantage infini ſur nous.

Mais il faut avouer qu'ils avoient une commodité qu'on peut auſſi appeller infinie, & dont nous ſommes preſqu'entiérement privés ; c'eſt

c'eſt l'inverſion des mots. Je crois qu'on pourroit prouver par leurs meilleurs Poëtes, que cette inverſion étoit, à très-peu de choſe près, totalement arbitraire ; & cela ſuppoſé, il eſt certain que cinq mots ſeulement peuvent être arrangés en cent vingt façons différentes : dix mots iroient à plus de trois millions. Horace dit galamment & ingénieuſement à l'aimable Pirrha, qu'il s'étoit ſauvé du naufrage dont il étoit menacé par ſes charmes ; & voici très-littéralement & dans la derniere exactitude ſes propres mots : *Une muraille ſacrée marque par un tableau votif que j'ai appendu au puiſſant Dieu de la mer mes vêtements tout mouillés.* L'image eſt poétique & heureuſe ; cela fait au moins onze mots latins ; & voici comment ils ont été arrangés par Horace pour faire les vers qu'il vouloit : *Par un tableau une ſacrée votif muraille marque tout mouillés que j'ai appendu au puiſſant mes vêtements de la mer Dieu.* J'ai vu des gens d'eſprit, mais qui ne ſavoient point le Latin, fort étonnés qu'Horace eût parlé ainſi ; & d'autres qui avoient fait leurs études, étonnés encore de ce qu'ils ne l'avoient pas été juſques-là. Tout ce que je pré-

tends préſentement, c'eſt que l'arrangement qu'Horace donne à ces onze mots latins, eſt tel, que l'on voit aſſez qu'une infinité d'autres arrangements pareils auroient été également recevables; que ces arrangements étoient donc arbitraires; que puiſqu'il s'agiſſoit d'onze mots, il y avoit plus de dix millions d'arrangements poſſibles; & que quand il y en auroit eu quelques-uns d'abſolument inſupportables, il en reſtoit encore un nombre prodigieux plus que ſuffiſant pour y ſatisfaire.

Que les Latins n'aient dans un certain genre de vers aucune ſyllabe libre, mais une entiere liberté de placer les mots comme ils voudront; & que nous n'ayions aucune gêne ſur les ſyllabes, mais un extrême aſſujettiſſement à un certain ordre des mots, & cela en tout genre de vers; il me ſemble qu'il ne ſeroit pas aiſé de juger de quel côté il y auroit plus ou moins de difficulté, & qu'on pourroit ſuppoſer ici une égalité aſſez parfaite. Mais s'il eſt queſtion de ſavoir laquelle des deux pratiques eſt la plus raiſonnable, la déciſion pourra être aſſez prompte: certainement la licence effrénée des tranſpoſitions produira ſouvent de l'obſcurité & de l'embarras; exigera du lecteur, &

principalement de l'auditeur, une attention pénible, qui n'ira qu'à entendre le ſens littéral, & non à enviſager l'idée; & produira dans la phraſe une confuſion & un chaos, où l'on ne ſe reconnoîtra un peu que lorſqu'on ſera parvenu juſqu'au bout : ſouvenons-nous du morceau cité d'Horace. Il y a là un *tout mouillés* adjectif détaché de ſon ſubſtantif, qu'on verra quelque temps après : juſques-là ce mot n'a aucun rapport à tout ce qui l'environne, & il paroît tout-à-fait hors d'œuvre & comme ſuſpendu en l'air; il faudra faire effort pour s'en ſouvenir, & le rejoindre au mot de *vêtements*, quand il daignera paroître.

Mais n'eſt-il pas à propos que le Poëte prenne tous les moyens poſſibles d'empêcher que l'attention qu'on lui donne ne ſe relâche? Sans doute, il les doit prendre; mais il faut que ce ſoit à ſes dépens, & non aux dépens de l'auditeur. Le Poëte n'eſt fait que pour le plaiſir d'autrui; moins il vendra cher celui qu'il fera, plus il en fera; il doit ſe ſacrifier de bonne grace, ſans ſonger jamais à faire partager ſes peines.

Nous étions partis de la rime, & nous voilà arrivés bien loin, & peut-être beaucoup trop

loin, ſur un ſujet ſi léger. Nous demandons cependant la permiſſion de dire encore un mot. En ſuppoſant que la rime ſoit réguliere, quelle ſera ſa plus grande perfection poſſible ?

Il y a un bon mot fort connu. *Voilà deux mots bien étonnés de ſe trouver enſemble*, a dit un homme d'eſprit, en ſe moquant d'un mauvais aſſortiment de mots. J'applique cela à la rime, mais en le renverſant ; & je dis qu'elle eſt d'autant plus parfaite, que les deux mots qui la forment ſont plus étonnés de ſe trouver enſemble. J'ajoute ſeulement qu'ils doivent être auſſi aiſes qu'étonnés. Si vous avez fini un vers par le mot d'*ame*, il vous ſera bien aiſé de trouver le mot de *flamme* pour finir l'autre. Non ſeulement il y a peu de mots de cette terminaiſon dans la langue ; mais de plus ceux-ci ont entre eux une telle affinité pour le ſens, qu'il ſera très-difficile que le diſcours où le premier ſera employé, n'admette ou même n'amene néceſſairement le ſecond. La rime eſt légitime ; mais c'eſt preſqu'un mariage : je dis qu'alors les mots ne ſont pas *étonnés*, mais ennuyés de ſe rencontrer.

Si au contraire vous faites rimer *fable* & *table*, & je ſuppoſe que le ſens des deux

vers ſoit bon, on pourra dire que les deux mots ſeront étonnés & bien aiſes de ſe trouver. On en voit aſſez la raiſon, en renverſant ce qui vient d'être dit. Ce ſeront là des rimes riches & heureuſes.

Toute langue cultivée ſe partage en deux branches différentes, dont chacune a un grand nombre de termes que l'autre n'emploie point; la branche ſérieuſe & noble, la branche enjouée & badine. On pourroit croire que les Poëtes ſont plus obligés de bien rimer dans le ſérieux que dans le badin; mais pour peu qu'on y penſe, on verra que c'eſt le contraire. Leur aſſujettiſſement à la rime doit être d'autant plus grand, qu'il leur eſt plus aiſé d'y ſatisfaire. Or la langue badine eſt de beaucoup la plus abondante & la plus riche; outre tous les termes qui lui ſont propres, & auxquels l'autre n'oſe jamais toucher, elle a tous ceux de cette autre, ſans exception, qu'elle peut tourner en plaiſanterie tant qu'elle voudra. Elle peut aller même juſqu'à en forger de nouveaux. Il eſt bien juſte que la joie, ſi néceſſaire aux hommes, ait quelques privileges,

DISCOURS

SUR L'UTILITÉ
DES MATHÉMATIQUES
ET DE LA PHYSIQUE.

ON traite volontiers d'inutile ce qu'on ne ſait point : c'eſt une eſpece de vengeance ; & comme les Mathématiques & la Phyſique ſont aſſez généralement inconnues, elles paſſent aſſez généralement pour inutiles. La ſource de leur malheur eſt manifeſte ; elles ſont épineuſes, ſauvages, & d'un accès difficile.

Nous avons une lune pour nous éclairer pendant nos nuits ; que nous importe, dira-t-on, que Jupiter en ait quatre ? Pourquoi tant d'obſervations ſi pénibles, tant de calculs ſi fatiguants, pour connoître exactement leur cours ? Nous n'en ſerons pas mieux éclairés ; & la Nature, qui a mis ces petits aſtres hors de la portée de nos yeux, ne paroît pas les avoir

faits pour nous. En vertu d'un raiſonnement ſi plauſible, on auroit dû négliger de les obſerver avec le téleſcope, & de les étudier; & il eſt sûr qu'on y eût beaucoup perdu. Pour peu qu'on entende les principes de la Géographie & de la Navigation, on ſait que depuis que ces quatre lunes de Jupiter ſont connues, elles nous ont été plus utiles par rapport à ces Sciences, que la nôtre elle-même; qu'elles ſervent & ſerviront toujours de plus en plus à faire des cartes marines incomparablement plus juſtes que les anciennes, & qui ſauveront apparemment la vie à une infinité de Navigateurs. N'y eût-il dans l'Aſtronomie d'autre utilité que celle qui ſe tire des ſatellites de Jupiter, elle juſtifieroit ſuffiſamment ces calculs immenſes, ces obſervations ſi aſſidues & ſi ſcrupuleuſes, ce grand appareil d'inſtruments travaillés avec tant de ſoin, ce bâtiment ſuperbe uniquement élevé pour l'uſage de cette Science. Cependant le gros du monde ou ne connoît point les ſatellites de Jupiter, ſi ce n'eſt peut-être de réputation & fort confuſément, ou ignore la liaiſon qu'ils ont avec la Navigation, ou ne ſait pas même qu'en ce ſiecle la Navigation ſoit devenue plus parfaite.

Telle eſt la deſtinée des Sciences maniées par un petit nombre de perſonnes ; l'utilité de leur progrès eſt inviſible à la plupart du monde, ſur-tout ſi elles ſe renferment dans des profeſſions peu éclatantes. Que l'on ait préſentement une plus grande facilité de conduire des rivieres, de tirer des canaux, & d'établir des navigations nouvelles, parce que l'on ſait ſans comparaiſon mieux niveler un terrein & faire des écluſes ; à quoi cela aboutit-il ? Des Maçons & des Mariniers ont été ſoulagés dans leur travail ; eux-mêmes ne ſe ſont pas apperçus de l'habileté du Géometre qui les conduiſoit ; ils ont été mus à peu près comme le corps l'eſt par une ame qu'il ne connoît point. Le reſte du monde s'apperçoit encore moins du génie qui a préſidé à l'entrepriſe, & le Public ne jouit du ſuccès qu'elle a eu qu'avec une eſpece d'ingratitude.

L'Anatomie, que l'on étudie depuis quelque temps avec tant de ſoin, n'a pu devenir plus exacte ſans rendre la Chirurgie beaucoup plus ſûre dans ſes opérations. Les Chirurgiens le ſavent, mais ceux qui profitent de leur Art n'en ſavent rien. Et comment le ſauroient-ils ? il faudroit qu'ils comparaſſent l'ancienne Chi-

rurgie avec la moderne. Ce ſeroit une grande étude, & qui ne leur convient pas. L'opération a réuſſi, c'en eſt aſſez ; il n'importe guere de ſavoir ſi dans un autre ſiecle elle auroit réuſſi de même.

Il eſt étonnant combien de choſes ſont devant nos yeux ſans que nous les voyions. Les boutiques des artiſans brillent de tous côtés d'un eſprit & d'une invention qui cependant n'attirent point nos regards ; il manque des ſpectateurs à des inſtruments & à des pratiques très-utiles, & très-ingénieuſement imaginées ; & rien ne ſeroit plus merveilleux pour qui ſauroit en être étonné.

Si une Compagnie ſavante a contribué par ſes lumieres à perfectionner la Géométrie, l'Anatomie, les Méchaniques, enfin quelqu'autre Science utile, il ne faut pas prétendre que l'on aille rechercher cette ſource éloignée, pour lui ſavoir gré, & pour lui faire honneur de l'utilité de ſes productions. Il ſera toujours plus aiſé au Public de jouir des avantages qu'elle lui procurera, que de les connoître. La détermination des longitudes par les ſatellites, la découverte du canal thorachique, un niveau plus commode & plus juſte, ne ſont pas des

nouveautés auſſi propres à faire du bruit qu'un poëme agréable, ou un beau diſcours d'éloquence.

L'utilité des Mathématiques & de la Phyſique, quoiqu'à la vérité aſſez obſcure, n'en eſt donc pas moins réelle. A ne prendre les hommes que dans leur état naturel, rien ne leur eſt plus utile que ce qui peut leur conſerver la vie, & leur produire les Arts, qui ſont & d'un ſi grand ſecours, & d'un ſi grand ornement à la ſociété.

Ce qui regarde la conſervation de la vie, appartient particuliérement à la Phyſique; & par rapport à cette vue, elle a été partagée dans l'Académie en trois branches, qui ſont trois eſpeces différentes d'Académiciens, l'Anatomie, la Chymie & la Botanique. On voit aſſez combien il eſt important de connoître exactement le corps humain, & les remedes que l'on peut tirer des minéraux & des plantes.

Pour les Arts, dont le dénombrement ſeroit infini, ils dépendent les uns de la Phyſique, les autres des Mathématiques.

Il me ſemble d'abord que ſi l'on vouloit renfermer les Mathématiques dans ce qu'elles ont d'utile, il faudroit ne les cultiver qu'autant qu'el-

les ont un rapport immédiat & ſenſible aux Arts, & laiſſer tout le reſte comme une vaine théorie. Mais cette idée ſeroit bien fauſſe. L'Art de la Navigation, par exemple, tient néceſſairement à l'Aſtronomie; & jamais l'Aſtronomie ne peut être pouſſée trop loin pour l'intérêt de la Navigation. L'Aſtronomie a un beſoin indiſpenſable de l'Optique, à cauſe des lunettes de longue vue; & l'une & l'autre, ainſi que toutes les parties des Mathématiques, ſont fondées ſur la Géométrie, &, pour aller juſqu'au bout, ſur l'Algebre même.

La Géométrie, & ſur-tout l'Algebre, ſont la clef de toutes les recherches que l'on peut faire ſur la grandeur. Ces Sciences, qui ne s'occupent que de rapports abſtraits & d'idées ſimples, peuvent paroître infructueuſes, tant qu'elles ne ſortent point, pour ainſi dire, du monde intellectuel; mais les Mathématiques mixtes, qui deſcendent à la matiere, & qui conſiderent les mouvements des aſtres, l'augmentation des forces mouvantes, les différentes routes que tiennent des rayons de lumiere en différents milieux, les différents effets du ſon par les vibrations des cordes, en un mot toutes les Sciences qui découvrent des rapports

particuliers de grandeurs ſenſibles, vont d'autant plus loin & plus ſûrement, que l'art de découvrir des rapports en général eſt plus parfait. L'inſtrument univerſel ne peut devenir trop étendu, trop maniable, trop aiſé à appliquer à tout ce qu'on voudra. Il eſt utile de l'utilité de toutes les Sciences, qui ne ſauroient ſe paſſer de ſon ſecours. C'eſt par cette raiſon qu'entre les Mathématiciens de l'Académie, que l'on a prétendu rendre tous utiles au Public, les Géometres ou Algébriſtes font une claſſe, auſſi-bien que les Aſtronomes & les Méchaniciens.

Il eſt vrai cependant que toutes les ſpéculations de Géométrie pure ou d'Algebre ne s'appliquent pas à des choſes utiles. Mais il eſt vrai auſſi que la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas, conduiſent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Savoir, que dans une parabole la ſoutangente eſt double de l'abſciſſe correſpondante, c'eſt une connoiſſance fort ſtérile par elle-même; mais c'eſt un degré néceſſaire pour arriver à l'art de tirer des bombes avec la juſteſſe dont on ſait les tirer préſentement. Il s'en faut beaucoup qu'il y ait dans les Mathématiques autant d'uſages évidents que de

propoſitions ou de vérités ; c'eſt bien aſſez que le concours de pluſieurs vérités produiſe preſque toujours un uſage.

De plus, telle ſpéculation géométrique, qui ne s'appliquoit d'abord à rien d'utile, vient à s'y appliquer dans la ſuite. Quand les plus grands Géometres du dix-ſeptieme ſiecle ſe mirent à étudier une nouvelle courbe qu'ils appellerent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure ſpéculation, où ils s'engagerent par la ſeule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des théorêmes difficiles. Ils ne prétendoient pas eux-mêmes travailler pour le bien public ; cependant il s'eſt trouvé, en approfondiſſant la nature de la cycloïde, qu'elle étoit deſtinée à donner aux pendules toute la perfection poſſible, & à porter la meſure du temps juſqu'à ſa derniere préciſion.

Il en eſt de la Phyſique comme de la Géométrie. L'anatomie des animaux nous devroit être aſſez indifférente ; il n'y a que le corps humain qu'il nous importe de connoître. Mais telle partie, dont la ſtructure eſt dans le corps humain ſi délicate ou ſi confuſe qu'elle en eſt inviſible, eſt ſenſible & manifeſte dans le corps d'un certain animal. De là vient que

les monſtres même ne ſont pas à négliger. La méchanique cachée dans une certaine eſpece ou dans une ſtructure commune, ſe développe dans une autre eſpece ou dans une ſtructure extraordinaire ; & l'on diroit preſque que la Nature, à force de multiplier & de varier ſes ouvrages, ne peut s'empêcher de trahir quelquefois ſon ſecret.

Les anciens ont connu l'aimant, mais ils n'en ont connu que la vertu d'attirer le fer. Soit qu'ils n'aient pas fait beaucoup de cas d'une curioſité qui ne les menoit à rien, ſoit qu'ils n'euſſent pas aſſez le génie des expériences, ils n'ont pas examiné cette pierre avec aſſez de ſoin. Une ſeule expérience de plus leur apprenoit qu'elle ſe tourne d'elle-même vers les poles du monde, & leur mettoit entre les mains le tréſor ineſtimable de la bouſſole. Ils touchoient à cette découverte ſi importante qu'ils ont laiſſé échapper ; & s'ils avoient donné un peu plus de temps à une curioſité inutile en apparence, l'utilité cachée ſe déclaroit.

Amaſſons toujours des vérités de Mathématique & de Phyſique, au haſard de ce qui en arrivera : ce n'eſt pas riſquer beaucoup. Il eſt

certain qu'elles ſeront puiſées dans un fond d'où il en eſt déjà ſorti un grand nombre qui ſe ſont trouvées utiles. Nous pouvons préſumer avec raiſon que de ce même fond nous en tirerons pluſieurs, brillantes dès leur naiſſance, d'une utilité ſenſible & inconteſtable. Il y en aura d'autres qui attendront quelque temps, qu'une fine méditation ou un heureux haſard découvre leur uſage. Il y en aura qui priſes ſéparément ſeront ſtériles, & ne ceſſeront de l'être que quand on s'aviſera de les rapprocher. Enfin, au pis aller, il y en aura qui ſeront éternellement inutiles.

J'entends inutiles par rapport aux uſages ſenſibles, & pour ainſi dire groſſiers; car du reſte elles ne le ſeront pas. Un objet vers lequel on tourne uniquement ſes yeux, en eſt plus clair & plus éclatant, quand les objets voiſins, qu'on ne regarde pourtant pas, ſont éclairés auſſi-bien que lui: c'eſt qu'il profite de la lumiere qu'ils lui communiquent par réflexion. Ainſi les découvertes ſenſiblement utiles, & qui peuvent mériter notre attention principale, ſont en quelque ſorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles. Toutes les vérités deviennent plus lumineuſes les unes par les autres.

Il eſt toujours utile de penſer juſte, même ſur des ſujets inutiles. Quand les nombres & les lignes ne conduiroient abſolument à rien, ce ſeroient toujours les ſeules connoiſſances certaines qui aient été accordées à nos lumieres naturelles; & elles ſerviroient à donner plus ſûrement à notre raiſon la premiere habitude & le premier pli du vrai. Elles nous apprendroient à opérer ſur les vérités, à en prendre le fil ſouvent très-délié & preſqu'imperceptible, à le ſuivre auſſi loin qu'il peut s'étendre; enfin elles nous rendroient le vrai ſi familier, que nous pourrions en d'autres rencontres le reconnoître au premier coup d'œil, & preſque par inſtinct.

L'eſprit géométrique n'eſt pas ſi attaché à la Géométrie, qu'il n'en puiſſe être tiré & tranſporté à d'autres connoiſſances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en ſera plus beau, toutes choſes d'ailleurs égales, s'il eſt fait de main de Géometre. L'ordre, la netteté, la préciſion, l'exactitude, qui regnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourroient bien avoir leurs premieres ſources dans cet eſprit géométrique qui ſe répand plus que jamais,

& qui en quelque façon ſe communique de proche en proche à ceux même qui ne connoiſſent pas la Géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout ſon ſiecle : celui à qui on pourroit le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raiſonner, étoit un excellent Géometre.

Enfin, tout ce qui nous éleve à des réflexions, qui, quoique purement ſpéculatives, ſont grandes & nobles, eſt d'une utilité qu'on peut appeller ſpirituelle & philoſophique. L'eſprit a ſes beſoins, & peut-être auſſi étendus que ceux du corps. Il veut ſavoir ; tout ce qui peut être connu lui eſt néceſſaire ; & rien ne marque mieux combien il eſt deſtiné à la vérité ; rien n'eſt peut-être plus glorieux pour lui, que le charme que l'on éprouve, & quelquefois malgré ſoi, dans les plus ſeches & les plus épineuſes recherches de l'Algebre.

Mais ſans vouloir changer les idées communes, & ſans avoir recours à des utilités qui peuvent paroître trop ſubtiles & trop raffinées, on peut convenir nettement que les Mathématiques & la Phyſique ont des endroits qui ne ſont que curieux ; & cela leur eſt commun

avec les connoiſſances les plus généralement reconnues pour utiles, telle qu'eſt l'Hiſtoire.

L'Hiſtoire ne fournit pas dans toute ſon étendue des exemples de vertu, ni des regles de conduite. Hors de là, ce n'eſt qu'un ſpectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naiſſances & de chûtes d'empires, de mœurs, de coutumes, d'opinions, qui ſe ſuccedent inceſſamment; enfin, de tout ce mouvement rapide, quoiqu'inſenſible, qui emporte tout, & change continuellement la face de la terre.

Si nous voulons oppoſer curioſité à curioſité, nous trouverons qu'au lieu de ce mouvement qui agite les nations, qui fait naître & qui renverſe des Etats, la Phyſique conſidere ce grand & univerſel mouvement qui a arrangé toute la nature, qui a ſuſpendu les corps céleſtes en différentes ſpheres, qui allume & qui éteint des étoiles, & qui en ſuivant toujours des loix invariables, diverſifie à l'infini ſes effets. Si la différence étonnante des mœurs & des opinions des peuples eſt ſi agréable à conſidérer, on étudie auſſi avec un extrême plaiſir la prodigieuſe diverſité de la ſtructure des différentes eſpeces d'animaux, par rapport

à leurs différentes fonctions, aux éléments où ils vivent, aux climats qu'ils habitent, aux aliments qu'ils doivent prendre, &c. Les traits d'hiſtoire les plus curieux auront peine à l'être plus que les phoſphores, les liqueurs froides qui en ſe mêlant produiſent de la flamme, les arbres d'argent, les jeux preſque magiques de l'aimant, & une infinité de ſecrets que l'Art a trouvés en obſervant de près & en épiant la Nature. En un mot, la Phyſique ſuit & démêle, autant qu'il eſt poſſible, les traces de l'Intelligence & de la Sageſſe infinie qui a tout produit ; au lieu que l'Hiſtoire a pour objet les effets irréguliers des paſſions & des caprices des hommes, & une ſuite d'événements ſi bizarres, que l'on a autrefois imaginé une Divinité aveugle & inſenſée pour lui en donner la direction.

Ce n'eſt pas une choſe que l'on doive compter parmi les ſimples curioſités de la Phyſique, que les ſublimes réflexions où elle nous conduit ſur l'Auteur de l'univers. Ce grand ouvrage, toujours plus merveilleux à meſure qu'il eſt plus connu, nous donne une ſi grande idée de ſon Ouvrier, que nous en ſentons notre eſprit accablé d'admiration & de reſpect.

Sur-tout l'Aſtronomie & l'Anatomie ſont les deux Sciences qui nous offrent le plus ſenſiblement deux grands caracteres du Créateur ; l'une, ſon immenſité, par les diſtances, la grandeur & le nombre des corps céleſtes ; l'autre, ſon intelligence infinie, par la méchanique des animaux. La véritable Phyſique s'éleve juſqu'à devenir une eſpece de Théologie.

Les différentes vues de l'eſprit humain ſont preſqu'infinies, & la Nature l'eſt véritablement. Ainſi l'on peut eſpérer chaque jour, ſoit en Mathématique, ſoit en Phyſique, des découvertes qui ſeront d'une eſpece nouvelle d'utilité ou de curioſité. Raſſemblez tous les différents uſages dont les Mathématiques pouvoient être il y a cent ans ; rien ne reſſembloit aux lunettes qu'elles nous ont données depuis ce temps-là, & qui ſont un nouvel organe de la vue, que l'on n'eût pas oſé attendre des mains de l'Art. Quelle eût été la ſurpriſe des anciens, ſi on leur eût prédit qu'un jour leur poſtérité, par le moyen de quelques inſtruments, verroit une infinité d'objets qu'ils ne voyoient pas, un ciel qui leur étoit inconnu, des plantes & des animaux dont ils ne ſoupçonnoient ſeulement pas la poſſibilité ? Les

Phyſiciens avoient déjà un grand nombre d'expériences curieuſes ; mais voici encore depuis près d'un demi-ſiecle la machine pnéumatique qui en a produit une infinité d'une nature toute nouvelle, & qui en nous montrant les corps dans un lieu vuide d'air, nous les montre comme tranſportés dans un monde différent du nôtre, où ils éprouvent des altérations dont nous n'avions pas d'idée. Peut-être l'excellence des méthodes géométriques, que l'on invente ou que l'on perfectionne de jour en jour, fera-t-elle voir à la fin le bout de la Géométrie, c'eſt-à-dire, de l'art de faire des découvertes en Géométrie, ce qui eſt tout : mais la Phyſique, qui contemple un objet d'une variété & d'une fécondité ſans bornes, trouvera toujours des obſervations à faire & des occaſions de s'enrichir, & aura l'avantage de n'être jamais une Science complette.

Tant de choſes qui reſtent encore, & dont apparemment pluſieurs reſteront toujours à ſavoir, donnent lieu au découragement affecté de ceux qui ne veulent pas entrer dans les épines de la Phyſique. Souvent, pour mépriſer la Science naturelle, on ſe jette dans l'admiration de la Nature, que l'on ſoutient ab-

ſolument incompréhenſible. La Nature cependant n'eſt jamais ſi admirable ni ſi admirée que quand elle eſt connue. Il eſt vrai que ce que l'on ſait eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on ne ſait pas : quelquefois même ce que l'on ne ſait pas eſt juſtement ce qu'il ſemble qu'on devroit le plutôt ſavoir. Par exemple, on ne ſait pas, du moins bien certainement, pourquoi une pierre jetée en l'air retombe ; mais on ſait avec certitude quelle eſt la cauſe de l'arc-en-ciel, pourquoi il ne paſſe jamais une certaine hauteur, pourquoi la largeur en eſt toujours la même ; pourquoi, quand il y a deux arcs-en-ciel à la fois, les couleurs de l'un ſont renverſées à l'égard de celles de l'autre, &c. Et cependant combien la chûte d'une pierre dans l'air paroît-elle un phénomene plus ſimple que l'arc-en-ciel ? Mais enfin, quoique l'on ne ſache pas tout, on n'ignore pas tout auſſi ; quoique l'on ignore ce qui paroît plus ſimple, on ne laiſſe pas de ſavoir ce qui paroît plus compliqué : & ſi nous devons craindre que notre vanité ne nous flatte ſouvent de pouvoir parvenir à des connoiſſances qui ne ſont pas faites pour nous, il eſt dangereux que notre pareſſe ne nous flatte auſſi

quelquefois d'être condamnés à une plus grande ignorance que nous ne le ſommes effectivement.

Il eſt permis de compter que les Sciences ne ſont que de naître, ſoit parce que chez les anciens elles ne pouvoient être encore qu'aſſez imparfaites, ſoit parce que nous en avons preſqu'entiérement perdu les traces pendant les longues ténebres de la barbarie, ſoit parce qu'on ne s'eſt mis ſur les bonnes voies que depuis environ un ſiecle. Si l'on examinoit hiſtoriquement le chemin qu'elles ont déjà fait dans un ſi petit eſpace de temps, malgré les faux préjugés qu'elles ont eu à combattre de toutes parts, & qui leur ont long-temps réſiſté, quelquefois même malgré les obſtacles étrangers de l'autorité & de la puiſſance, malgré le peu d'ardeur que l'on a pour les connoiſſances éloignées de l'uſage commun, malgré le petit nombre de perſonnes qui ſe ſont dévouées à ce travail, malgré la foibleſſe des motifs qui les y ont engagées, on ſeroit étonné de la grandeur & de la rapidité du progrès des Sciences, on en verroit même de toutes nouvelles ſortir du néant, & peut-être laiſſeroit-on aller trop loin ſes eſpérances pour l'avenir.

Plus nous avons lieu de nous promettre qu'il

ſera heureux, plus nous ſommes obligés à ne regarder préſentement les Sciences que comme étant au berceau, du moins la Phyſique. Auſſi l'Académie n'en eſt-elle encore qu'à faire une ample proviſion d'obſervations & de faits bien avérés, qui pourront être un jour les fondements d'un ſyſtême; car il faut que la Phyſique ſyſtématique attende à élever des édifices, que la Phyſique expérimentale ſoit en état de lui fournir les matériaux néceſſaires.

Pour cet amas de matériaux, il n'y a que des Compagnies protégées par le Prince qui puiſſent réuſſir à le faire & le préparer. Ni les lumieres, ni les ſoins, ni la vie, ni les facultés d'un particulier n'y ſuffiroient. Il faut un trop grand nombre d'expériences, il en faut de trop d'eſpeces différentes, il faut trop répéter les mêmes, il les faut varier de trop de manieres, il faut les ſuivre trop long-temps avec un même eſprit. La cauſe du moindre effet eſt preſque toujours enveloppée ſous tant de plis & de replis, qu'à moins qu'on ne les ait tous démêlés avec un extrême ſoin, on ne doit pas prétendre qu'elle vienne à ſe manifeſter.

Juſqu'à préſent l'Académie des Sciences ne prend la Nature que par petites parcelles. Nul ſyſtême

ſyſtême général, de peur de tomber dans l'inconvénient des ſyſtêmes précipités, dont l'impatience de l'eſprit humain ne s'accommode que trop bien, & qui étant une fois établis, s'oppoſent aux vérités qui ſurviennent. Aujourd'hui on s'aſſure d'un fait, demain d'un autre qui n'y a nul rapport. On ne laiſſe pas de haſarder des conjectures ſur les cauſes; mais ce ſont des conjectures. Ainſi les recueils que l'Académie préſente tous les ans au Public, ne ſont compoſés que de morceaux détachés, & indépendants les uns des autres, dont chaque particulier qui en eſt l'auteur garantit les faits & les expériences, & dont l'Académie n'approuve les raiſonnements qu'avec toutes les reſtrictions d'un ſage pyrrhoniſme.

Le temps viendra peut-être que l'on joindra en un corps régulier ces membres épars; & s'ils ſont tels qu'on le ſouhaite, ils s'aſſembleront en quelque ſorte d'eux-mêmes. Pluſieurs vérités ſéparées, dès qu'elles ſont en aſſez grand nombre, offrent ſi vivement à l'eſprit leurs rapports & leur mutuelle dépendance, qu'il ſemble qu'après avoir été détachées par une eſpece de violence les unes d'avec les autres, elles cherchent naturellement à ſe réunir.

DISCOURS

SUR LA PATIENCE;

Qui a remporté le prix d'Eloquence, au jugement de l'Académie Françoiſe, en l'année 1689.

QUELQUE peu d'uſage que l'homme faſſe de ſes lumieres pour s'étudier ſoi-même, il découvre les foibleſſes & les déréglements dont il eſt rempli ; auſſi-tôt ſa raiſon cherche à y remédier, touchée naturellement d'un deſir de perfection qui lui reſte de l'ancienne grandeur où elle s'eſt vue élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des miſeres de l'homme ? Elle ne ſait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des paſſions par des paſſions ; & les vains remedes qu'elle fournit ſont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle eſt intéreſſée à ne les plus reconnoître.

pour des maux, & qu'elle s'eſt ſéduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant pluſieurs ſiecles la Grece, ſi fertile en eſprits ſubtils, curieux & inquiets, produiſit ces Sages qui faiſoient une profeſſion téméraire d'enſeigner à leurs diſciples l'art de vivre heureux, & de ſe rendre plus parfaits; en vain la diverſité infinie de leurs ſentiments, qui ſera à jamais la honte des foibles lumieres naturelles, épuiſa tout ce que la raiſon humaine pouvoit pour les hommes; l'effet des plus grands efforts de la Philoſophie ne fut que de changer les vices que produit la Nature corrompue, en de fauſſes vertus, qui étoient, s'il ſe peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ſes défauts avec aſſez de ſimplicité, pour les rendre en quelque ſorte excuſables; au lieu qu'un Philoſophe païen, fier d'avoir acquis les ſiens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ſes applaudiſſements.

Ces déſordres que la raiſon humaine cauſoit dans la Grece, où elle régnoit avec toute la hauteur dont elle eſt capable quand elle vient

à ſe méconnoître ; les leçons trompeuſes qu'elle envoyoit de là chez tous les peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas ſans doute les moindres motifs qui inviterent la Raiſon éternelle à deſcendre ſur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuſes ſemaines de Daniel qui expiroient, & le ſceptre de Juda qui avoit paſſé dans des mains étrangeres, preſſoient le Libérateur ſi long-temps promis & attendu ; il eſt certain que d'un autre côté les Grecs, livrés juſques-là à des erreurs orgueilleuſes, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Meſſie par leurs beſoins, quoiqu'ils ne fuſſent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns, pour dégager ſa parole tant de fois donnée par la bouche de ſes Prophetes ; & il le devoit aux autres, pour ſatisfaire à ſa bonté, qui ne les pouvoit ſouffrir plus long-temps dans les égarements de leur ſageſſe. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin ſur les nations, un Grand Prêtre qui leur enſeignât les véritables ſacrifices ; & il falloit aux autres un Sage dont ils reçuſſent des préceptes ſolides, un Maître qui

leur apportât toutes les connoiſſances après leſquelles ils ſoupiroient depuis ſi long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Meſſie ſi ardemment deſiré d'un ſeul peuple, & ſi néceſſaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées ſans obſcurité & ſans nuages ; alors diſparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfanté l'imagination des Philoſophes ; alors des remedes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous ſont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier ſur quelqu'un des effets que produiſit la nouvelle loi annoncée par Jeſus-Chriſt. L'impatience dans les maux eſt peut-être un des vices auxquels la Nature nous porte, & le plus généralement, & avec le plus de force ; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philoſophie ait plus aſpiré qu'à la patience : ſans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus néceſſaire à la malheureuſe condition des hommes, ni plus capable d'attirer une diſtinction glorieuſe à ceux qui auroient pu l'acquérir. Cette impatience de la Nature, & la fauſſe patience de la Philoſophie, nous ſerviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui ſe fit alors dans l'univers. Voyons

comment la véritable patience, inconnue juſques-là ſur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'enviſager de près & d'étudier nos miſeres : cette vue, cette étude ſervira à nous convaincre des bienfaits du Rédempteur.

I. POINT.

Quel eſt ce mouvement impétueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en ſecouer le joug ? Pourquoi tâcher à les repouſſer loin de nous par des efforts violents, dont nous ſentons en même temps l'impuiſſance ? Pourquoi prendre à partie, ou des aſtres qui n'ont en aucune ſorte contribué à nos malheurs, ou une fortune & des deſtins qui n'ont point d'être hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adreſſées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? que veut dire cette eſpece de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportements ? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons-nous ? Malheureux, ſi nous n'avons que des moyens ſi faux & ſi peu raiſonnables pour les ſoulager ! Inſenſés,

ſi nous les redoublons ! Mais quel ſujet d'en douter ? il n'eſt que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faiſons pour arracher le trait qui nous bleſſe, l'enfonce encore davantage : l'ame ſe déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle ſe met, excitant ſa ſenſibilité, donne plus de priſe ſur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de ſuivre des mouvements déréglés, ni la crainte d'augmenter le ſentiment de nos maux, ne réprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix ſecrete de notre conſcience ne nous la reproche preſque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportements une injuſtice évidente qui nous frappe, & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il ſemble que le mal que nous ſouffrons nous juſtifie ; il ſemble qu'il nous diſpenſe pour quelque temps de la néceſſité d'être raiſonnables. N'emploie-t-on pas même quelque ſorte d'art pour s'excuſer de ce défaut, & pour s'y livrer ſans ſcrupule ? ne ſe déguiſe-t-on pas ſouvent l'impatience ſous le nom plus doux de vivacité ? Il eſt vrai qu'elle marque tou-

jours une ame vaincue par ſes maux, & contrainte de leur céder : mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on ſoit ſenſible juſqu'à l'excès, & des événements où ils s'imaginent que l'on peut avec bienſéance manquer de force & s'oublier entiérement. C'eſt alors qu'il eſt permis d'aller juſqu'à ſe faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût cru, que ce qui porte le plus le caractere de petiteſſe de courage, pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion ſeule pouvoit remédier à un défaut ſi enraciné dans la Nature, & quelquefois autoriſé par nos fauſſes opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience, toujours nuiſible & inſenſée, que nous ſommes tous pécheurs ; que nous devons une expiation à la Juſtice divine ; que tous les maux que nous ſommes capables de ſouffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange conſolation, à en juger ſelon les premieres idées qui ſe préſentent ! Quoi, nous ne ſerons pas ſeulement malheureux, nous ſerons encore obligés de nous croire coupables ? nous perdrons juſqu'au droit de nous plaindre ? nos ſoupirs ne pourront plus être

innocents ? Encore un coup, quelle étrange conſolation !

C'en eſt une cependant, & ſolide & efficace. Quelque triſtes que paroiſſent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vivement perſuadé qu'il mérite les maux qu'il ſouffre, eſt bien éloigné de les redoubler par des mouvements d'impatience. Il eſt juſte que la révolte de notre ame contre des douleurs dues à nos péchés, ſoit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes ; mais on ſe l'épargne en ſe ſoumettant ſans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'eſt pas que les Chrétiens cherchent à ſouffrir moins ; c'eſt que d'ordinaire, les actions de vertu ont des récompenſes naturelles qui en ſont inſéparables. On ne peut être dans une ſainte diſpoſition à ſouffrir, que l'on ne diminue la rigueur des ſouffrances ; on ne peut y conſentir ſans les ſoulager ; & lorſque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la Juſtice divine, on peut dire que nous affoibliſſons en quelque ſorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette auſſi au nombre des

motifs de patience que la Religion nous enſeigne, les biens éternels, qu'elle nous apprend à mériter par le bon uſage de nos maux ? ſont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquérir ces biens céleſtes qui ne pourront jamais nous être ravis ? ſouffre-t-on encore quand on les enviſage ? & leur idée laiſſe-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & paſſageres ? Ah ! il me ſemble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les ſentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions même que ſa colere nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une ſource d'un bonheur infini. Recevons avec une ſoumiſſion ſincere de ſi juſtes punitions ; & elles deviendront auſſi-tôt des ſujets de récompenſe. Nous n'aurons pas ſeulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la ſouveraine félicité. Aveuglement de la Nature, lumieres céleſtes de la Religion, que vous êtes contraires ! la Nature par ſes mouvements déſordonnés augmente nos douleurs ; & la Religion les met, pour ainſi

dire, à profit, par la patience qu'elle nous inſpire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux néceſſaires un mal volontaire; & ſi nous ſuivons les inſtructions de l'autre, nous tirons de ces maux néceſſaires les plus grands de tous les biens.

Auſſi la patience chrétienne n'eſt-elle pas une ſimple patience, c'eſt un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa vue dans cette éternité de bonheur dont elle nous aſſure la jouiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtiments dont on eſt digne par ſes péchés; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joie, comme des graces dont on eſt indigne. De là naiſſoient ces merveilles dont les annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joui au milieu même des plus âpres tourments; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vue entre les biens & les maux; que dis-je, égalité? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſés juſqu'à oſer appeller ſur eux les

maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu, que la naiſſance du Chriſtianiſme ! On voit paroître tout-à-coup, & ſe répandre dans l'univers, des hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus communs ; des hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincere pour tout ce que les autres fuient. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſpérité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable, ils ont une joie qui va ſouvent juſqu'à des tranſports : s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourments & à la mort, ils ſe contraignent ; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement ; on ne leur donne pour ſupplice que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Païens ? quel eſt ce renverſement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? les hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſques-là avoient paru être en poſ-

ſeſſion de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur ſpéculation & dans leur pratique, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte qui détruiſit les fauſſes eſpeces de patiences établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuſes peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs paſſions pour guides.

II. POINT.

Jamais la raiſon humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laiſſé voir tant d'impuiſſance, que dans la ſecte des Stoïciens. Ces Philoſophes entreprirent de perſuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque choſe d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférents; & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui ſe retranchoit entiérement dans la partie ſpirituelle de lui-même. Ainſi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire; & il ſe paroit d'une patience faſtueuſe, fondée ſur l'impaſſibilité dont ſa ſecte le flattoit. Souffrir avec

conſtance, eût été quelque choſe de trop humain ; il ne ſouffroit point : ſemblable à Jupiter même, dont il n'avoit lieu d'envier ni les perfections ni le bonheur.

Juſqu'où vous égarez-vous, foibles eſprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ! Quoi ! il s'agit de ſoulager les bleſſures que nous recevons, nous en gémiſſons ; & on n'y trouve point d'autre remede que de nous ſoutenir que nous ſommes invulnérables ? Trop heureux encore, ſi nous pouvions entrer dans cette illuſion, & en profiter : mais ſi ces vaines idées élevent pour quelques moments & enflent l'imagination ſéduite, on eſt auſſi-tôt rappellé au ſentiment de ſes maux par la Nature, plus forte & plus puiſſante ; & ſi l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'eſprit cette ſuperbe ſpéculation, le cœur qui ſouffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien, preſſé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit en s'adreſſant à elle ; *je n'avouerai pourtant pas que tu ſois un mal ;* cet effort qu'il faiſoit pour ne le pas avouer, ce déſaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu, & le plus fort & le plus ſincere qui pût jamais être ?

Loin du Chriſtianiſme une erreur ſi contraire aux ſentiments naturels, & un orgueil ſi indigne d'une raiſon éclairée. La patience des Chrétiens n'eſt point fondée ſur ce qu'ils s'imaginent être au deſſus des douleurs : ils ſouffrent, ils avouent qu'ils ſouffrent ; mais la ſoumiſſion qu'ils ont pour celui qui les fait juſtement ſouffrir, mais le prix qui eſt propoſé à leurs ſouffrances produit cette conſtance, ce calme, cette joie, qui ont ſi ſouvent arraché à leurs perſécuteurs de l'admiration & du reſpect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémiſſements, par la crainte de déshonorer le parti qu'ils font profeſſion de ſuivre ; mais la divine Religion qu'ils ſuivent prévient en eux les plaintes & les gémiſſements, par les ſaintes penſées dont elle les remplit. Ils ſont tels au dedans d'eux-mêmes que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils ſont ce que toute la philoſophie elle-méme ne ſauroit aſſez admirer, auſſi ſenſibles que tous les autres hommes à toutes les miſeres humaines, plus ſatisfaits au milieu des plus grandes miſeres, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offenſé ne conſervoit un extérieur paiſible, que parce qu'il s'élevoit auſſi-tôt dans ſon cœur au deſſus de celui qui l'avoit offenſé, & quelquefois même, par un ſuperbe jugement, oſoit le dégrader de la qualité d'homme : inſulte qu'on fait ſans danger à ſon ennemi : vengeance impuiſſante, qui ne laiſſe pas de conſoler l'orgueil. Un Chrétien ſe met dans ſon cœur au deſſous de tous les hommes; & cependant il a au milieu des outrages une héroïque tranquillité, qui le met au deſſus de ſes ennemis. Innocent & heureux artifice, que la grace nous enſeigne ! ſans prendre une fierté mal fondée, ſans affecter une fauſſe inſenſibilité, nous n'avons qu'à nous humilier ſous la main du Créateur, pour être ſupérieurs aux créatures ; nous n'avons qu'à la reſpecter dans les inſtruments qu'elle emploie, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes puiſſent nous porter. Il n'y en a point qui n'aient aſſez de pouvoir pour nous faire ſouffrir ; mais il n'y en a point qui en aient aſſez pour troubler notre repos. Lorſque leurs bras ſont tournés contre nous, un bras plus puiſ-

ſant qui les fait agir ſe montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le reſpect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injuſtices que nous avons à eſſuyer ne ſe repréſentent plus à nous comme des événements qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation ; nous remontons plus haut, & d'une vue plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événements nous viennent du Ciel, & comme de juſtes châtiments qui demandent de la ſoumiſſion, & comme des ſujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainſi qu'en jugeoient la plupart des Philoſophes, perſuadés que toutes choſes étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, néceſſaire, de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il eſt vrai qu'ils ſe ſoumettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec aſſez de réſolution ; mais quelle étoit cette eſpece de patience ? Une patience d'eſclaves attachés à leur chaîne, & ſujets à tous les caprices d'un maître impitoyable ; une patience qui n'étant fondée que ſur l'inutilité de la révolte, arrête

durement les mouvements de l'ame, & au lieu de la conſoler, y laiſſe un chagrin ſombre & farouche; en un mot, un déſeſpoir un peu raiſonné, plutôt qu'une vraie patience. Graces à notre auguſte Religion, nous ſavons que nous ne dépendons point d'un deſtin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne; une Intelligence éternelle, non moins puiſſante que le paroiſſoit aux Philoſophes leur fatalité imaginaire, mais de plus ſouverainement ſage, préſide à tout. Ce bras dont nous reſſentons les coups, eſt un bras qui nous diſtribue les maux mêmes ſelon nos beſoins & ſelon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoie que des biens: c'eſt le bras d'un pere; nous ſouffrons comme des enfants, ſûrs de la bonté de celui qui nous fait ſouffrir; & non point comme des eſclaves, aſſujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles. Ce n'eſt point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en eſt l'injuſtice; & notre patience eſt une véritable ſoumiſſion d'eſprit, qui répand dans le cœur une conſolation preſ-

que auſſi douce, ſi je l'oſe dire, que la jouiſſance même du bien.

Tels ſont les effets que produiſit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut propoſé, lorſque le Juſte, le ſeul juſte qui l'ait été jamais par lui-même, ſe vit ſur le point d'expier les péchés du genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Diſciples, qui n'avoient plus que peu d'inſtants à lui être fideles; frappé de l'affreuſe idée d'un ſupplice également honteux & cruel qui lui étoit deſtiné, il s'adreſſe à ſon pere céleſte, il lui demande, que s'il eſt poſſible, les tourments qu'il enviſage lui ſoient épargnés: & un ſouhait que la grandeur de ſes tourments déjà préſents à ſes yeux rendoit ſi légitime, un ſouhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faiſoit, un ſouhait où la modération éclate juſques dans les termes qui l'expriment, eſt cependant réprimé-dans le même moment par une ſoumiſſion entiere & ſans réſerve aux deſſeins de Dieu. *Que ta volonté ſoit faite*, dit Jeſus-Chriſt à ſon pere. Et quelle volonté! combien ſavoit-il qu'elle étoit ſévere & rigoureuſe à ſon égard! Il ſe voyoit livré à la juſtice irritée, il voyoit la

bonté entiérement ſuſpendue ; cependant pour ſatisfaire aux devoirs de l'obéiſſance d'un fils, il ſouſcrit à ſa propre diſgrace, & ſon unique ſoulagement au milieu de ſes douleurs les plus vives, eſt de tourner les yeux ſur la main dont il les reçoit.

Il ſoupira encore ſur la croix, il ſe plaignit d'avoir été abandonné de ſon pere ; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit ſeulement combien il y étoit ſenſible. Les Philoſophes prétendoient à une impaſſibilité, qui dans l'état où nous ſommes ne peut s'accorder avec la nature humaine ; & Jeſus-Chriſt ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de ſa divinité. Il ſouffrit les plus cruels ſupplices pour laiſſer un exemple qui convînt à des hommes néceſſairement ſujets à la douleur. Il prit toute notre ſenſibilité, pour nous porter avec plus de force à l'imitation de ſa patience.

Inſpirez-nous, Verbe incarné cette vertu héroïque ſi éloignée de la corruption qui nous eſt devenue naturelle, & de la fauſſe perfection à laquelle la Philoſophie aſpiroit. Daignez nous inſtruire dans la ſcience de ſouffrir ; ſcience

toute céleſte, & qui n'appartient qu'à vos Diſciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons ; mais comment les mettre en pratique ſans le ſecours de votre grace ? c'eſt vous ſeul ſur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'eſt vous ſeul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les ſuivre. Vous qui êtes la raiſon & la ſageſſe de votre adorable pere, devenez auſſi la nôtre, pour régler les emportements auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions. Ne permettez, Seigneur, à votre juſtice de les faire tomber ſur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les diſpoſitions néceſſaires pour en profiter ; & ne nous envoyez tous les maux dont nous ſommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment chrétien.

DISCOURS
DE RÉCEPTION
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
Le 5. Mai 1691.

MESSIEURS,

Si je ne ſongeois aujourd'hui à me défendre des mouvements flatteurs de la vanité, quelle occaſion n'auroit-elle pas de me ſéduire, & de me jeter dans la plus agréable erreur où je ſois jamais tombé ? En entrant dans votre illuſtre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute ſa gloire ; je me croirois aſſocié à l'immortelle renommée qui vous attend ; & comme la vanité eſt également hardie dans ſes idées, & ingénieuſe à les autoriſer, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, Meſſieurs, j'oſe aſſurer que je me

garantis d'une ſi douce illuſion ; je ſais trop bien ce qui m'a donné vos ſuffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connoiſſois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoiſe, & vous m'avez compté cette connoiſſance pour un mérite. Mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement ſollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naiſſance à un grand nom, * qui dans la plus noble eſpece des productions de l'eſprit efface tous les autres noms, à un nom que vous reſpectez vous-mêmes. Quelle ample matiere m'offriroit l'illuſtre Mort qui l'a ennobli le premier ? Je ne doute pas que le Public, pénétré de la vérité de ſon éloge, ne me diſpenſât de cette ſcrupuleuſe bienſéance qui nous défend de publier des louanges où le ſang nous donne quelque part ; mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zele du ſang, parler de ce grand homme, que comme en parlent ceux que ſa gloire intéreſſe le moins.

Vous, Meſſieurs, à qui ſa mémoire ſera toujours chere, daignez travailler pour elle,

* M. de Fontenelle étoit neveu de Mrs. Corneille.

en me mettant en état de ne la pas déshonorer. Empêchez que l'on ne reproche à la Nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, Meſſieurs; j'oſe croire même que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumieres ſe communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Académie : & pourriez-vous me recevoir parmi vous, ſi vous n'aviez formé le deſſein de m'élever juſqu'à vous ? Oſerois-je moi-même, ſi je ne comptois ſur votre ſecours, ſuccéder à un grand Magiſtrat *, dont le génie, quelque diſtance qu'il y ait entre les caracteres de Conſeiller d'Etat & d'Académicien, embraſſoit toute cette étendue ?

Je ſens que mon cœur me ſollicite de m'étendre ſur ce que je vous dois ; & je réſiſte à un mouvement ſi légitime, non par l'impuiſſance où je ſuis de trouver des expreſſions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marquerai ma reconnoiſſance, lorſque j'entrerai avec une ardeur

* M. de Villayer, Doyen du Conſeil d'Etat.

égale

égale à la vôtre dans tout ce qui vous intéreſſe le plus vivement. Un grand ſpectacle eſt devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifférents à d'autres diſcours; je ſuſpens mes ſentiments particuliers, je cours au ſeul ſujet qui vous touche.

Mons vient d'être ſoumis. Tandis qu'un Prince, qui tire tout ſon éclat d'être jaloux de la gloire de *LOUIS LE GRAND*, aſſemble avec faſte des Conſeils compoſés de Souverains, & que ſon ambition s'y laiſſe flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçue de la France; tandis qu'il propoſe des projets d'une campagne plus heureuſe que les précédentes, projets qu'a enfanté avec peine une ſombre & lente méditation; c'eſt aux portes de ce Conſeil, c'eſt dans le fort des délibérations, que *LOUIS* entreprend de ſe rendre maître de la plus conſidérable de toutes les places ennemies.

A ce coup de foudre l'aſſemblée ſe diſſipe, le chef court, vole où il ſe croit néceſſaire, remue tout, fait les derniers efforts, aſſemble enfin une aſſez grande armée, pour ne pas être témoin de la priſe de Mons ſans en rehauſſer l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce ſpectateur

d'au delà des mers. Conquête auſſi heureuſe que glorieuſe, ſi au milieu du bonheur dont elle étoit accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'eſt pas beſoin d'en exprimer le ſujet; ſous le regne de *LOUIS*, nous ne pouvons craindre que quand il s'expoſe.

Dans le même temps, Nice, qui dans les Etats d'un autre ennemi décide preſque de leur ſûreté, Nice eſt forcée de ſe rendre à nos armes, & la campagne n'eſt pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle nobleſſe dans les entrepriſes du Roi! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du ſuccès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du deſſein, & fera diſparoître tous les obſtacles qui ont été ou prévenus ou ſurmontés. Il manque à des entrepriſes ſi vaſtes & ſi hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un eſprit né pour en exciter, ambitieux ſans meſure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la Ligue juſqu'à des Princes, qui malgré leur foibleſſe pouvoient être

à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable; nous eſpérâmes, il eſt vrai, que tant d'ennemis viendroient ſe briſer contre la puiſſance de *LOUIS*: mais ne diſſimulons pas que l'idée que nous en avions, quelqu'élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au delà d'une glorieuſe réſiſtance. Apprenons que la réſiſtance de *LOUIS*, ce ſont de nouvelles conquêtes; il ne ſait point aſſurer ſes frontieres ſans les étendre; il ne défend ſes Etats qu'en les aggrandiſſant.

Il avoit renoncé par la paix à ſe rendre maître de l'Europe; & l'Europe entiere rallume une guerre qui le rétablit dans ſes droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de ſa modération. Il tenoit ſa valeur captive; ſes ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'univers lui eſt ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre ſpectateur de tant de merveilles, le grand Miniſtre à qui l'Académie Françoiſe doit ſa naiſſance! Lui qui, ſous les ordres du plus juſte des Rois, a commencé l'élévation de la France, avec quel étonnement verroit-il ſes propres deſſeins pouſſés ſi loin au delà de ſon idée & de ſon attente? Lui qui nous fut donné

pour préparer le chemin à *LOUIS LE GRAND*, auroit-il cru ouvrir une ſi belle & ſi éclatante carriere ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, ſi elle ne remplit pas ſous ſon regne le devoir qu'il lui avoit impoſé de célébrer dignement les héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaiſir égal, & notre zele, & notre impuiſſance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de *LOUIS*, ſont accablés ſous ce même poids de grandeur, de valeur & de ſageſſe, qui accable aujourd'hui tous les ennemis de cet Etat. Une ſincere ſoumiſſion eſt le ſeul parti qui reſte à l'envie ; & une admiration muette eſt le ſeul qui reſte à l'éloquence.

RE'PONSE
AU DISCOURS

Que M. l'Evêque de Luçon fit à l'Académie Françoiſe, lorſqu'il y fut reçu le 6. Mars 1732.

MONSIEUR,

Il arrive quelquefois que, ſans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuſe d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de ſonger du moins autant à décorer notre liſte, qu'à fortifier ſolidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuſte accuſation à craindre. Il eſt vrai que vous portez un beau nom; il eſt vrai que vous êtes revêtu d'une dignité reſpectable: on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous donneroit preſqu'un droit héréditaire; la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces ouvrages où vous avez traité des matieres qui, très-

épineuſes par elles-mêmes, le ſont devenues encore davantage par les circonſtances préſentes. Beaucoup d'autres ouvrages du même genre ont eſſuyé de violentes attaques, dont les vôtres ſe ſont garantis par eux-mêmes; mais ce qu'il nous appartient le plus particuliérement d'obſerver, il y regne cette beauté de ſtyle, ce génie d'éloquence dont nous faiſons notre principal objet.

Nous voyons déjà combien notre choix eſt applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne ſait pas trop en quoi conſiſte notre mérite académique, mais qui ſe connoît bien en eſprit. Ce monde où vous êtes né, & où vous avez vécu, ne ſe laſſe point de vanter les agréments de votre converſation, & les charmes de votre ſociété. Nous croirons aiſément que ces louanges vous touchent peu, ſoit par l'habitude de les entendre, ſoit parce que la gravité de votre caractere peut vous les faire mépriſer : mais l'Académie eſt bien aiſe que ſes Membres les méritent, elle que ſon nom d'Académie Françoiſe engage à cultiver ce qui eſt le plus particulier aux François, la politeſſe & les agréments.

Ici, Monſieur, je ne puis réſiſter à la vanité

de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaiſir que votre commerce faiſoit à un nombre de perſonnes mieux choiſies ; & je rendrois graces avec beaucoup de joie au ſort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoiſſance, ſi ce même ſort ne me chargeoit auſſi d'une autre fonction très-douloureuſe & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illuſtre prédéceſſeur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu ; il faut que j'en parle, que j'appuie ſur tout ce qui cauſe mes regrets, & que je mette du ſoin à rendre la plaie de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaiſir à dire ce que l'on ſent ; mais il faudroit le dire dans cette aſſemblée d'une maniere digne d'elle, & digne du ſujet : & c'eſt à quoi je ne crois pas pouvoir ſuffire, quelqu'aidé que je ſois par un tendre ſouvenir, par ma douleur même, & par mon zele pour la mémoire de mon ami.

Le plus ſouvent on eſt étrangement borné par la Nature : on ne ſera qu'un bon Poëte ; c'eſt être déjà aſſez réduit : mais de plus on ne le ſera que dans un certain genre ; la chanſon

même en eſt un où l'on peut ſe trouver renfermé. M. de la Motte a traité preſque tous les genres de Poéſie. L'ode étoit aſſez oubliée depuis Malherbe : l'élévation qu'elle demande, les contraintes particulieres qu'elle impoſe, avoient cauſé ſa diſgrace ; quand un jeune inconnu parut ſubitement avec des odes à la main, dont pluſieurs étoient des chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les ſiennes eſt toujours Pindare, Anacreon toujours Anacreon, & ils ſont tous deux très-oppoſés. M. de la Motte après avoir commencé par être Pindare, ſut devenir Anacreon.

Il paſſa au Théatre tragique, & il y fut univerſellement applaudi dans trois pieces de caracteres différents. Les Machabées ont le ſublime & le majeſtueux qu'exige une Religion divine : Romulus repréſente la grandeur romaine naiſſante, & mêlée de quelque férocité : Inès de Caſtro exprime les ſentiments les plus tendres, les plus touchants, les plus adroitement puiſés dans le ſein de la Nature. Auſſi l'hiſtoire du Théatre n'a-t-elle point d'exemple d'un ſuccès pareil à celui d'Inès. C'en eſt un grand pour une piece, que d'avoir attiré

une fois chacun de ceux qui vont aux ſpectacles : Inès n'a peut-être pas eu un ſeul ſpectateur qui ne l'ait été qu'une fois ; le deſir de la voir renaiſſoit après la curioſité ſatisfaite.

Un autre Théatre a encore plus ſouvent occupé le même Auteur, c'eſt celui où la muſique s'uniſſant à la poéſie, la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigoureux eſclavage. De grands Poëtes ont fiérement mépriſé ce genre, dont leur génie trop roide & trop inflexible les excluoit ; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux que c'eſt un genre très-difficile. M. de la Motte eût été auſſi en droit de le mépriſer ; mais il a fait mieux, il y a beaucoup réuſſi. Quelques-unes de ſes pieces ; car, fuſſent-elles toutes d'un mérite égal, le ſuccès dépend ici du concours de deux ſuccès ; l'Europe galante, Iſſé, le Carnaval de la Folie, Amadis de Grece, Omphale, dureront autant que le Théatre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réſerve qu'il ſe ménage pour ſes beſoins.

Dans d'autres genres que M. de la Motte a embraſſés auſſi, il n'a pas reçu les mêmes ap-

plaudiſſements. Lorſque ſes premiers ouvrages parurent, il n'avoit point paſſé par de foibles eſſais, propres ſeulement à donner des eſpérances; on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loiſir de ſe précautionner contre l'admiration. Mais dans la ſuite on ſe tint ſur ſes gardes, on l'attendoit avec une indiſpoſition ſecrete contre lui; il en eût coûté trop d'eſtime pour lui rendre une juſtice entiere. Il fit une Iliade, en ſuivant ſeulement le plan général d'Homere; & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homere ſans l'adorer. Il donna un recueil de fables, dont il avoit inventé la plupart des ſujets; & on demanda pourquoi il faiſoit des fables après la Fontaine. Sur ces raiſons on prit la réſolution de ne lire ni l'Iliade, ni les fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu à peu ſur les fables, & je puis être témoin qu'un aſſez grand nombre de perſonnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choſes; car on n'oſe encore dire qu'elles ſont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas juſqu'ici ſe relever; & je dirai le plus obſcurément qu'il me ſera poſſible, que le défaut le plus eſſentiel qui l'en empêche, & peut-

être le ſeul, c'eſt d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une eſpece de devoir, on ne lit les Modernes que pour le plaiſir; & malheureuſement un trop grand nombre d'ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéreſſantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue & de la variété du talent de M. de la Motte, je néglige des comédies, qui, quoiqu'en proſe, appartiennent au génie poétique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de ſon premier état de proſe, pour être élevée à la dignité de piece en vers, ſi cependant c'étoit une dignité ſelon lui; mais enfin c'étoit toujours un nouveau ſtyle auquel il ſavoit ſe plier.

Cette eſpece de dénombrement de ſes ouvrages poétiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ſes pſeaumes & de ſes cantates ſpirituelles, ni des églogues qu'il renfermoit, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de pieces galantes. Il n'a manqué à un Poëte ſi univerſel qu'un ſeul genre, la ſatyre; & il eſt plus glorieux pour lui qu'elle

lui manque, qu'il ne l'eſt d'avoir eu tous les autres genres à ſa diſpoſition.

Malgré tout cela, M. de la Motte n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthouſiaſme involontaire qui le ſaiſît, une fureur divine qui l'agitât; c'étoit ſeulement une volonté de faire des vers qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'eſprit. Quoi! ce qu'il y aura de plus eſtimable en nous, ſera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous ſans nous-mêmes, ce qui aura plus de conformité avec l'inſtinct des animaux? Car cet enthouſiaſme & cette fureur bien expliqués, ſe réduiront à de véritables inſtincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable ſeulement en ce qu'elles le font ſans l'avoir médité & ſans le connoître. Eſt-ce là le modele que nous devons nous propoſer? & ſerons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, Meſſieurs: vous ſavez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthouſiaſme pour la Poéſie; mais qu'il faut en même temps une raiſon qui préſide à tout l'ouvrage, aſſez éclairée pour ſavoir juſqu'où elle

peut lâcher la main à l'enthouſiaſme, & aſſez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte ſi rare. Il ſe forme de deux contraires heureuſement unis dans un certain point, non pas tout-à-fait indiviſible, mais aſſez juſte. Il reſte un petit eſpace libre où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut deſirer un peu plus ou un peu moins; mais ceux qui n'ont pas formé le deſſein de chicaner le mérite, & qui veulent juger ſainement, n'inſiſtent guere ſur ce plus ou ce moins qu'ils deſireroient, & l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cauſe de l'impoſſibilité de l'expliquer.

Je ſais ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit aſſez ſouvent ſes idées dans des ſources aſſez éloignées de celle d'Hippocrene, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique ſolides; en un mot, car je ne veux rien diſſimuler, dans la Métaphyſique, même dans la Philoſophie. Quantité de gens ne ſe trouvoient plus en pays de connoiſſance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zéphirs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables & faciles riens de la Poéſie ordinaire. Un Poëte ſi peu frivole, ſi fort de

choſes, ne pouvoit pas être un Poëte : accuſation plus injurieuſe à la Poéſie qu'à lui. Il s'eſt répandu depuis un temps un eſprit philoſophique preſque tout nouveau, une lumiere qui n'avoit guere éclairé nos ancêtres ; & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumiere, & n'eût ſaiſi avidement cet eſprit. Il a bien ſu cueillir les fleurs du Parnaſſe ; mais il y a cueilli auſſi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de ſubſtance que ceux du Parnaſſe n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raiſon dans ſes ouvrages, j'en conviens ; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agréments, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raiſon.

Parlerai-je ici de cette foule de cenſeurs que ſon mérite lui a faits ? Seconderai-je leurs intentions, en leur aidant à ſortir de leur obſcurité ? Non, Meſſieurs, je ne puis m'y réſoudre : leurs traits partoient de trop bas pour aller juſqu'à lui. Laiſſons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; laiſſons-les jouir du vil profit qu'ils en ont eſpéré, & que quelques-

uns cherchoient à accroître par un retour réglé de critiques injurieuſes. Je ſais cependant que, même en les mépriſant, car on ne peut s'en empêcher, on ne laiſſe pas de recevoir d'eux quelque impreſſion ; on les écoute, quoiqu'on ne l'oſe le plus ſouvent, du moins ſi on a quelque pudeur, qu'après s'en être juſtifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impreſſions qu'ils peuvent produire ne ſont que très-paſſageres ; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ſes injuſtes cenſeurs commencent déjà à ſe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été plus avare de louanges ſur ſon ſujet, on lui a accordé un premier rang dans la proſe, pour ſe diſpenſer de lui en donner un pareil dans la Poéſie. Et le moyen qu'il n'eût pas excellé en proſe, lui qui avec un eſprit nourri de réflexions, plein d'idées bien ſaines & bien ordonnées, avoit une force, une nobleſſe, & une élégance ſinguliere d'expreſſion, même dans ſon diſcours ordinaire ?

Cependant cette beauté d'expreſſion, ces réflexions, ces idées, il ne les devoit preſque qu'à lui-même. Privé dès ſa jeuneſſe de l'uſa-

ge de ſes yeux & de ſes jambes, il n'avoit pu guere profiter, ni du grand commerce du monde, ni du ſecours des livres. Il ne ſe ſervoit que des yeux d'un neveu, dont les ſoins conſtants & perpétuels pendant vingt-quatre années qu'il a entiérement ſacrifiées à ſon oncle, méritent l'eſtime, & en quelque ſorte la reconnoiſſance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui ſont ſenſibles à l'agréable ſpectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut ſe faire lire ne va pas loin, & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être ſavant; mais ſa gloire en redouble. Il ſeroit lui-même, dans la diſpute des Anciens & des Modernes, un aſſez fort argument contre l'indiſpenſable néceſſité dont on prétend que ſoit la grande connoiſſance des Anciens; ſi ce n'eſt qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme ſi rare ne tire pas à conſéquence.

Dans les grands hommes, dans ceux ſurtout qui en méritent uniquement le titre par des talents, on voit briller vivement ce qu'ils ſont; mais on ſent auſſi, & le plus ſouvent ſans beaucoup de recherches, ce qu'ils ne pourroient pas être: les dons les plus éclatants de

la Nature ne ſont guere plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refuſé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit capable. Il n'étoit ni Phyſicien, ni Géometre, ni Théologien ; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux & de l'étude. Quelques idées de ces différentes Sciences qu'il avoit recueillies çà & là, ſoit par un peu de lecture, ſoit par la converſation d'habiles gens, avoit germé dans ſa tête, y avoit jeté des racines, & produit des fruits ſurprenants par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui étoit du reſſort de la raiſon étoit du ſien ; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bientôt maître. Combien ces talents particuliers, qui ſont des eſpeces de priſons ſouvent fort étroites d'où un génie ne peut ſortir, ſeroient-ils inférieurs à cette raiſon univerſelle qui contiendroit tous les talents, & ne ſeroit aſſujettie par aucun, qui d'elle-même ne ſeroit déterminée à rien, & ſe porteroit également à tout ?

L'étendue de l'eſprit de M. de la Motte embraſſoit juſqu'aux agréments de la converſation : talent dont les plus grands Auteurs, les plus

agréables même dans leurs ouvrages, ont été ſouvent privés, à moins qu'ils ne redevinſſent en quelque ſorte agréables par le contraſte perpétuel de leurs ouvrages & d'eux-mêmes. Pour lui il apportoit dans le petit nombre de ſes ſociétés une gaieté ingénieuſe, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de ſouffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ſes mœurs, de ſa probité, de ſa droiture, de ſa fidélité dans le commerce, de ſon attachement à ſes devoirs ; ſur tous ces points la louange a été ſans reſtriction, peut-être parce que ceux qui ſe piquent d'eſprit ne les ont pas jugés aſſez importants, & n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'eſprit dans les plus grands héros des Lettres. Ils ſont ſujets ou à une baſſe jalouſie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit, il louoit avec une ſatisfaction ſi vraie, qu'il ſembloit ſe complaire dans les talents d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de ſe louer lui-même, ſi on

pouvoit l'acquérir. Ce n'eſt pas que les défauts lui échappaſſent ; & comment l'auroient-ils pu ? mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant ſi recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévere dans le particulier pour inſtruire, il étoit hors de là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans ſa tête ſon ſtyle pour regle de tous les autres ſtyles ; il ſavoit que le beau ou l'agréable ſont rares, mais non pas uniques ; ce qui étoit le moins ſelon ſes idées particulieres, n'en avoit pas moins droit de le toucher ; & il ſe préſentoit à tout, bien exempt de cette injuſtice du cœur qui borne & qui reſſerre l'eſprit. Auſſi étoit-ce du fond de ſes ſentiments qu'il ſe répandoit ſur ſes principaux écrits une certaine odeur de vertu délicieuſe pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un Auteur qui ſe rend aimable dans ſes ouvrages, eſt au deſſus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable !

Un des plus célebres incidents de la querelle ſur Homere, fut celui où l'on vit paroître dans la lice, d'un côté le ſavoir, ſous la figure d'une Dame illuſtre ; de l'autre l'eſprit, je ne veux

pas dire la raiſon, car je ne prétends point toucher au fond de la diſpute, mais ſeulement à la maniere dont elle fut traitée. En vain le ſavoir voulut ſe contraindre à quelques dehors de modération, dont notre ſiecle impoſe la néceſſité; il retomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, & laiſſa échapper de l'aigreur, de la hauteur & de l'emportement. L'eſprit au contraire fut doux, modeſte, tranquille, même enjoué, toujours reſpectueux pour le vénérable ſavoir, & encore plus pour celle qui le repréſentoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté; mais les efforts de l'art ne vont pas ſi loin, & ſon caractere naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je ſens bien, Meſſieurs, que je viens de faire un éloge peu vraiſemblable; & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au delà du vrai; je crains ſeulement qu'elle ne m'ait pas inſpiré aſſez heureuſement, ou ne m'ait engagé à un trop long diſcours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fuſſe échappé à parler auſſi long-temps, je le prierois de terminer la ſéance, ſelon ſa

coutume, par quelqu'une de ſes productions ; & vous ne vous ſeriez ſéparés qu'en applaudiſſant, ainſi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le poſſédons plus ; & il faut bien que nous nous attendions à le regretter ſouvent.

ŒUVRES MÊLÉES.

COMPLIMENT

FAIT AU ROI

SUR SON SACRE,

Par Mr. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoiſe, le 9. Novembre 1722.

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le royaume, qui répete avec tant de tranſport celles que Votre Majeſté a entendues dans Rheims; l'Académie Françoiſe eſt trop heureuſe, eſt trop honorée de pouvoir faire entendre ſa voix juſqu'au pied de votre trône. La naiſſance, SIRE,

vous a donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions auſſi de ſa main un ſi grand bienfait : ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguſte cérémonie. Nous oſons dire cependant que nous l'avions prévenue ; Votre Perſonne étoit déjà ſacrée par le reſpect & par l'amour. C'eſt en elle que ſe renferment toutes nos eſpérances ; & ce que nous découvrons de jour en jour dans Votre Majeſté, nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands d'entre nos Monarques, Louis à qui vous ſuccédez, & Charlemagne dont on vous a mis la couronne ſur la tête.

COMPLIMENT

FAIT AU ROI

Le 19. Décembre 1722, ſur la mort de Madame, par Mr. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoiſe.

SIRE,

Quand l'art de la parole ſeroit tout-puiſſant ; quand l'Académie Françoiſe, qui l'étudie avec tant de ſoin, le poſſéderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de Votre Majeſté. Vous regrettez très-légitimement, Sire, une grande Princeſſe, qui couronnoit toutes ſes vertus par un attachement pour vous auſſi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languiſſante, & attaquée d'un mal dont elle ne ſe diſſimuloit pas les ſuites, elle voulut être témoin de la cérémonie qui a conſacré Votre Perſonne, & remporter de cette vie le plaiſir de ce

ce dernier ſpectacle, ſi touchant pour elle. Nous oſons avouer, SIRE, que l'affliction que vous reſſentez de ſa perte nous eſt précieuſe ; elle nous annonce dans Votre Majeſté ce que nous y deſirons le plus. Combien doit être cher aux peuples un Maître dont le cœur ſera ſenſible, & capable de s'attendrir pour eux !

COMPLIMENT

Fait le 16. Décembre 1722 à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc d'Orléans, Régent du royaume, ſur la mort de Madame, par Mr. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie.

MONSEIGNEUR,

Tout le royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du ſang, & aux vertus de l'auguſte mere que vous perdez, il les donne à ſes vertus ſeules, & il rend à ſa mémoire le tribut dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa

bonté & ſon humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'eſt pas en droit d'exiger de nous. Si les qualités du cœur faiſoient les rangs, ſa droiture, ſa ſincérité, ſon courage lui en auroient fait un au deſſus même de celui où ſa naiſſance l'avoit placée. Elle a conſervé dans tout le cours de ſa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame & d'un certain calme reſpectable qui y regne. La France ſe glorifioit d'avoir acquis cette grande Princeſſe, & lui rendoit graces des exemples qu'elle donnoit aux perſonnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres ſont ordinairement encore plus touchés que les autres des pertes que fait la vertu; du moins le ſommes-nous davantage de tout ce qui vous intéreſſe, Monſeigneur, nous à qui vous accordez une protection, que vos lumieres rendent ſi flatteuſe pour nous. Si j'oſe parler ici de moi, l'Académie Françoiſe ne pouvoit avoir auprès de vous un interprete de ſes ſentiments qui en fût plus pénétré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus ſincere & plus reſpectueux attachement.

Sa Majeſté Czarienne ayant fait ſavoir à l'Académie Royale des Sciences qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ſes Honoraires, l'Académie chargea ſon Secretaire de lui en écrire ; ce qu'il fit en ces termes :

SIRE,

L'honneur que Votre Majeſté fait à l'Académie Royale des Sciences, de vouloir bien que ſon auguſte nom ſoit mis à la tête de ſa liſte, eſt infiniment au deſſus des idées les plus ambitieuſes qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je ſuis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous eſt preſque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'époque de la plus heureuſe révolution qui puiſſe arriver à un Empire, celle de l'établiſſement des Sciences & des Arts dans les vaſtes pays de la domination de Votre Majeſté. La victoire que vous remportez, SIRE, ſur la barbarie qui y régnoit, ſera la plus

éclatante & la plus ſinguliere de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainſi que d'autres Héros, de nouveaux ſujets par les armes; mais de ceux que la naiſſance vous avoit ſoumis, vous vous en êtes fait, par les connoiſſances qu'ils tiennent de vous, des ſujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir : vous les avez conquis aux Sciences, & cette eſpece de conquête, auſſi utile pour eux que glorieuſe pour vous, vous étoit réſervée. Si l'exécution de ce grand deſſein conçu par Votre Majeſté s'attire les applaudiſſements de toute la terre, avec quels tranſports de joie l'Académie doit-elle y mêler les ſiens, & par l'intérêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut ſe flatter qu'il rejaillira quelque choſe ſur nous !

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

De votre Majeſté

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FONTENELLE, Secr. perp. de l'Acad. R. des Sciences.

De Paris, ce 27. Décembre 1719.

Le Czar ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secretaire eut encore l'honneur d'écrire au Czar la lettre ſuivante.

SIRE,

L'Académie royale des Sciences eſt infiniment honorée de la lettre que Votre Majeſté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en ſon nom de très-humbles actions de graces. Elle vous reſpecte, SIRE, non ſeulement comme un des plus puiſſants Monarques du monde, mais comme un Monarque qui a employé la grande étendue de ſon pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profeſſion, dans de vaſtes pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a cru ne pouvoir mieux immortaliſer le nom d'un de ſes Rois, qu'en ajoutant à ſes titres celui de Reſtaurateur des Lettres, quelle ſera la gloire d'un Souverain qui en eſt dans ſes Etats le premier Inſtituteur ! L'Académie a fait mettre dans ſes Archives la carte de la mer Caſpienne, dreſſée par ordre de Votre Majeſté ; & quoique ce

ſoit une piece unique & très-importante pour la Géographie, elle lui eſt encore plus précieuſe en ce qu'elle eſt un monument de la correſpondance que Votre Majeſté veut bien entretenir avec elle. L'Obſervatoire a été ouvert au Bibliothécaire de Votre Majeſté, qui a voulu y deſſiner quelques machines.

L'Académie la ſupplie très-humblement d'accepter les derniers volumes de ſon hiſtoire, qu'elle lui doit, & qu'elle eſt bien glorieuſe de lui devoir. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

De Votre Majeſté

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, FONTENELLE, Secr. perp. de l'Acad. des Sciences.

De Paris, ce 15. *Octobre* 1721.

RÉPONSE
DE M. DE FONTENELLE
A Mlle. DE LAUNAI,
DEPUIS Mme. DE STAAL.

J'Aurai l'honneur, Mademoiſelle, de vous répondre la même choſe que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de Marly le lendemain que j'eus été chez * l'*Eſprit*. Je lui mandai que j'avois entendu des bruits dont je ne connoiſſois pas la méchanique ; mais que pour décider, il faudroit un examen plus exact que celui que j'avois fait, & le répéter. Je n'ai point changé de langage : mais parce que je n'ai pas décidé abſolument que c'étoit un artifice ; on

* Une jeune fille, appellée Mademoiſelle Letard, excita au commencement de ce ſiecle la curioſité du Public par un prétendu prodige. Tout le monde y couroit, & M. de Fontenelle engagé par Monſeigneur le Duc d'Orléans, alla auſſi voir la merveille. C'eſt à ce ſujet que Mademoiſelle de Launai lui avoit écrit.

m'a imputé de croire que c'étoit un Lutin ; & comme le Public ne s'arrête pas en ſi beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un diſcours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention ſur moi, & l'un ira pour l'autre. Je n'ai pas cru que d'avoir décrié les vieilles Prophéteſſes de Delphes, ce fût un engagement pour détruire une jeune fille vivante, & dont on n'avoit parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable & plus philoſophique. Il y a long-temps qu'on me reproche mon peu de ſévérité. Il faut que je ſois bien incorrigible, puiſque l'âge, l'expérience, & les injuſtices du monde n'y font rien. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que je puis vous dire ſur l'*Eſprit*, qui m'a attiré une lettre que je le ſoupçonnerois volontiers d'avoir dictée, puiſqu'enfin je ne ſuis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra auſſi un Démon familier, je vous dirai avec plus de grace & d'un ton plus ingénieux, mais non avec plus de ſincérité, que je ſuis très-parfaitement, &c.

LETTRE

A Mgr. LE CARDINAL *DE FLEURI.*

Paris, 31. Décembre 1727.

MONSEIGNEUR,

Parmi toutes vos dignités, il vous en manque une dont je ſuis revêtu, moi ; & comme je ſuis bon François, je vous la ſouhaite de tout mon cœur : bien entendu pourtant que j'en jouirai long-temps encore, auſſi-bien que quelques ſucceſſeurs que j'aurai.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE
AU MÊME.

Paris, 13. Janv. 1728.

MONSEIGNEUR,

Le mot * de l'énigme étoit que je ſuis Doyen de l'Académie Françoiſe. C'eſt la dignité que je vous ſouhaitois, & que je vous ſouhaite encore, ſous les conditions plus amplement expliquées dans ma lettre précédente.

Je ſuis, &c.

---

* Le Cardinal de Fleuri n'avoit pas compris de quelle dignité M. de Fontenelle vouloit parler.

LETTRE

DE M. DE FONTENELLE

AU ROI DE POLOGNE,

SUR SA RÉCEPTION

DANS LA SOCIE'TE' ROYALE

DE NANCY.

SIRE,

Jugez de ma reconnoiſſance de la grace que Votre Majeſté m'a faite, en m'accordant une place dans ſon Académie de Nancy, par l'idée que j'en ai. Je me crois dans le même cas que ſi l'Empereur Marc-Aurele m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris ſoin d'établir & de former lui-même. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

De Votre Majeſté, &c.

RÉPONSE
DE SA MAJESTÉ.

IL n'eſt aucune Académie qui ne s'eſtimât heureuſe de vous poſſéder. La mienne ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ſes Membres. Ses deſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite de pouvoir profiter long-temps de vos lumieres, & de voir accomplir à votre égard ce que dit Horace : *Dignum laude virum Muſa vetat mori.*

Je ſuis très-véritablement, Monſieur, votre bien affectionné.

EN 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Siléſie, âgé de ſept ans, il lui en étoit venu une d'or à la place d'une de ſes groſſes dents. Horſtius, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Helmſtad, écrivit en 1595 l'hiſtoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuſe, & qu'elle avoit été envoyée

de Dieu à cet enfant pour conſoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle conſolation & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Hiſtoriens, Rullandus en écrit encore l'hiſtoire. Deux ans après Ingolſteterus, autre Savant, écrit contre le ſentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait auſſi-tôt une belle & docte replique. Un autre grand homme nommé Libavius ramaſſe tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoute ſon ſentiment particulier. Il ne manquoit autre choſe à tant de beaux ouvrages, ſinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfevre l'eut examinée, il ſe trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adreſſe; mais on commença par faire des livres, & puis on conſulta l'Orfevre.

UN homme avoit ſoif, & étoit aſſis ſur le bord d'une fontaine; il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il eſpéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure : ce temps étant paſſé;

Voici encore la même eau, disoit-il; *ce n'est point celle-là dont je veux boire; j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toujours la même, il attendit que la source vînt à tarir; & il ne but point.

J'Entendois l'autre jour conter à un mort qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif & chargé de chaînes dans la ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux environné de toute sa Cour étoit assis sur un trône magnifique & fort élevé; tout le peuple rempliſſoit une grande place qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin: jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut après une longue marche de prisonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air guai: *Sotise, sotise, & toutes choses sotise.* Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe: & je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes ennemis.

LE Czar faiſoit manger à ſa table les Généraux ſuédois priſonniers ; & un jour qu'il but à la ſanté de ſes maîtres dans l'art de la guerre, le Comte de Rhinſchild, l'un des plus illuſtres d'entre ces priſonniers lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un ſi beau titre. *Vous*, dit-il, *Meſſieurs les Généraux. V. M. eſt donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir tant maltraité ſes maîtres.* Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuſe ingratitude, fit rendre auſſi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi qu'ils auroient rendu victorieux.

PORTRAIT

DE CHARLES XII,

ROI DE SUEDE.

EN 1700 le Czar ſoutenu de l'alliance d'Auguſte, Roi de Pologne, entra en guerre avec Charles XII, Roi de Suede, le plus redoutable rival de gloire qu'il pût jamais avoir.

Charles étoit un jeune Prince, non pas ſeulement ennemi de toute molleſſe, mais amoureux des plus violentes fatigues & de la vie la plus dure, recherchant les périls par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extrêmités où ſon courage le portoit ; enfin c'étoit Alexandre; s'il eût eu des vues & plus de fortune.

PORTRAIT
DU P. MALEBRANCHE.

DEpuis que la lecture de Deſcartes l'avoit mis ſur les bonnes voies, le Pere Malebranche n'avoit étudié que pour s'éclairer l'eſprit, & non pour ſe charger la mémoire. Car l'eſprit a beſoin de lumieres, & n'en a jamais trop : mais la mémoire eſt le plus ſouvent accablée de fardeaux inutiles ; auſſi ne cherche-t-elle qu'à les ſecouer. Il avoit donc aſſez peu lu, & cependant beaucoup appris. Il retranchoit de ſes lectures celles qui ne ſont que de pure érudition ; un inſecte le touchoit plus que toute l'hiſtoire romaine ou grecque ; & en effet

un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'hiſtoires dans une ſeule réflexion d'une certaine eſpece. Il mépriſoit auſſi cette eſpece de Philoſophie, qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentiments de différents Philoſophes. On peut ſavoir l'hiſtoire des penſées des hommes, ſans penſer. Après cela on ne ſera pas ſurpris qu'il n'eût jamais pu lire dix vers de ſuite ſans dégoût. Il méditoit aſſidument, & même avec certaines précautions, comme de fermer ſes fenêtres. Il avoit ſi bien acquis la pénible habitude de l'attention, que quand on lui propoſoit quelque choſe de difficile, on voyoit dans l'inſtant ſon eſprit ſe pointer vers l'objet, & le pénétrer. Ses délaſſements étoient des divertiſſements d'enfants : & c'étoit par une raiſon très-digne d'un Philoſophe, qu'il y recherchoit cette puérilité honteuſe en apparence ; il ne vouloit point qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans ſon ame ; dès qu'ils étoient paſſés, il ne lui reſtoit rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il étoit extrêmement ménager de toutes les forces de ſon eſprit, & ſoigneux de les conſerver à la Philoſophie. Cette ſimplicité, que les grands hommes oſent preſque ſeuls ſe permettre, & dont le contraſte releve tout ce

qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Une piété fort éclairée, fort attentive & fort ſévere perfectionnoit des mœurs que la Nature ſeule mettoit déjà, s'il étoit poſſible, en état de n'en avoir pas beaucoup de beſoin. Sa converſation rouloit ſur les mêmes matieres que ſes livres; ſeulement, pour ne pas trop effaroucher la plupart des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins chrétienne; mais il ne relâchoit rien du philoſophique. On la recherchoit beaucoup, quoique ſi ſage & ſi inſtructive. Il y affectoit autant de ſe dépouiller d'une ſupériorité qui lui appartenoit, que les autres affectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas. Il vouloit être utile à la vérité, & il ſavoit que ce n'eſt guere qu'avec un air humble & ſoumis qu'elle peut ſe gliſſer chez les hommes. Il ne venoit preſque point d'étrangers ſavants à Paris, qui ne lui rendiſſent leurs hommages. On dit que des Princes allemands y ſont venus exprès pour lui; & je ſais que dans la guerre du Roi Guillaume, un Officier anglois priſonnier ſe conſoloit de venir ici, parce qu'auſſi-bien il avoit toujours eu envie de voir le Roi Louis XIV. & M. Malebranche. Il a eu l'honneur de recevoir une

viſite de Jacques II. Roi d'Angleterre. Mais ces curioſités paſſageres ne ſont pas ſi glorieuſes pour lui, que l'aſſiduité conſtante de ceux qui vouloient véritablement le voir, & non pas ſeulement l'avoir vu. Milord Quadrington, qui eſt mort Viceroi de la Jamaïque, pendant plus de deux ans de ſéjour qu'il fit à Paris, venoit paſſer avec lui deux ou trois heures preſque tous les matins. Je ne ſais par quel haſard la nation angloiſe nous fournit tant de ſuffrages; on y pourroit joindre encore une traduction angloiſe de la *Recherche de la vérité*, faite par M. Taylor, parent du fameux M. Taylor. Mais enfin ce haſard, ſi c'en eſt un, eſt heureux; c'eſt une eſtime précieuſe que celle d'une nation ſi éclairée, & ſi peu diſpoſée à eſtimer légérement. Les compatriotes du Pere Malebranche ſentoient auſſi ce qu'il valoit, & un aſſez grand nombre de gens de mérite ſe raſſembloit autour de lui. Ils étoient la plupart ſes diſciples & ſes amis en même temps: & l'on ne pouvoit guere être l'un ſans l'autre; il eût été difficile d'être en liaiſon particuliere avec un homme toujours plein d'un ſyſtême qu'on eût rejetté; & ſi l'on recevoit le ſyſtême, il n'étoit pas poſſible qu'on ne

goûtât infiniment le caractere de l'Auteur, qui étoit, pour ainſi dire, le ſyſtême vivant. Auſſi jamais Philoſophe, ſans en excepter Pytagore, n'a-t-il eu des ſectateurs plus perſuadés : & l'on peut ſoupçonner que, pour produire cette forte perſuaſion, les qualités perſonnelles du P. Malebranche aidoient à ſes raiſonnements.

PARALLELE DE DESCARTES ET DE NEWTON.

DESCARTES & NEWTON, quoique dans une grande oppoſition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer ſur les autres eſprits, & pour fonder des Empires : tous deux Géometres excellents, ont vu la néceſſité de tranſporter la Géométrie dans la Phyſique : tous deux ont fondé leur Phyſique ſur une Géométrie qu'ils ne tenoient preſque que de leurs propres lumieres. Mais l'un prenant

un vol hardi, a voulu ſe placer à la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux phénomenes de la Nature, comme à des conſéquences néceſſaires. L'autre, plus timide ou plus modeſte, a commencé ſa marche par s'appuyer ſur les phénomenes, pour remonter aux principes inconnus, réſolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conſéquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cauſe de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cauſe, ſoit claire, ſoit obſcure. Les principes évidents de l'un ne le conduiſent pas toujours aux phénomenes tels qu'ils ſont. Les phénomenes ne conduiſent pas toujours l'autre à des principes aſſez évidents. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux hommes de cette eſpece, ce ne ſont pas les bornes de leur eſprit, mais celles de l'eſprit humain.

PARALLELE
DE LA PHYSIQUE
ET DE L'HISTOIRE.

SANS vouloir changer les idées communes, & ſans avoir recours à des utilités qui peuvent paroître trop ſubtiles & trop raffinées pour relever le mérite de la Phyſique, on peut convenir nettement que cette Science a des endroits qui ne ſont que curieux ; & cela lui eſt commun avec les connoiſſances les plus généralement reconnues pour utiles, telle qu'eſt l'Hiſtoire.

L'Hiſtoire ne fournit pas dans toute ſon étendue des exemples de vertu, ni des regles de conduite. Hors de là ce n'eſt qu'un ſpectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naiſſances & de chûtes d'Empires, de mœurs, de coutumes, d'opinions, qui ſe ſuccedent inceſſamment, enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'inſenſible, qui emporte tout, & change continuellement la face de la terre.

Si nous voulons oppoſer curioſité à curioſité, nous trouverons qu'au lieu de ce mouvement qui agite les nations, qui fait naître & qui renverſe des Etats, la Phyſique conſidere ce grand & univerſel mouvement qui a arrangé toute la Nature, qui a ſuſpendu les corps céleſtes en différentes ſpheres, qui allume & qui éteint des étoiles, & qui, en ſuivant toujours des loix invariables, diverſifie à l'infini ſes effets. Si la différence étonnante des mœurs & des opinions des peuples eſt ſi agréable à conſidérer, on étudie auſſi avec un extrême plaiſir la prodigieuſe diverſité de la ſtructure des différentes eſpeces d'animaux, par rapport à leurs différentes fonctions, aux éléments où ils vivent, aux climats qu'ils habitent, aux aliments qu'ils doivent prendre, &c.

Les traits de l'Hiſtoire les plus curieux auront peine à l'être plus que les phoſphores, les liqueurs froides, qui en ſe mêlant produiſent de la flamme, les arbres d'argent, les jeux preſque magiques de l'aiman, & une infinité de ſecrets que l'Art a trouvés en obſervant de près & en épiant la Nature. En un mot, la Phyſique ſuit & démêle, autant qu'il eſt poſſible, les traces de l'Intelligence & de

la Sageſſe infinie qui a tout produit ; au lieu que l'Hiſtoire a pour objet les effets irréguliers des paſſions & des caprices des hommes, & une ſuite d'événements ſi bizarres, que l'on a autrefois imaginé une Divinité aveugle & inſenſée, pour lui en donner la direction.

FRAGMENT

HISTORIQUE.

UN ſoir que le Comte de Provence revenoit de la chaſſe, il rencontra un * Romieu avec ſa cappe & ſon bourdon, qui marchoit ſeul d'un air fort gai & fort content. La bonne humeur où étoit alors le Comte, & l'oiſiveté, firent qu'il parla au Romieu ; & il fut fort étonné que le Romieu lui répondît avec eſprit, avec liberté, & comme un homme accoutumé au commerce des Grands. Le

* Romieu, ou plutôt *Roumiou*, en provençal, veut dire pélerin, ou qui va à Rome, parce que d'abord on alloit communément à Rome en pélérinage, enſuite la dévotion ſe tourna à la Terre-ſainte.

Comte

Comte lui demanda qui il étoit. Monſeigneur, lui dit-il, je vous ſupplie très-humblement de m'excuſer ; je reviens de la Terre-ſainte, & on m'y a fait faire vœu de ne dire jamais qui je ſuis. Cette réponſe ſatisfit le Comte, parce que c'étoit aſſez la mode en ces temps-là de faire des vœux bizarres. Je vois bien ce que c'eſt, dit le Comte au Romieu ; vous êtes un homme de qualité, qui êtes tombé dans quelque grande faute, & on vous a donné pour pénitence d'errer par le monde ſous ce miſérable équipage, ſans oſer déclarer qui vous êtes : je vous avoue que je trouve cette mortification aſſez bien imaginée. Monſeigneur, répondit-il, je n'aurois pas eu aſſez peu de conſcience pour ne pas dire à mon Confeſſeur de m'en chercher une autre ; car en vérité il y auroit été trompé : & ſi j'étois homme de qualité, rien ne me coûteroit moins que de cacher ma naiſſance & mon nom. Comment, reprit le Comte, ſeriez-vous bien aiſe qu'on vous traitât comme un homme du peuple ? Prendriez-vous plaiſir à vous priver des égards & des reſpects qu'on devroit à votre rang ? Vous me fourniſſez vous-même la réponſe, Monſeigneur, repliqua le Romieu ; ce ſeroit à mon

rang que tout cela ſeroit dû : il le perdroit ; mais pour moi je ne perdrois rien : mon rang & moi nous ne ſerions pas la même choſe.

Le Comte, toujours plus frappé du Romieu, & plus curieux de l'entendre parler, & d'approfondir, s'il ſe pouvoit, cette aventure, lui ordonna de le ſuivre. Il eut beau s'en défendre, il eut beau repréſenter que ſes affaires l'appelloient ailleurs, & qu'il n'étoit point propre à paroître dans une Cour ; il n'en fut point cru, & on le fit monter à cheval. Le Comte ne parloit qu'à lui ; & quand on fut arrivé, il fut ſeul le ſpectacle de toute la Cour. Mais pour mieux comprendre de quelle maniere il y fut regardé, il eſt bon de ſavoir de quelles perſonnes elle étoit compoſée.

Ceux qui avoient le plus de part à la familiarité du Comte, étoient Beralde, cadet de l'illuſtre maiſon des Baux, qui avoit diſputé la Provence aux Comtes de Barcelone ; Boniface de Caſtellane, Raoul de Gatin, Hugues de Sobieres.

Beralde des Baux étoit bien fait & d'un extérieur très-agréable, il avoit de la valeur, de la libéralité, de la généroſité, du déſintéreſſement ; mais il ne ſe croyoit obligé à toutes

ces vertus que parce qu'il étoit de bonne maiſon. Il croyoit que la naiſſance les donnoit, & qu'un Gentilhomme qui ne les avoit pas, avoit pris ſoin de les étouffer en lui. On le trouvoit parfaitement honnête homme, quand on ne s'appercevoit pas de ſon motif. Il avoit des vues aſſez fines ſur les choſes de morale, & on étoit charmé de l'en entendre diſcourir; mais au milieu de raiſonnements très-ſolides, il plaçoit quelquefois que la maiſon des Baux étoit deſcendue d'un des trois Rois nommé Balthazar, & que l'étoile d'argent qu'elle a pour armes, repréſentoit celle qui avoit conduit les Mages à Jeruſalem. Il avoit beaucoup d'eſprit; mais malheureuſement il avoit étudié des livres arabes que lui avoit donné un Médecin catalan du Comte Raimond, qui l'avoient entêté de toutes les rêveries de l'Aſtrologie, & lui avoient appris à craindre les chouettes. Il ne pouvoit pas imaginer que ce qui étoit écrit dans une langue auſſi myſtérieuſe que l'Arabe, & qui lui avoit tant coûté à apprendre, ne fût pas vrai.

Boniface de Caſtellane étoit auſſi d'une naiſſance très-diſtinguée, grand Poëte ſatyrique; mais ſatyrique par nature & Poëte par art, ſeulement pour

être ſatyrique. On l'appelloit l'*Outrecuyat*, tant il étoit hardi dans ſes *ſirventes* ou ſatyres : il n'y épargnoit perſonne, & il les finiſſoit d'ordinaire par ces mots, *Bougua qu'as dich*, qui marquoient l'étonnement où il étoit lui-même de ſa hardieſſe. Il ſacrifioit tout à la ſatyre, amitié, bienſéance, & même l'honneur de ſon propre goût ; excuſable ſeulement par l'impoſſibilité d'avoir de l'eſprit dans un autre genre. Il étoit très-timide quand il étoit menacé par le moindre faiſeur de *ſirventes*, très-redoutable quand il étoit craint. Sa bile, ſa férocité, ſon indiſcrétion lui avoient donné plus de vogue, que d'autres n'en avoient par leurs bonnes qualités ; & il étoit en droit de mépriſer autant qu'il faiſoit, la bonté, la douceur, l'équité.

Raoul de Gatin avoit un caractere preſqu'entiérement oppoſé, un génie fort étendu, & qui n'étoit borné que parce qu'il ne s'étoit pas appliqué à tout ; une vivacité douce, un agrément facile, des graces ſimples, une probité & une droiture de cœur, que tout ſon extérieur repréſentoit . . . . Il étoit extrêmement aimé du Comte de Provence, qui l'employoit

dans ſes guerres, & lui confioit ſes plus importantes affaires.

Hugues de Sobieres étoit de bonne maiſon, mais né ſans bien. Le métier de Troubadour lui avoit valu une grande fortune & la familiarité de tous les grands Seigneurs. Il ne faiſoit guere de *ſirventes* ; mais il étoit plus méchant que Boniface de Caſtellane, parce qu'il étoit plus retenu & plus circonſpect ; il outrageoit moins, & faiſoit plus de mal. Jamais Courtiſan ne ſut mieux le grand art de nuire : auſſi l'hiſtoire remarque expreſſément qu'il entretenoit les Barons dans une diviſion perpétuelle. Il étoit ſuſceptible de toutes les formes que l'intérêt peut donner ; il ſe forçoit quelquefois à être amoureux, parce que le Comte de Provence l'étoit toujours ; il eût cru faire mal ſa cour, ſi on l'eût pu ſurprendre ſans une paſſion.

Les autres Seigneurs attachés au Comte de Provence, étoient le Comte de Vintimille, Thibaud de Vins, les Chevaliers de Liparron, de Porcellet, &c.

Le ſoir que le Romieu fut amené par le Comte à ſon château, preſque toute cette Cour s'y trouva raſſemblée ; tous les yeux

étoient tournés vers lui, & le Comte ne parloit qu'à lui. Quelques Courtiſans des plus prévoyants craignirent déjà que dans la perſonne de cet inconnu il ne fût arrivé un favori. Vous venez de la Terre-ſainte, lui dit le Comte, ſans doute autant par curioſité que par dévotion; hé bien, n'êtes-vous pas content de votre voyage? Dites-nous ce que vous avez remarqué de plus ſingulier chez les Grecs, les Turcs, les Sarraſins. Monſeigneur, répondit-il, je vous ferai un aveu que d'autres voyageurs ne feroient peut-être pas volontiers. J'ai perdu mes pas, je n'ai rien vu de remarquable. Comment? reprit le Comte. Et tous ceux qui reviennent de ce pays-là nous en rapportent tant de merveilles. Je le crois bien, repliqua le Romieu; il y a des yeux plus propres à voir des merveilles les uns que les autres: & pour moi j'ai vu des Grecs, des Turcs, des Sarraſins, des Tartares même; mais je n'ai vu que des hommes, & j'en avois déjà vu en France. Il eſt bien aiſé de juger que tout le genre humain n'eſt qu'une famille, tant on s'y reſſemble. Mais, reprit le Comte, ces manieres de s'habiller & de bâtir, ces mœurs ſi différentes des nôtres, ces gouvernements ſi

bizarres, tout cela n'eſt-ce pas un ſpectacle fort agréable pour la curioſité ? Monſeigneur, répondit le Romieu, c'eſt ſelon les ſpectateurs. Ceux qui croient que tout ce qu'ils voient dans leur pays eſt la Nature, & qu'on ne doit pas s'habiller ni faire la révérence autrement qu'eux, je ſuis d'avis qu'ils courent le monde, ils verront mille objets nouveaux, dont ils ſeront puiſſamment touchés. Pour moi, j'ai trouvé une autre maniere de voyager, qui eſt la ſeule que je pratiquerai dorénavant. Je ſuis fortement perſuadé que le fond de la nature humaine eſt par-tout le même, mais qu'il eſt ſuſceptible d'une infinité de différences extérieures, ſur-tout ce qui ne dépend que de l'opinion & de l'habitude. Toutes ces différences, je me les imagine comme je puis; je fais à ma fantaiſie des mœurs & des gouvernements, qui ne ſont pourtant pas contraires aux principes qui nous ſont eſſentiels; & je dis: Tout cela eſt quelque part; ſi ce n'eſt pas cela, c'eſt quelque choſe d'approchant: voilà tout le tour du monde fait. Ce n'eſt pas que tous ces objets différents ne ſoient un peu plus agréables, & peut-être un peu plus utiles à voir, tels qu'ils ſont en eux-mêmes; mais je

ne ſais ſi le plus d'agrément & d'utilité vaut la peine du voyage.

Les diſcours du Romieu firent des effets bien différents ſur ceux qui y furent préſents. Preſque tous les Courtiſans n'y entendirent rien, & eurent beaucoup d'envie de s'en moquer. Le Comte y ſentoit une vérité qui le touchoit ; mais il n'oſoit s'en fier à ce ſentiment, & la ſingularité des choſes que lui diſoit le Romieu l'étonnoit, lui faiſoit plaiſir, & en même temps lui étoit ſuſpecte. Beralde des Baux & Rodolphe de Gatin n'héſiterent point, & lui trouverent beaucoup d'eſprit ; il n'y eut que cette différence, que Beralde le crut homme de qualité, & Rodolphe jugea ſeulement qu'il étoit fort honnête homme. Ils en parlerent tous deux au Comte avec beaucoup d'éloges, & ils fixerent ſon jugement. Mais quand ils l'eurent déterminé, il crut n'avoir jamais douté, & il s'imagina qu'il avoit ſenti auſſi vivement & auſſi promptement qu'eux tout ce que valoit le Romieu.

Le lendemain il demanda ſon congé ; mais dans le goût que l'on avoit pour lui, on n'avoit garde de le lui accorder. Le Comte lui fit promettre qu'il paſſeroit quinze jours auprès de lui.

POÉSIES DIVERSES.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE AU ROI.

En 1678.

GRAND ROI, quand l'univers apprend avec ſurpriſe
Qu'à tes ordres par-tout la Victoire eſt ſoumiſe ;
Que ſur les bords tremblants du Rhin & de l'Eſcaut,
Les forts les mieux munis ne coûtent qu'un aſſaut ;
On a lieu de penſer que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,

Pour cueillir les lauriers dûs à tes grands exploits,
Néglige des Beaux-Arts les paiſibles emplois :
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaiſirs tranquilles
Regnent avec éclat au milieu de nos villes ;
Pendant ces doux loiſirs, qui n'aſſureroit pas
Que la France ne peut accroître ſes Etats ?
Il eſt vrai cependant que, malgré ſes conquêtes,
Elle ſuffit encore à préparer des fêtes ;
Il eſt vrai que, malgré mille plaiſirs offerts,
Elle ſuffit encore à dompter l'univers.
Il ſemble que de Mars les rudes exercices
Ne ſont qu'un jeu pour nous, ſous tes heureux auſpices ;
Et que vaincre où tu fais voler tes étendarts,
C'eſt la ſuite des ſoins que tu prends des Beaux-Arts.
Gand, ce ſuperbe Gand, qui donna la naiſſance
Au plus fier * ennemi qu'ait jamais eu la France ;
Ce redoutable Gand, qui pour être aſſiégé
Demande un peuple entier ſur ſes foſſés rangé,
T'a ſoumis ſon orgueil au moment que l'Eſpagne
Sûre de ce côté trembloit pour l'Allemagne.

---

* Charles-Quint.

Ypres te voit paroître, il reconnoît tes loix;
Et rien ne ſe refuſe à l'Empire françois.
Quel trouble pour l'Europe, & combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces peuples contre nous ardents à ſe liguer,
Attendent le moment qui les va ſubjuguer.
Nous ſeuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes réſonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos ſeuls concerts.

POËME

PRÉSENTÉ POUR LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

De 1675.

LA GLOIRE DES ARMES ET DES LETTRES SOUS LOUIS XIV.

ILLUSTRES Conquérants, dont le Dieu des combats
De triomphe en triomphe accompagnoit les pas;
Et vous, qui par les ſoins qu'un doux loiſir inſpire,
Eleviez avec vous les Muſes à l'Empire;
Rois, qui fûtes toujours par vos faits inouis
Le modele des Rois juſqu'au temps de LOUIS;
Si jadis entre vous l'ordre des deſtinées
Partagea les vertus des têtes couronnées,
Voyez & la Nature & le Ciel aujourd'hui,
Prodigues pour LOUIS, les réunir en lui.
Il en eſt parmi vous, dont les ſeules victoires
En faveur de leurs noms parlent dans les hiſtoires.

Il en eſt, qui contents d'un auguſte repos,
Ont trouvé dans la paix l'art de vivre en Héros.
Mais que ſans ſe fixer dans ces diverſes routes,
Pour courir à la gloire, un Roi les prenne toutes;
Qu'il aſpire à la fois à ce double laurier,
De Héros pacifique, & de Héros guerrier;
Qu'il accorde en lui ſeul des titres ſi contraires,
C'eſt ce que n'ont point vu les ſiecles de nos peres;
C'eſt de quoi nos deſtins, plus heureux & plus doux,
Ne donneront jamais le ſpectacle qu'à nous.
Si pour voir ſous ſa loi couler le Rhin eſclave,
LOUIS ne s'attachoit qu'à domter le Batave,
Ou ſi ſon cœur charmé par de plus doux emplois,
Pour protéger les Arts, ſuſpendoit ſes exploits,
Il ſe croiroit oiſif, & ſa gloire indignée
Murmureroit tout bas de ſe voir trop bornée.
Il veut plus; & tandis que les plus forts remparts
N'attendent pour tomber que ſes premiers regards;
Que, pour remettre au joug *Salins*, *Beſançon*, *Dole*, *

* Villes de Franche-Comté que le Roi avoit conquiſes.

Impatient de vaincre, il court moins qu'il ne vole;
Et qu'à ſuivre ſes pas attachée à jamais,
La Victoire étudie & prévient ſes ſouhaits;
Paris eſt chaque jour embelli d'édifices,
Où s'exercent les Arts ſous ſes heureux auſpices,
Où les Muſes ſuivant ſa main qui les conduit,
De Bellone en fureur n'entendent point le bruit.
Qu'importe qu'aujourd'hui la Grece ne retienne
Que les ſuperbes noms de la Grece ancienne,
Que des reſtes douteux & de triſtes débris
De ces murs où les Arts étaloient tout leur prix?
D'un grand Roi pour *Paris* les bontés ſouveraines
Conſolent l'univers de la perte d'*Athenes*.
Ici dans une tour qu'il fait bâtir exprès
Pour meſurer du Ciel les beautés de plus près,
Juſques dans le ſoleil l'art conduit notre vue;
S'il a la moindre tache, elle eſt ſoudain connue;
Et cet eſpace immenſe entre nous & les cieux,
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.
Là s'éleve un palais pour ces eſprits ſublimes,
Qui ſondant la Nature, en percent les abimes;
Et qui ſe faiſant jour dans leur épaiſſe nuit,
L'expoſe toute entiere aux regards qu'elle fuit.
En vain, pour y former un invincible obſtacle,

Ses plus communs efforts nous cachent un miracle ;
Le ſecours qu'un Monarque a daigné nous offrir,
Dans ſon plus noir chaos nous fait tout découvrir.
Quel Héros, en voyant les Muſes floriſſantes
Unir pour le louer leurs voix reconnoiſſantes,
N'envoyer que ſon nom à nos derniers neveux,
Auroit, comme LOUIS, porté plus loin ſes vœux?
C'eſt lui qui des guerriers réprimant la licence,
A l'Ordre militaire aſſervit leur vaillance.
Et ſi c'eſt le chemin que tinrent les Romains
Pour voir de l'univers l'empire dans leurs mains;
Si dans un art ſi grand toi ſeule les imites,
France, de ton pouvoir quelles ſont les limites?
Tes malheureux ſoldats, dont les corps mutilés
Marquent la noble ardeur qui les a ſignalés,
Trouvent un doux ſéjour, où, par des ſoins prodigues,
LOUIS a préparé le prix de leurs fatigues,
Où s'exhale en repos leur ſenſible douleur
De n'être plus témoins de ſa haute valeur,
Et d'apprendre ſans ceſſe au bruit de ſes conquêtes
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.

Après l'illuſtre accord des *Muſes* & de *Mars*,
Que pourroient à ta gloire oppoſer les Céſars?
Que la poſtérité, grand ROI, ſeroit injuſte,
Si tu n'étois qu'égal chez elle au grand *Auguſte*,
Et ſi de tes hauts faits l'éternel ſouvenir
N'y tenoit que le rang qu'il y pourra tenir!
Sous lui du monde entier les forces ſuccomberent,
Sous ſes loix à l'envi les Muſes triompherent;
On a droit juſques-là de vous traiter d'égaux,
L'avantage eſt pareil, & vous êtes rivaux:
Mais *Auguſte*, ou l'amour, ou l'effroi de la terre,
Se borna dans les ſoins ou de paix ou de guerre:
Il ſut les partager, & toi ſeul à la fois
De ces ſoins réunis tu ſoutiens tout le poids.

PRIERE POUR LE ROI.

Toi qui laiſſes briller ſur le front des Monarques
Un rayon de ta majeſté,
Qui les fais reconnoître à d'éclatantes marques
Pour les vivants portraits de ta divinité;
Toi de qui les bontés paſſant notre eſpérance,
Nous ont fait don d'un ſi grand ROI,
Qu'on voit tout l'univers envier à la France

Le bonheur de ſuivre ſa loi :
Parmi tant de périls où l'entraîne un courage
Qui ſe reprocheroit un moment de repos,
Daigne conſerver ce Héros,
Et tu conſerveras ton plus parfait ouvrage. *

---

* Le prix fut remporté par M. de la Monnoye.

POËME

PRÉSENTÉ POUR LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

De 1677.

L'ÉDUCATION DE MGR. LE DAUPHIN.

FRANCE, de ton pouvoir contemple l'étendue,
Vois de tes ennemis l'union confondue.
Ils n'ont fait après tout par leurs vains attentats
Que te donner le droit de domter leurs Etats.
Floriſſante au dedans, au dehors redoutée,
Enfin au plus haut point ta grandeur eſt montée.
Mais ce rare bonheur, France, dont tu jouis,
N'iroit pas au delà du regne de LOUIS;
Ton Empire chargé des dons de la victoire
Succomberoit un jour ſous l'amas de ſa gloire,
Si LOUIS, dont les ſoins embraſſent l'avenir,

Ne te formoit un Roi qui fût la ſoutenir.
Il faut tout un Héros pour le rang qu'il poſſede :
A moins qu'on ne l'imite, en vain on lui ſuccede.
Que le ſceptre eſt pénible après qu'il l'a porté !
Par tant d'Etats ſoumis ſon poids s'eſt augmenté ;
Et par un ſi grand Roi ces provinces conquiſes
Dans les mains d'un grand Roi veulent être remiſes.
Peut-être étoit-ce aſſez, pour remplir ce deſtin,
Que le ſang de LOUIS nous donnât un DAUPHIN :
Sorti d'une origine & ſi noble & ſi pure,
Que de vertus en lui promettoit la Nature !
Et qui ne ſe fût pas repoſé ſur ſa foi ?
Mais comme elle auroit pu ne faire en lui qu'un Roi,
LOUIS fait un Héros ſi digne de l'empire,
Que nous l'élirions tous, s'il ſe devoit élire.
Peuples, le croirez-vous ? de cette même main
Dont le foudre vengeur ne part jamais en vain,
Sous qui l'audace tremble & l'orgueil s'humilie,
Il trace pour ce Fils l'hiſtoire de ſa vie,
Ce long enchaînement, ce tiſſu de hauts faits,

Qu'aucuns moments oiſifs n'interrompent jamais.
Ne nous figurons point qu'il la borne à décrire
Un Empire nouveau qui groſſit notre Empire,
Nos drapeaux arborés ſur ces ſuperbes forts
D'où *Cambrai* défioit nos plus vaillants efforts,
Et d'Eſpagnols défaits ſes campagnes couvertes,
Et la riche Sicile ajoutée à leurs pertes ;
Exploits trop publiés, & dont il faut laiſſer
L'exemple à tous les Rois, s'ils l'oſent embraſſer.
Mais les profonds ſecrets de ſa haute ſageſſe,
Ce n'eſt qu'à ſon DAUPHIN que ce Héros les laiſſe.
Tous ces vaſtes deſſeins qu'exécute un inſtant,
Et dont il ne nous vient que le bruit éclatant,
Les yeux ſeuls de ſon Fils découvrent leur naiſſance.
Il les voit lentement mûrir dans le ſilence,
Et recevoir toujours d'inſenſibles progrès,
Tant que tout à l'envi réponde du ſuccès,
Et que de tous côtés la fortune ſoumiſe
Se trouve hors d'état de trahir l'entrepriſe.
Tremblez, fiers Eſpagnols ; Belges, reconnoiſſez
De quoi par ces leçons vous êtes menacés.

Quand LOUIS, affrontant vos feux & vos machines,
De vos murs abattus entaſſe les ruines,
Que rien ne ſe dérobe à ſon juſte courroux,
Peut-être n'eſt-il pas plus à craindre pour vous,
Que quand, avec les ſoins de l'amour paternelle,
Il s'attache à former ſon Fils ſur ſon modele.
Dans ce préſent qu'il fait à ſes peuples charmés,
Combien d'autres préſents ſe trouvent renfermés !
Il nous donne en lui ſeul des victoires certaines,
Il nous donne l'Ibere accablé de nos chaînes.
Combien, heureux François, devez-vous à LOUIS,
Pour toutes les vertus dont il orne ce Fils !
Mais s'il falloit encor qu'à ſes vertus guerrieres
Les Muſes, les Beaux-Arts prêtaſſent leurs lumieres,
Combien lui devez-vous pour ce grand *Montauzier*,
Qu'à ce noble travail il daigne aſſocier !
Il eſt cent & cent Rois dont peut-être l'hiſtoire
Dans la foule des Rois cacheroit la mémoire,
Si de leurs ſucceſſeurs l'indigne lâcheté
Ne leur donnoit l'éclat qu'ils n'ont pas mérité;

Princes de qui les noms avec gloire ſurvivent,
Parce qu'on les compare avec ceux qui les ſuivent.

Quelquefois même un Roi qui ne ſe répond pas.
Que d'aſſez longs regrets honorent ſon trépas,
Par un tour politique en ſecret ſe ménage
D'un indigne héritier le honteux avantage.
Tibere doit l'empire à ſes heureux défauts :
Auguſte eût pu d'ailleurs craindre peu de rivaux ;
Mais enfin aux Romains ſa vertu fut plus chere,
Quand elle eut le ſecours des vices de *Tibere*.
Tu dédaignes, LOUIS, ces maximes d'Etat ;
Tu veux qu'un ſucceſſeur augmente ton éclat ;
Mais loin qu'à ſes dépens ton grand nom ſe ſoutienne,
Tu veux que par ſa gloire il augmente la tienne.
Animé de ton ſang, formé par tes leçons,
De diſciple & de fils réuniſſant les noms,
Quelles hautes vertus peut-il faire paroître,
Qu'il n'hérite d'un pere ou n'apprenne d'un maître !

Les peuples compteront au rang de tes bienfaits
Le bonheur dont ſa main comblera leurs ſouhaits:
Et par ſon bras vainqueur nos ennemis en fuite
N'imputeront qu'à toi leur puiſſance détruite.

Déjà tous nos François, ſpectateurs de tes ſoins,
Dans ces voix d'allégreſſe à l'envi ſe ſont joints.
Notre jeune DAUPHIN de beaux deſirs s'enflame,
LOUIS par ſes leçons lui tranſmet ſa grande ame;
Il attend qu'il le ſuive un jour d'un pas égal,
Et dans ſon propre Fils ſe promet un rival. *

---

* Le prix fut remporté par M. de la Monnoye.

AD SERENISSIMUM PRINCIPEM CONDÆUM,

Solo lacte victitantem. *

NE ſit pudori lacte regales mero
Mutare, BORBONI, dapes;
Luxu & remoto, pellere innocentibus
Sitim famemque poculis.

Haud alius olim, Rege Saturno, cibus
Heroas aluit & Deos:
Cùm pura adhuc, recenſque ab Auctoris manu
Natura neſciret dolum;
Riviſque latice candido manantibus
Curam & labores mergeret.
Tunc illa lacti concolor proles ſuo
Agitabat ævum lætius:
Ne quid ſenectus, quidve lautitiæ comes
Foret podagra, noverat.

* Par le Pere Commire, Jéſuite.

A SOM

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONDÉ,

Sur ce qu'il ne vit plus que de lait.

SI la frugalité qui regne en vos repas
Succede au luxe qu'elle chaſſe ;
Si de cent mets exquis le lait y tient la place ;
Grand Prince, n'en rougiſſez pas.
Autrefois, lorſque la Nature
Ne faiſoit que ſortir des mains de ſon Auteur,
Et conſervoit un tranquille bonheur
En ſe conſervant toute pure,
La terre vit couler mille ruiſſeaux de lait
Sur ſes campagnes fortunées ;
Dieux & Héros en burent à ſouhait,
Et vécurent longues années.
Ils avoient beau s'en régaler,
Jamais aucune maladie :
Parmi tant de plaiſirs, jamais, pour les troubler,
Goutte ne fut aſſez hardie.

Tunc & capellæ plena ſiccantem ubera
Tellus adoravit Jovem :
Qui ne ſibi unquam tam bonus deeſſet liquor,
Nutricem Olympo tranſtulit.
Apollo dulci rore cùm cuperet frui,
Servavit Admeti boves,
Mammaſque crebrò ſuxit, ambroſiæ ut vetus
Abſtergeret faſtidium.

Hôc ipſe madidus nectare Alcmenæ puer
Nova fecit orbi ſidera :
Quot ab ore guttæ, dum bibit, defluxerant,
Tot iere per cœlum faces.

Languere inerti ne tamen credo otio,
Queis molle placuit poculum :
Lac auget animos. Inde magnorum venit

Pour ce grand Jupiter, qui fait voir en tous lieux
Sa majeſté ſuprême & ſa vaſte puiſſance,
Une chevre eut l'honneur d'allaiter ſon enfance;
Il fut nourri de lait, & ce Maître des Dieux
Le trouvant à ſon goût, ſoit par reconnoiſſance,
Soit pour avoir toujours du lait en abondance,
Mit ſa nourrice dans les Cieux.
Et quel fut le ſujet de la métamorphoſe
D'Apollon en ſimple berger?
A garder un troupeau s'il voulut s'engager,
Quelle en pouvoit être la cauſe?
Si ce n'eſt que ce Dieu ſe ſentoit dégoûté
De ce fade nectar verſé par Ganimede,
Et que de ſon dégoût c'étoit le vrai remede
Que de boire du lait en pleine liberté.
Voyez ces aſtres dont à peine
Il vient juſques à nous une foible lueur:
C'eſt là ce même lait qui tomba par malheur
De la bouche du fils d'Alcmene:
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuſes gouttes,
En aſtres il les changea toutes;
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a ſu.
Le lait n'inſpire pas une molleſſe oiſive;
Un grand cœur en conçoit une flamme plus vive,
Qui, ſans ſouffrir aucun repos,

Effector operum ſpiritus,
Puroque bilis igne, cognata & ferens
Superas ad arces pectora
Ætherius ardor. Sic feros idem Hercules
Lactantis in matris ſinu
Eliſit angues, ſeque conciliis Deûm
Patrioque deberi polo,
Jam tum probavit. Sed quid exemplis fidem
De fabuloſis quærimus?
Ephratæus ille Paſtor, immanes manu
Cui ludus urſos frangere;
Cui ſæpe preſſo gutture horrendum fremens
Succubuit in ſylvis leo;
Virtutis unde robur indomitæ hauſerat
Et cor pavere neſcium?
Per ſola patrios rura ſectantem greges
Succo fovebat vivido
Expers aratri vitula, & in feſtis lupos
Laceſſere audax cornibus.
Hinc funda victrix, & Palæſtinus caput
Suo enſe truncatus gigas.

Tibi ipſe teſtis, BORBONI, an lac martios
Reſtinguat ignes pectore:

Par les élancements d'une vertu divine,
Remonte vers le Ciel, d'où l'eſprit d'un Héros
Sent qu'il tire ſon origine.
C'eſt ainſi que, vainqueur de deux ſerpents affreux,
A l'univers Hercule ſut apprendre
Que la jeune valeur qu'il eſſayoit ſur eux,
Juſqu'au Ciel même auroit droit de prétendre.
Si la gloire dès-lors fut ſon unique objet,
D'où tiroit-il ces forces, ce courage?
Du lait qu'il avoit pris; car il étoit d'un âge
A n'avoir pris encore que du lait.
Mais d'un Héros imaginaire
Nous nous autoriſons en vain.
Vous connoiſſez ce Paſteur du Jourdain
Qui ne ſe fit point une affaire
De déchirer les lions de ſa main.
Jamais avec un coup de fronde
Du bruit de ſa valeur eût-il rempli le monde;
Et jamais eût-il terraſſé
Ce Philiſtin, l'effroi de la Judée entiere,
Sans le lait qu'il avoit ſucé
De quelque geniſſe guerriere?
Pourquoi, Prince, chercher d'autre témoin que vous?

Dicat Batavo mutuam in cladem & probrum
Malè fœderatus Celtiber,

Epulisque optimis frustra, & ardenti mero
Germanus iram suscitans.
Valles Senesi strage cumulârunt suâ,
Vinoque rubrum & sanguine
Auxere Sabim. Pinguia obscœnas adhuc
Pascunt volucres corpora.

Ceu cùm Libyssæ matris expressum bibit
Mammâ furorem turgidâ,
In bella catulus fertur, & sævos boüm

La généreuſe ardeur qui vous rend invincible,
Le lait peut-il l'éteindre ? & parce qu'il eſt doux,
Votre bras dans la guerre en eſt-il moins terrible ?
Que l'Eſpagne le diſe, elle qui ne s'unit
A la Hollande, ſa rebelle,
Que pour partager avec elle
Les malheurs éclatants dont la France punit
Cette République infidelle.
Qu'ils le diſent auſſi ces valeureux ſoldats,
Qui dans de longs feſtins étudioient la guerre ;
Ces Allemands qui puiſoient dans un verre
L'héroïque chaleur qu'ils portoient aux combats:
La Sambre ſe vit teinte & ſes ondes troublées
De ſang & de vin confondus.
Aujourd'hui dans Seneſ ces grands corps étendus,
Rempliſſent encor les vallées.
Mais quel Héros a remporté
Sur des buveurs de vin cette illuſtre victoire ?
C'eſt un buveur de lait. Notre poſtérité,
En liſant ſes exploits, les pourra-t-elle croire ?
S'en rapportera-t-elle à la fidélité
Ou de ma Muſe ou de l'Hiſtoire ?
Tel qu'un jeune lion qui boit en même temps
Et la fureur & le lait de ſa mere,
Et qui des ongles & des dents

Triſtique cuſtodum nece
Exercet ungues. Efficaci poculo
Ad arma ſic victor redit,
Nova & juventas. Te quidem nuper tribus
Cùm vidit auctum laureis,
Hoſteſque trepido fugere cogentem gradu,
Alſatia juvenem credidit.

Nunc ego dum te rore vitali fovet,
Vireſque feſſas recreat,
Lacti viciſſim reddis antiquum decus,
Meritoſque honores aſſeris:
Nam jure dici meruit Heroüm cibus,
Quando ipſe feciſti tuum.
Jam Gallus * omnis nomini favens ſuo,
Pro delicato nectare
Faſtidioſus deſpuet ſuetas dapes,
Spretique dona Liberi.
Jam rurſus imbre lota divino novum
Trahent nitorem lilia.
At tu liquores quæ gravi nunquam ubere
Summittere almos deſinis,

* Galli à voce γαλα, quæ lac ſignificat, haberi nomen dicuntur.

Sur les troupeaux exerce ſa colere ;
Tel, graces à ce lait dont la douce liqueur
Vous a fait de vos ans oublier la foibleſſe,
Vous avez au combat repris votre jeuneſſe
Et votre premiere vigueur.
Sans doute quand le Rhin vous vit de ſon rivage
Couronner votre front de cent lauriers nouveaux,
Il crut qu'il falloit être en la fleur de ſon âge
Pour porter tout le poids de ces nobles travaux.
Cependant pour le lait votre reconnoiſſance
Va ſi loin, que déjà vous ne lui devez rien :
Si de votre ſanté c'eſt l'unique ſoutien,
Il en reçoit la récompenſe ;
Vous lui faites honneur quand il vous fait du bien.
Tous nos François, glorieux de vous ſuivre,
Des ſuperbes feſtins ne feront plus d'état ;
Et je prévois qu'ils ne voudront plus vivre
Que d'un nectar ſi délicat.
Bacchus même verra la vigne abandonnée,
Il arrachera de chagrin
Les pampres dont ſa tête eſt toujours couronnée,
Et maudira la fatale journée
Où pour le lait vous quittâtes le vin.
Les lys, dont le lait ſeul rend la couleur ſi belle,
En ſeront arroſés pour la ſeconde fois ;

Juvenca felix ! ſi poteſt quicquam meum
Spondere carmen, & poteſt ;
Non fabuloſis clara Graium verſibus
Io tibi ſe præferet :
Ex homine quamquam facta bos, Dea ex bove
Templo remugit aureo,
Populoſque blandâ voce poſcentes opem
Oraculis conterruit.

Dicêre quondam nobiles inter feras
Tenere Olympi paſcua :
Vernoſque cornu ducere aurato dies
Tauri marita lucidi.

Et nous admirerons une fraîcheur nouvelle
Sur ces illuſtres fleurs de l'Empire françois.
Et toi que le deſtin réſervoit à la gloire
De nourrir un Héros ſi grand ;
Si d'une immortelle mémoire
Je ſuis un aſſez bon garant,
Geniſſe mille fois heureuſe,
Tu peux bien t'en fier à moi ;
Io, cette Io ſi fameuſe,
Quoi qu'en ait publié la Grece fabuleuſe,
Ne l'emportera point ſur toi.
Il eſt vrai que de fille elle devint geniſſe,
De geniſſe Déeſſe, & qu'aux pieds des autels
Tout un peuple attend d'elle un ſeul regard propice,
Et qu'il ſuffit qu'elle mugiſſe
Pour rendre un oracle aux mortels.
Mais laiſſe-lui ces foibles avantages :
Oui, tes deſtins ſeront encore plus beaux,
Et tu tiendras ton rang dans ces grands pâturages
Que rempliſſent au Ciel cent nobles animaux.
Là par un doux hymen tu te verras unie
Au céleſte taureau, digne de tes amours ;
Et vous viendrez tous deux de compagnie
Nous amener nos plus beaux jours.

Interea olentes perge regali memor
Herbas alumno carpere :
Præſteſque Francis lacteâ ut ſerus viâ
CONDÆUS ad Superos eat.

Cependant repais-toi plus qu'à ton ordinaire ;
Choiſis la meilleure herbe, & la plus ſalutaire :
D'un illuſtre Héros tu réponds aujourd'hui ;
Conſerve-nous long-temps cette valeur ſuprême
Dont nous faiſons notre plus ferme appui :
Et ſache que tu dois avoir ſoin de toi-même,
Pour avoir plus de ſoin de lui.
Empêche que CONDÉ n'aille de trop bonne heure
Par le chemin de lait prendre ſa place aux Cieux :
Encor que ſon grand cœur vole à cette demeure,
Le plus tard ce ſera le mieux.

PRIERE
A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puiſſant Ennui,
Goûte un plaiſir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce ſoir dans la noble cohue, *
Deſcends enveloppé d'une inviſible nue;
Lorſque tu t'introduis ſans qu'on ſache comment;
Tu regnes plus abſolument.
Mene avec toi ta troupe, & qu'elle ſoit complette,
Le triſte ſérieux & la langueur ſecrette
Par qui les plaiſirs ſont chaſſés,
Les compliments froids & glacés,
Les nouvelles de la gazette,
Les longs contes remplis de détails entaſſés;
Ou, qui pis eſt, les ris forcés,

* Un ſouper où l'on ſouhaitoit qu'une perſonne qui en devoit être, s'ennuyât.

La gaîté fauſſe & contrefaite,
Les bons mots d'autrui qu'on répete,
Et qui même ſont mal placés.
Que d'un repas très-court les convives laſſés,
Cachent leurs bâillements ſous une main diſcrete,
Qu'ils prêtent à l'horloge une oreille inquiete,
Et ne ſe montrent empreſſés
Qu'à faire avant minuit une heureuſe retraite.

SUR UN PORTRAIT DE FEUE MME. LA DUCH. DE MANTOUE.

TOI que pour ſon rival Apollon même avoue,
Immortel Cygne de Mantoue, *
Quoique pour vivre ici le deſtin t'ait marqué
Le plus beau temps de la grandeur romaine;
Que je te plains d'avoir manqué
Ce ſujet pour tes chants, & cette Souveraine!

* Virgile.

EPIGRAMME

CONTRE DESPREAUX.

QUAND Deſpreaux fut ſifflé ſur ſon ode, *
Ses partiſans crioient dans tout Paris :
Pardon, Meſſieurs, le pauvret s'eſt mépris ;
Plus ne loûra, ce n'eſt pas ſa méthode.
Il va draper le ſexe féminin :
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru, cet ouvrage malin ; †
Pis ne vaudroit quand ce ſeroit éloge.

* L'ode ſur la priſe de Namur.
† La ſatyre des femmes.

VERS
POUR LE PORTRAIT
DE M. DE VALLIERE.

DE rares talents pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain.
Jupiter le chargea de lancer le tonnerre,
Minerve conduiſit ſa main.

VERS
A L'OCCASION DES PRÉCÉDENTS.

D'UN aſſez bon cerveau ces vers-là ſont éclos,
Dit-on ; cette épigramme eſt bonne, aſſez bien faite.
Je ſuis flatté de ces propos ;
Mais un ſcrupule m'inquiete :
L'extrême amour qu'on a pour le Héros
N'agit-il point en faveur du Poëte ?

*A ***, en lui envoyant des pommes de Normandie.*

JE vous envoie avec ces pommes
Des ſerments du même terroir.
Le plus Normand de tous les hommes
Jure qu'il ne veut plus vous voir.

SUR MA VIEILLESSE.

IL falloit n'être vieux qu'à Sparte,
Diſent les anciens écrits.
Oh! Dieux! combien je m'en écarte,
Moi qui ſuis ſi vieux dans Paris!
O Sparte! Sparte, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Vous ſaviez tout le prix d'une tête chenue.
Plus dans la canicule on étoit bien fourré,
Plus l'oreille étoit dure & l'œil mal éclairé,
Plus on déraiſonnoit dans ſa triſte famille,
Plus on épiloguoit ſur la moindre vétille,
Plus contre tout ſon ſiecle on étoit déclaré,
Plus on étoit chagrin & miſanthrope outré,
Plus on avoit de goutte ou d'autre béatille,

Plus on avoit perdu de dents de leur bon gré,
Plus on marchoit courbé ſur ſa groſſe béquille,
Plus on étoit enfin digne d'être enterré,
Et plus dans vos remparts on étoit honoré:
O Sparte! Sparte, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Vous ſaviez tout le prix d'une tête chenue. *

---

* M. le P. He *** lut à la Reine les vers de M. de Fontenelle ſur le reſpect que l'on avoit à *Sparte* pour *une tête chenue*, & ſes regrets ſur ce que ce reſpect s'étoit bien perdu depuis. La Reine lui dit: „ Faites ſavoir à *Fontenelle* que j'ai lu ſes vers, & „ qu'une tête comme la ſienne devoit trouver *Sparte* „ par-tout. „ M. le P. He *** ne manqua pas de mander une réponſe ſi flatteuſe à M. *de Fontenelle*. Il ſe fit même ſouvenir que ſes premiers vers ayant été pour Madame la Dauphine de *Baviere*, ſes derniers vers devroient bien être pour la Reine. Il vint ſur le champ chez M. le P. He *** & lui apporta ces quatre vers:

Je ne me flatte point du tout
De retrouver *Sparte* par-tout;
Mais vous, ô modele des Reines,
Vous trouveriez par-tout *Athenes*.

M. *de Fontenelle* avoit alors 92 ans.

IN-PROMPTU

FAIT A 97 ANS.

QU'ON raiſonne *ab hoc & ab hac*
Sur mon exiſtence préſente :
Je ne ſuis plus qu'un eſtomac ;
C'eſt bien peu, mais je m'en contente.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

DIALOGUES
DES MORTS.

I. DIALOGUE. *HOMERE, ESOPE.*
Sur les myſteres des ouvrages d'Homere. P. 1
II. *AUGUSTE, PIERRE ARETIN.*
Sur les louanges. 5
III. *SOCRATE, MONTAIGNE.*
Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous. 12
IV. *BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.*
Sur l'immortalité du nom. 18
V. *HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.*
Que les paſſions ſont néceſſaires. 22
VI. *PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.*
Que la raiſon eſt triſte; & même peut être inutile. 27
VII. *SENEQUE, SCARRON.*
Si la ſageſſe qui vient de la raiſon eſt plus ſûre que celle qui vient du tempérament. 34
VIII. *STRATON, RAPHAEL D'URBIN.*
Sur les préjugés. 41

IX. PARACELSE, MOLIERE.
Sur la Comédie. pag. 47
X. LE IIIe. FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.
Qu'on ne se dégoûtera point de chercher la vérité, quoique sans succès. 54
XI. FERNAND-CORTEZ, MONTEZUME.
Quelle est la différence des peuples barbares & des polis. 60

RÉFLEXIONS SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

I. Sur le bonheur. 68
II. Sur l'Histoire. 93
III. Sur les Anciens & les Modernes. 120

DISCOURS SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

I. Sur la Poésie en général. 149
II. Sur la Poésie françoise, comparée à la Poésie latine. 187
III. Sur l'utilité des Mathématiques & de la Physique. 198
IV. Sur la patience. 218
V. De réception à l'Académie Françoise. 238
VI. Réponse au Discours de M. l'Evêque de Luçon; éloge de M. de la Motte. 247

ŒUVRES MÊLÉES.

I. *COmpliment au Roi ſur ſon ſacre.* 262
II. *Compliment au Roi ſur la mort de Madame.* 264
III. *Compliment à M. le Régent ſur le méme ſujet.* 265
IV. *Lettre au Czar Pierre I.* 267
V. *Lettre au méme.* 269
VI. *Réponſe à Mlle. de Launai, depuis Mme. de Staal.* 271
VII. *Lettre au Cardinal de Fleuri.* 273
VIII. *Lettre au méme.* 274
IX. *Lettre au Roi de Pologne.* 275
X. *Réponſe du Roi de Pologne.* 276
XI. *Narrations choiſies.* ibid.
XII. *Portrait de Charles XII.* 279
XIII. *Portrait du P. Mallebranche.* 280
XIV. *Parallele de Deſcartes & de Newton.* 284
XV. *Parallele de la Phyſique & de l'Hiſtoire.* 286
XVI. *Fragment hiſtorique.* 288

POÉSIES DIVERSES.

I. *L'Académie royale de Muſique au Roi.* 297
II. *La gloire des armes & des Lettres ſous Louis XIV, poëme.* 300
III. *L'éducation de M. le Dauphin, poëme.* 306
IV. *Traduction d'une piece latine du P. Commire.* 313

V. *Priere à l'ennui.* 326
VI. *Sur un portrait de feue Mme. la Ducheſſe de Mantoue.* 327
VII. *Epigramme contre Deſpreaux.* 328
VIII. *Vers pour le portrait de M. de Valliere.* 329
IX. *Vers à l'occaſion des précédents.* ibid.
X. *A ***, en lui envoyant des pommes de Normandie.* 330
XI. *Sur ma vieilleſſe.* ibid.
XII. *In-promptu fait à 97. ans.* 332

Digitized by Google